

1004

Bretagne Joyeuse

PAR

JEAN CAUSTIQUE

(René-Fanch BODOLLAU)

En Vente chez l'Auteur : 45, Quai Malakoff — NANTES
et dans les Principales Librairies

Expédié franco contre mandat de 3 fr. 50

TOUS DROITS RÉSERVÉS

NANTES
IMPRIMERIE-RELIURE OUVRIÈRE
Rue Scribe, 26 bis

1907

72688

Bretagne Joyeuse

PAR

JEAN CAUSTIQUE

(René-Fanch DOHOLLAU)

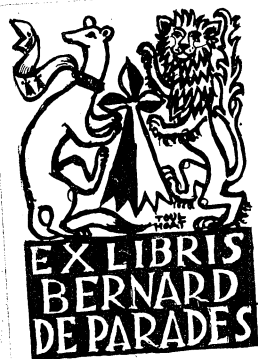
En Vente chez l'Auteur : 45, Quai Malakoff — NANTES
et dans les Principales Librairies

Expédié franco contre mandat de 3 fr. 50

TOUS DROITS RÉSERVÉS

NANTES
IMPRIMERIE-RELIURE OUVRIÈRE
Rue Scribe, 26 bis

1907





Document numérisé en 2017

A MON PETIT PIERRE

JE DÉDIE CE LIVRE.



PRÉFACE



I

La légende — une légende trop accréditée à mon avis — nous montre une Bretagne systématiquement mélancolique, mortellement frappée de « spleen », ignorante du rire, une Bretagne figée dans un rêve vague et creux de ruminants.

Puisse ce livre prouver que, Bretons, nous ne sommes pas toujours les « saules pleureurs » que l'on dépeint, que nous savons rire et bien rire, en un mot, que le « rire breton » — l'expression existe — n'a rien à envier au « rire homérique ».

Si, aux yeux des « pincés » et des pimbeches, ce rire manque parfois de finesse, il est toujours sain, large, sonore et franc.

Oui, le sang gaulois coule encore dans nos veines !

II

Aux charmantes lectrices qui désirent et demandent avec instance et insistance le portrait de l'auteur.



Quoi ! Le portrait de l'auteur ?

Vous voudriez le — comme frontispice — portrait de l'auteur ?

Eh bien, non, non, non !

J'ai, là-dessus, des idées aussi arrêtées que le cadran solaire au dernier pseudo-printemps ! Voulez-vous, en quatre mots, mon opinion ?

— *Je trouve cela niais !*

Oh ! pas pour vous, toutes aimables !

Pour l'auteur !

Pour l'auteur !

Qu'il vous suffise donc de savoir, chères adorables et, sans nul doute, adorées lectrices, que je ne porte pas la crinière romantique, signe distinctif d'un génie incontestable ; que je me laisse aller aux actés les plus vulgaires : que je mange, que je bois, que je dors, que je me réveille comme père et mère. Que, surtout,

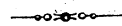
surtout, je n'arbore pas la raie à la nuque, autre signe infailible du supériorité qui est à l'homme ce que le " doré sur tranches " est au livre !

J'ajouterai pour vous complaire — et à moi aussi ! — que dans ma jeunesse — ce qui me flattait énormément, sans que cela parut, et ce qui me flatterait encore bien plus aujourd'hui ! — mes amis m'appelaient le " Celte ", le " Celte aux yeux bleus ".

Jean CAUSTIQUE.



Table des Matières



PREMIÈRE PARTIE

Scrignac et Commana	3
---------------------------	---

DEUXIÈME PARTIE

Jean et Jeannette	103
Alanic le « garçon des vaches »	111
Les gars de la Foire-haute	143
Le Recteur du Ponthou	173
Yann-ar-Butun	219

TROISIÈME PARTIE

Saint-Pierre électrisé	241
Encore Saint-Pierre !	248
Toujours Saint-Pierre !	256
Mon habit vert	267
Sale branche, vâ !	275



ERRATA

Page 19 au lieu de *baffouille* lire *bafouille*.

- 23 et 25 — *hangard* — *hangar*.
- 46 — *surface* — *surface*.
- 69 — *provision* — *provisions*.
- 91 — *vain* — *vains*.
- 106 — *à plat ventre* — *à plat*.
- 134 — *rondou* — *roudou*.
- 140 — *se sont* — *ce sont*.
- 159 — *nos trois mais* — *amis*.

Et puis? — Et puis, prière aux lecteurs de voir et de corriger le reste!... J'en suis sursaturé!

Merci d'avance!

Jean CAUSTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE



SOUVENIRS



« ... Hoc est
vivere bis, vità posse priore frui... »

(MARTIAL):

« Oui, c'est vivre deux fois que de
pouvoir revivre par le souvenir la vie
déjà vécue. »

(Jean CAUSTIQUE).

Scrignac et Commana

(Souvenirs d'Enfance)

SCÈNES DE MŒURS BRETONNES



Aimez-vous la nature sauvage et pittoresque ? Voulez-vous faire des études de mœurs intéressantes ? Suivez-moi dans mon pays natal : Un voyage de touriste.

Vous acceptez ?

Oui !

Eh bien, prenons le train et : « En route pour Morlaix ! » — Nous y serons dans quelques heures.

Alors si cinq lieues bretonnes — des lieues de six kilomètres — ne vous effraient pas, nous nous dirigerons pédestrement vers le bourg de Scrignac où le hasard me fit naître. — Béni soit le hasard ! — Nous

passerons, si vous voulez, par Huelgoat, le beau canton, fier, à juste titre, de son charmant lac en miniature.

En attendant, permettez-moi de vous tracer une légère esquisse du lieu de ma naissance : Une manière comme une autre de tromper les ennuis d'un voyage en chemin de fer.

Ces sortes de voyages sont, d'ordinaire, assez.... maussades. Je me contente du mot « maussade », pour ne pas froisser ces Messieurs de la « Compagnie », qui ont leur petit amour-propre, tout comme nous....

Scrignac est un beau pays ; *cela va de soi !*

Si un romancier de feue l'école de Berquin en avait fait la description, il aurait dû entre autres balivernes ! de *charmantes* vallées où serpentent *mollement* de *limpides* ruisseaux, des collines *verdoyantes*

où, sous le regard *vigilant* du berger, paissent de *doux* agneaux et de *tendres* brebis... Et puis ? — Et puis, vous devinez le reste !

Avec votre permission, je serai moins bucolique et je me contenterai de vous relater mes souvenirs d'enfance à mesure qu'ils se présenteront à mon esprit.

Je commencerai, si vous voulez, au jour de ma naissance, quoique mes souvenirs ne remontent pas si haut !

Ce jour-là — on me l'a raconté depuis — une vive animation régnait parmi les gamins de Scrignac : Ils avaient entendu le joyeux carillon des cloches annonçant un baptême et leur bande tumultueuse s'était précipitée sous le porche de la vieille église.

Au moment où je sortais, sur les bras de ma nourrice, entre mon parrain et ma marraine, il se mirent tous à crier à qui

mieux mieux, c'est-à-dire à tue-tête : « Le *Te Deum* ! le *Te Deum* ! »

Et savez-vous ce que les gars de Scrignac appellent le *Te Deum* ? — Vous ne le devinez jamais !

Ils donnent ce nom aux gros sous qu'à tous les baptêmes ne manquent pas de leur lancer parrains et marraines à la sortie de l'église.

Que de fois n'ai-je pas, moi-même, malgré toutes les recommandations de mes parents — souvent assaisonnées de genêt vert — crié le *Te Deum* avec les camarades !

L'argent est lancé :

— « Allons ! les gars ! »

Et on se précipite, on se heurte, on s'écrase, on se prend aux cheveux... sans colère !

Hurrah ! pour les plus forts !

Puis, comme conclusion, on se précipite

en chœur chez Jeannett-ar-Bombonigou. (Jeannette-les-Bonbons).

Et voilà pourquoi les gamins de Scrignac étaient si heureux de ma naissance !

Maintenant, comme je préfère passer sous silence mes faits et gestes durant cet âge où l'enfant n'a qu'une seule pensée, un seul amour : *le biberon*, je m'empresse de grandir.

Mes dents de lait commencent à tomber lorsque ma famille quitta Scrignac pour Commana.

C'est toujours la montagne, mais ce n'est plus la joyeuse et vibrante Cornouaille ; c'est le morne « Léon » majestueusement mélancolique.

E Commana ne neuz tamm,

Nemet bruc ha bodou lann

(A Commana il n'y a rien que bruyères et branches d'ajoncs.)

dit la chanson, et la chanson a raison.

Cependant mes adieux à mon pays natal furent plutôt joyeux que tristes. L'enfant est un papillon volage ; que lui importé le changement ! N'y a-t-il pas partout des fleurs ? Il le croit et part sans regrets.

C'est ce que je fis. Mais je reconnus bientôt que les plus belles fleurs sont celles qui germent du sol qui nous a vu naître : Eloigné de mon pays, je sentis que je l'aimais.

Je dois avouer pourtant que je m'acclimatai sans peine à Commana.

Hélas ! il n'en fut pas de même pour notre cher « fifi », un vieux bouvreuil qui chantait comme un rossignol : le pauvre mourut de chagrin dès la première semaine !

Pour moi, je vagabondais avec une ribambelle de bambins de mon âge et ne pensais guère à autre chose. Courir les champs, installer des *stokers* (1) pour cap-

(1) Sorte de trébuchets.

turer les oiseaux affamés par l'hiver rigoureux, nous jeter à plat ventre dans la neige épaisse, y plonger nos figures pour « faire nos portraits », telles étaient, du mois noir (1) au joyeux Avril, nos occupations favorites.

L'été variait nos plaisirs. C'était alors l'école buissonnière élevée à la hauteur d'une institution : nous étions la terreur des nids qui gazouillaient dans les bosquets.

Enfin, le temps passe et je deviens un bout d'homme. J'ai sept ans : l'âge *officiel* de raison :

Il faut que j'aie raconter mes peccadilles à M. le « curé » (2).

Ce n'est pas sans motif que je vous parle de cette première confession.

Faire ce qu'ils appellent leur *Pask-louarn*

(1) Novembre.

(2) Vicaire.

est une affaire capitale pour les gamins de Commana.

D'où vient ce nom de *Pask-louarn* dont la traduction est « Pâques-renard » ? — Fort probablement de ce que les renards qui aiment les poules ne doivent pas détester les œufs et de ce que les œufs jouent, en l'occurrence, un rôle important.

En effet, ce jour-là, les jeunes néophytes ne peuvent pénétrer dans l'église que par la maîtresse-porte devant laquelle les enfants de chœur, armés de badines montent gravement la garde.

Les « pénitents » veulent-ils entrer ? Il faut qu'ils remettent préalablement deux œufs — plus, s'ils veulent, jamais moins ! — aux enfants de chœur.

Ceux-ci sont d'autant plus impitoyables que les œufs leur reviennent de droit.

A Commana, il est vrai, on ne se gêne guère pour dire que Monsieur le Recteur

prélève sur cet impôt en nature une bonne omelette. Mais, ne le croyez pas. Monsieur le Recteur est un saint homme !

Quoiqu'il en soit, comme j'étais en règle, on me laissa passer.

— Je m'arrêtai sous le porche pour jouir du coup d'œil. — D'autres moins heureux ou plus maladroits avaient cassé leurs œufs en route et trouvèrent porte-close : Plusieurs, se fiant à leurs bras, essayèrent bien de forcer la consigne. Les badines firent alors leur office, sans ménagement, je vous jure !

Pas de *Pask-louarn* sans œufs ! voilà le mot d'ordre et nos jeunes sentinelles ne transigent jamais.

Enfin, nous voici dans l'église... Brrrou !... la vision de ces grandes boîtes sombres que sont les confessionnaux me donne le trac. Il me semble que mes cheveux se dressent comme les plumes d'un geai en

colère et que toute une armée de fourmis me chatouillent fort désagréablement l'épiderme.

Aussi, vous pouvez croire que je m'arrête à une distance respectueuse, laissant se placer devant moi bon nombre de mes camarades !

Plus brave — malgré son surnom — mon ami « Olier-ar-had » (Olivier-le-lièvre) entre le premier dans le « trou noir ». Cinq minutes lui suffisent pour égrener son chapelet. Le voici qui reparaît : il est radieux.

Et « Mâri-Riou », ma bonne, qui me disait que Monsieur Dantec, le vicaire, arrachait les oreilles aux petits enfants pas sages !

Pourtant, Olier qui sort si content du confessionnal — et les oreilles intactes — n'est pas précisément ce qu'on appelle un ange !

Pélage, sa mère, disait, hier encore :

Cette méchante « pièce » là me fera damner ! »

Que croire ?

En attendant, c'est le tour d'Alanic-ar-Rouz :

Alanic est mon complice ; c'est en compagnie, l'un poussant l'autre, que nous avons commis la plupart de nos méfaits.

Pas plus tard que la semaine dernière, nous sommes allés ensemble sur la montagne, sous le fallacieux prétexte de garder les vaches.

C'était là un zèle subit qui eût dû paraître, sinon louche, du moins *myope*, à nos bons parents ; mais, les bons parents sont généralement aveugles : Ils ne virent rien.

Or, nous savions que sur la montagne, dans une cahute abandonnée par les carriers, nous trouverions, pendue à un clou, au-dessus d'un foyer rudimentaire, une vieille casserole mangée de rouille.

Nous nous étions munis en conséquence.

Inutile de dire que nos *munitions* étaient le produit d'hypocrites larcins.

Que diable ! la maman ne surveille pas toujours le buffet !

Nous avons fait main basse sur le sucre, saccagé le pot aux confitures ; quant aux œufs pondus le matin par *Penn-du*, *Penn-guen* et *Bidorc'h*, enlevés !

— Ceci nous faisait trois œufs, chaque poule ne pondant généralement qu'un œuf par jour.

Une fois là haut, nous cueillîmes des mûres et des lucets ; puis, un feu de « lande » fut vite allumé et bientôt mijota dans l'antique casserole un mélange — cheveux sur soupe — de mûres, de lucets, d'œufs, de sucre et de confitures !

Ce n'est pas tout.

Lequel de nous deux eut cette idée géniale ? Je n'en sais rien. Toujours est-il

qu'après un essai infructueux sur une génisse, nous réussîmes à traire une vache.

Le lait fut ajouté au reste et cette marmelade sans nom fut trouvée délicieuse...

Tous ces « péchés » Alanic vient de les confesser, et combien d'autres qui nous sont communs !

On ne le dirait vraiment pas à voir sa mine joyeuse à sa sortie du confessionnal !

Vivement, mes regards vont à ses oreilles : Ma foi, elles ont leur couleur naturelle et leur longueur normale.

Décidément, Monsieur Dantec n'est pas méchant et Mâri-Riou, ma bonne, est une menteuse.

Pitoutic remplace Alanic dans le « trou noir ». Pitoutic est un petit gars blême, « maigre comme une bécassine », un vrai *bax-iod* (1) habillé.

(1) Bâton pour brasser la bouillie.

La peur qui généralement rend muet produit sur Pitoutic un effet tout opposé, et c'est d'une voix tonitruante qu'il débite sa confession.

Nous sommes là une bande d'auditeurs fort attentifs !

Quel monstre que ce Pitoutic !

Non seulement — ce qui nous est arrivé à tous — il a volé des carottes et des navets dans le champ de *Flacou-goz*, mais il a eu le triste courage de garder, pour le dépenser chez « Jeannett-ar-Bombonigou », un sou que sa mère l'avait chargé de mettre dans le plat du *n'anaon* (1).

Oh ! tout de même ! Voler le *n'anaon* ! Nous sommes indignés.

Pourtant, ce n'est sans doute là que le moindre des péchés du mauvais drôle. En

(1) Nom breton du « mort » et, par extension, comme ici : « Les morts ».

effet, sa voix s'étrangle et, brusquement, s'arrête :

Un aveu qui ne veut pas sortir !

Quel crime encore Pitoutic peut-il avoir commis ?

Pourvu du moins qu'il le confesse et évite ainsi le « Grand feu » !

Dieu merci, Pitoutic a ce courage et, dans le silence anxieux tombent péniblement ces mots : « J'ai trou... trou... trouvé un nid de *laouennanic* (1).

Pauvre Pitoutic ! un gros rire bien breton souligne ta naïve confession et fait crier l'écho sonore de la vieille église.

Oh ! tu n'en as pas fini et longtemps tes jeunes contemporains, oubliant ton vol sacrilège, se feront des gorges chaudes de ton « nid de *Laouennanic* ! »

A Pitoutic succèdent Charlez, Laouïc,

(1) « Petit-joyeux », c'est le nom breton du roitelet.

Kou, Herveïc, Saïc ; puis, trop tôt à mon gré, me voici sur la sellette : Je ne suis pas fier, allez !

— « Craaac ! » C'est le guichet qui s'ouvre. Malgré mon effarement, je constate qu'un treillage en bois me sépare de M. Dantec ; ce treillage est si serré que le pouce de « Christoph-Vraz » n'y passerait certes pas. La main de mon confesseur ne saurait donc me causer la moindre inquiétude : mes oreilles se rassurent et, mentalement, je fais le serment de ne plus me laisser prendre aux mensonges de Mâri-Riou.

— « Mon enfant, récitez le *Confiteor* » dit M. Dantec.

Je connais mon *Confiteor*, peut-être !

Eh bien, on ne s'en douterait pas ! En effet, avant d'y arriver, j'entame le *Pater*, j'écorche l'*Ave*, je pénètre profondément dans le *Credo* et, enfin, une fois au *Con-*

fiteor, comme il n'y a que le premier pas qui coûte, je le débite en entier, oubliant de m'arrêter au *mea culpâ*, ce qui est la règle.

Pitoutic lui-même s'y est conformé !

Pourquoi ne pas avouer héroïquement que j'ai perdu la boussole, que je baffouille ?

Oh ! oui, je baffouille ! et si, vraiment, la voix est colorée, la mienne doit avoir une blancheur de lys !

— « Commencez votre confession. »

Et je commence :

— « J'ai volé du sucre dans le garde-manger... des carottes et des navets dans les champs de Flacou, de Yann-ar-Roquin, de Lann-ar-Robart, de Jeff-Huet, de Fanch-ar-Goulou-Roussin... (De qui encore ? de qui ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pour sûr que j'en oublie !)

— « Combien de fois ? »

— « Je ne sais pas... deux fois et, plus souvent, trois fois par jour ! »

— « Depuis quand faites-vous ce vilain métier ? »

— « Depuis mes quatre ans. »

— « C'est joli ! Vous êtes un voleur précoce. Continuez votre confession. »

— « J'ai donné un coup de pied à Mâri-Riou qui me faisait mal *exprès* en me débarbouillant. »

— « Après ? »

— « Ah ! j'ai oublié de vous le dire ! — J'ai volé aussi des troncs de choux pour faire des lanternes et des bouts de chandelles de résine pour mettre dedans ! »

— « Après ? »

— « J'ai... j'ai une bonne amie ! »

— « L'horreur ! à sept ans ! »

— « C'est « Mettic-ar-Roquin » ; je l'ai griffée parce qu'elle voulait m'enlever ma crêpe ! »

— « Après ? »

— « J'ai décoiffé Marijanic du Ponclet. »

— « Pourquoi ? »

— « Elle m'avait promis un geai et elle ne me l'a pas donné ! »

— « Après ? »

— « J'ai lancé du sable dans la soupe de Catou. »

— « Dans la soupe ? »

— « Oui, par la cheminée ; Hervéic Kerbrat y était aussi ; il en a lancé deux poignées, moi, une seule ! »

— « Vous allez bien ! Après ? »

— « J'ai juré deux fois « Pe m'ho dall a deved (1) » et trois fois « Doublé dié. »

— Après ?

Oh ! ce dernier « Après » me donne des sueurs froides. C'est que j'ai réservé pour

(1) « Que je sois aveugle et brûlé ! » Juron breton.

la fin le plus gros de mes péchés : Un vol avec effraction !

Un moment ma langue paralysée ne peut articuler le moindre son.

— « C'est tout, mon enfant ? »

J'ai à peine la force de murmurer : « Oh ! non, non, ce n'est pas tout ! »

— « Allons, courage ! La miséricorde de *Monsieur* Dieu est grande ; faites une confession sincère de vos fautes et il vous pardonnera. »

Alors, timidement, piteusement, je raconte mon forfait :

Jeun-ar-Béon (1), le charron, a reçu voilà quinze jours une charretée d'if. Ce beau bois rouge comme la gorge d'un pinson et si lisse, si lisse quand on le travaille au tour, m'a perdu.

— « Oh ! si je pouvais en avoir un mor-

(1) « Yves. »

ceau, un tout petit morceau ! » me disais-je sans cesse. J'essayai de penser à autre chose et de déraciner cette obsession. Hélas ! la tentation me harcelait toujours et, enfin, le diable l'emporta. Je demeurai sourd aux objurgations de mon ange gardien qui me criait bien haut : « Voleur ! voleur ! »

Un soir, armé d'un couteau à scie, je franchis la clôture du jardin de Jeun-ar-Béon ; je pénétrai dans son hangard en passant par dessus la porte. Là, malgré l'indicible terreur qui faisait claquer mes dents, malgré tous les fantômes que je voyais grimacer dans les coins obscurs, je consummai le vol infâme ! — Faut-il tout de même être pervers ! Risquer son salut pour un morceau d'if de vingt centimètres de long et pas plus gros que « Ça ! »

Ma confession achevée, M. Dantec laisse tomber lentement, sévèrement ces mots :

— « Lorsqu'on a volé, il faut rendre ! »

— « Rendre ! rendre !... Oh ! les carottes... les navets ! ». Et je me mets à pleurer.

— « Je vous fais grâce des carottes et des navets : ils sont loin ! Mais, le morceau d'if, l'avez-vous mangé ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, il faut le rendre ! »

Puis, mon confesseur exquise dans l'air un grand signe de croix et :

— « Craaac ! »

Le guichet s'est refermé !

Je sors du confessional avec l'air penaud d'une poule qui vient de prendre un bain.

Rendre mon morceau d'if ! mais le *Barazer* (1) l'a, pour deux sous, transformé en une belle toupie avec, tout autour, de jolis dessins ! Pour deux sous également, França (2) Bernard, le forgeron, a bien

(1) Tonnelier.

(2) François.

voulu y mettre un clou !... Que faire ? Mon Dieu, que faire ? Impossible de reconstituer le morceau d'if volé et de le rendre en entier !...

Oh ! que je suis malheureux !

Enfin, à force de me creuser la cervelle, je finis par me dire que le bon Dieu se contenterait peut-être du sacrifice de ma toupie. Après tout, s'il y a un peu moins de bois, il y a un clou en plus et le bon Dieu, qui sait tout, sait bien qu'il m'a coûté deux sous !

Je prends mon courage à bras le corps et, par dessus la porte du hangard de Jeun-ar Béon, je lance héroïquement ma toupie :

Je ne l'ai pas revue.

Outre cette confession tragi-comique, Commana — le pays que j'aime le plus après mon pays natal — me rappelle bon nombre de souvenirs joyeux.

Notre train marchant comme un sabot

sur une mare à grenouilles, nous avons encore devant nous trois longues heures avant d'arriver à Morlaix.

Je puis donc flaner un peu et, allongeant mon récit, vous narrer une baignade que je n'oublierai jamais.

C'était un jeudi. Juillet chauffait dur. Nous nous trouvions là, sur la place du bourg, sept galopins en rupture de « bancs ».

Après que j'eus fait avec Alanic-ar-Rouz l'échange traditionnel de mon pain blanc qu'il adorait contre son pain noir que je dévorais, notre « septemvirat » entra en délibération :

— « Comment employer notre après-midi ? »

Posée par Saïc-ar-Rouz, le cousin d'Alanic, cette question demeura sans réponse, et... pour cause !

Nous n'avions pas encore prêté serment !

Nous ne nous étions pas encore sacramentellement engagés à ne dévoiler à personne, sous aucun prétexte — prières ou menaces — pas même sous le cinglant « genêt » familial, la fugue que, dans notre for intérieur, nous préméditions tous.

Du reste, notre doyen-d'âge, Jeunic-ar-Madigou — un homme de douze ans — s'empessa de combler cette lacune :

Avec la sacerdotale gravité de Monsieur le « Recteur » lorsque, du haut de la chaire, il admoneste ses paroissiens, Jeunic nous impose silence d'un geste impérieux et dit :

— « Quoi que nous fassions, jurez de garder le secret ! »

— « *Ia, pe m'ho dall ha deved !* » (oui, ou que je sois aveugle et brûlé ! » répondîmes-nous en chœur.

Je fis remarquer à Jeunic qu'il fallait annuler ce serment parce que Hervéic

Kerbrat s'était sournoisement dérobé à ses terribles conséquences. Cet impie ne s'était-il pas avisé de balbutier : *Pemoc'h dall ha deved* ! (Cochon, aveugle et brûlé !) au lieu de dire comme nous tous : *Pe m'ho dall ha deved* ? Et, regardant Herveïc, avec une profonde réprobation, scandalisé comme devant un véritable sacrilège, j'ajoute : « *Pemoc'h dall ha deved* ne fut jamais la formule d'un serment sérieux ! ».

Sans se départir de sa solennelle gravité, Jeunic nous prend à part à tour de rôle : De son petit doigt, il presse notre petit doigt, de son médius, notre médius ; puis, pontificalement, il débite la formule, inviolable, celle-là :

- « *Bizic-bihan, bizic-braz !*
Ann hini lavaro gweier
Ha dai d'ann tann braz ! »
- « Petit doigt, grand doigt !
Celui qui mentira
Dans le grand feu ira ! »

Alors, nous regardant dans le blanc des yeux, et, voulant extirper de notre esprit trop fertile en ruses toute casuistique échappatoire, il répète, en scandant chaque syllabe :

— « *Ha dai d'ann tann braz ! »*

— « Dans le grand feu ira ! »

Et il ajoute féroce :

— « *Nag he goesséffé ! »*

— « Alors même qu'il se confesserait ! »

Il ne reste plus qu'à *ponctuer* énergiquement le serment :

— « Que chacun crache dans sa main droite et la dresse face au soleil ! » ordonne Jeunic.

Tous, religieusement, nous crachons dans notre dextre et nous présentons notre salive au soleil !

Ce serment terrible, liturgiquement prêté, nous résolûmes d'aller à la « baigne » à Lenn-Kerestan.

Lenn-Kerestan est un minuscule réservoir alimenté parcimonieusement par le ruisselet de « Pont-Men ».

Mais, nous le trouvions très profond. Pensez donc ! Il y avait près d'un mètre d'eau le long de la chaussée ! Or, chacun sait qu'avec de la constance un homme peut se noyer dans une assiette !

Avant d'arriver à notre « étang », car nous appelions cette cuvette un étang, il nous fallait quitter la grand'route toute ensoleillée et nous engager dans un passage sombre et mystérieux. Nous n'y pénétrions jamais sans une secrète terreur, qui nous mettait des picottements aux reins.

C'était un chemin creux avec des talus gigantesques couronnés de chênes qui, s'embrassant, formaient voûte au-dessus de nos têtes.

Ce qui nous épouvantait, ce n'était pas

tant ce chemin lui-même que le nom lugubre qu'il portait.

On l'appelait *Garrantic-ar-bleis* : le sentier du loup.

Il n'en fallait pas plus pour nous faire transformer en loups aux yeux sanglants tout ce qui frappait nos regards prédisposés à l'hallucination : Au pied d'un arbre, une grosse pierre moussue, un vieux tronc tortu et grimaçant accroupi sur le talus, un mouton inoffensif qui broutait les jeunes pousses, ou bien encore un brave *pillawer*, au fauve *chupen* (1), qui, à l'ombre, cuvait ses libations !

Combien de fois, pris de panique, n'avons-nous pas, renonçant à notre bain, rétrogradé en une course folle jusqu'au bourg de Commana ! A ceux qui nous demandaient la cause de notre émoi, nous répon-

(1) « Paletot ».

dions, absolument sincères : « Nous avons vu un loup et il nous a poursuivis ! »

Mais aussi, quelle joie et comme nos figures angoissées s'illuminaient lorsque, n'ayant rien vu de suspect, nous apercevions, dans l'éclaircie, notre « étang » avec sa verte ceinture de joncs !

Nous eûmes ce bonheur le jeudi dont je vous parle : Pas la moindre alerte le long de la route.

Lui-même, le roquet de *Traon-dydu*, qui avait le talent de nous faire prendre nos jambes à notre cou de peur qu'il ne les morde, n'avait pas donné signe de vie.

Aussi, prestement, nous nous déshabillons. Puis, nous procédons à une opération délicate autant qu'importante : Nous barbouillons de *douar beo* (de terre vivante), nos joues, notre lèvre supérieure, notre menton.

Nul n'ignore que ça fait pousser la barbe !

Ce n'est pas tout :

A tour de rôle, nous allons nous plonger dans le *toul-curunn*, sorte de tourbière chaude et gluante.

Si vous me demandez pourquoi ce cérémonial, je vous répondrai que je n'en sais rien.

Peut-être nous imaginions-nous qu'il faut être sale pour se permettre de se laver ! Toujours est-il, qu'après ces préliminaires indispensables, c'est avec enthousiasme que, négrillons horribles, nous piquons des têtes dans l'étang.

L'eau bondit, gicle, s'éparpille et nous remplissons l'air de nos cris stridents.

Mais voici bien une autre chanson !

« — Oh ! oh ! *Ar-Zant !* (1) », gémit tout-à-coup Hervéic Kerbrat d'une voix étranglée.

Terrorisés, blêmes, claquant des dents,

(1) Le saint.

nous nous précipitons tous vers la rive.

Trop tard, hélas ! Ar-Zant est là qui nous reluque méchamment. Puis, il nous interpelle d'une voix furieuse : « *Pren'ved-douar !* — Vers de terre — »

Ar-Zant était le fermier de la Garenne. Nous l'avions surnommé *Sant-ar-Bis* (1). C'était, peut-être, un fort brave homme ; mais mon imagination me le représente encore aujourd'hui comme un épouvantail, frère ou, du moins, cousin-germain du formidable Croquemitaine.

Blottis dans un coin de « l'étang » — le plus éloigné du terrible Ar-zant — nous n'osons bouger : Ce ne sont que pleurs, sanglots, gémissements ! Tout-à-coup, ce monstre a un gros rire féroce ; il prend à brassée nos habits et s'écrie :

« — Vous viendrez les chercher chez

(1) Saint du doigt.

moi et je vous servirai le « festin du bâton » (1).

Et le voilà parti, et nous voilà seuls ! Seuls, avec, pour tout vêtement, nos sabots à notre disposition !

Nous pleurons de plus belle : Un vrai déluge qui risque fort de faire déborder l'« étang » !

Il faut pourtant se décider, prendre un parti.

Nous rendre à Commana ? Nous présenter à nos parents aussi sommairement vêtus qu'en venant au monde ? Il ne faut pas y songer ! Commana est à trois gros kilomètres de Kerestan. Et puis, du reste, ce serait un péché, un grand péché : Toutes les petites filles du bourg nous verraient ! Que dirait M. le Recteur, et quelle fessée familiale en perspective !

(1) *Fest-ar-vaz*.

Accepter la cruelle invitation de Ar-zant ? C'est bien dur, mais il faudra bien, hélas ! nous y résigner. C'est ce que nous décidons à faire après un long et navrant conciliabule.

Mais ce n'est pas chose facile que de se rendre de Lenn-Kerestan à La Garenne, en costume d'anges.

Si, du moins, nous avions leurs ceinturons classiques !

Hélas ! nous n'avons que nos sabots ! Comment, en cet équipement, parcourir les cinq cents mètres qui nous séparent de l'autre du maudit *Sant-ar-Bis* ?

Oui, cinq cents mètres, dont plus de trois cents absolument à découvert sur la grand'route chauffée à blanc.

Et, comble de malheur, cette route mène au manoir de Coat-ar-Roc'h ! Nous risquons fort de rencontrer Monsieur du Laurens ! Ce n'est pas que Monsieur du Laurens soit

méchant. — Il écrit de si jolies histoires ! — Non, mais il est juge de paix, et s'il voit notre procession — sans bannières, hélas ! car nous n'avons même pas de chemises ! — il nous fera certainement mettre en prison.

Nous ne sommes pas à la noce, je vous le jure !

Sans doute, nous pourrions prendre à travers champs ; mais, si nous craignons Monsieur du Laurens, nous craignons encore bien plus les couleuvres ! Que, par inadvertance, l'un de nous marche sur la queue d'une vipère !..... Bloup ! voilà son mollet mordu ! Il lui faudra trotter tout nu jusqu'au bourg pour que le « marichal » applique un fer rouge sur la plaie !... Papa nous l'a dit l'autre jour en classe !... Brrou !

Aussi, nos cœurs faisant précipitamment « tic-tac », nous nous engageons sur le chemin de La Garenne à la file.....

indienne, c'est, ou jamais, le cas de le dire, car, cuits par le soleil, nous sommes de véritables peaux-rouges !

Au lieu d'aller bravement nous présenter à notre bourreau, pour recevoir la raclée promise, nous nous réfugions dans un champ de genêt, séparé de la ferme par une cour tapissée d'ajoncs pointus qui font frémir mes pieds de petit « Monsieur ».

Ce n'est pas ce qui arrêterait mes camarades ! Leurs pieds cornés en ont bien vu d'autres !

Nous contemplons anxieusement la porte de la ferme. On n'entend aucun bruit ; tout semble dormir.

Heureusement qu'il n'y a pas de chien à La Garenne ! *França-Marie-An-Ami* ou *Jeunic-ar-Madigou* — je ne sais plus trop lequel des deux — se propose courageusement pour aller à la découverte.

Pieds nus, corps nu, tête nue, il traverse

allègrement la cour ; puis, il se glisse le long du mur qu'il rase jusqu'à la porte. Là, se penchant, il plonge un coup d'œil dans l'intérieur, où, brusquement, nous le voyons se précipiter.

Moins d'une minute après, il reparait.

Il a nos habits !

L'émotion nous contracte le ventre. Vaut-il être poursuivi, atteint par le méchant *Sant-Ar-Bis*, avant d'avoir franchi le talus ?

Non, merci Dieu ! le voici !

Vivement nous rentrons dans nos pantalons, dans nos chemises, dans nos vestes !

Notre brave camarade nous raconte alors que *Ar Zant*, tournant le dos à la porte, ronflait devant la cheminée sans feu. Nos effets étaient derrière lui sur le banc clos.

Sans perdre son temps à contempler les mouches, qui, prodigieux équilibristes,

dormaient au plafond, notre ami s'était élancé.

Ar-Zant n'avait rien vu, rien entendu.

Nous félicitons chaudement notre sauveur et, tous en chœur, nous poussons ce cri formidable :

— « *Harz ar Zant !* (1) *Harz ar bleïs !* (2) Hi ! hi ! hi ! ho ! ho ! ho ! » Puis, pleins de bravoure, nous fuyons éperdument.

Ar-Zant, réveillé en sursaut, dut faire une drôle de tête en se voyant joué à son tour.

Il ne l'avait pas volé !

Le lendemain nous eûmes un réveil terrible. Nous criions miséricorde ! Nos parents furent forcés de nous badigeonner d'huile. Nous étions cuits de la veille ; on

(1) Haro ! sur le saint.

(2) Haro ! sur le loup.

aurait pu nous éplucher comme des pommes de terre nouvelles !.....

.....
Ah ! mes amis, comme la langue me démange dès que je me mets à remuer le passé !

Encore un souvenir de Commana, voulez-vous ? Il est bien breton, celui-là, et il réveillera, en vos âmes de Celtes, de vieilles émotions :

Voici la cheminée — aussi spacieuse qu'une chambre moderne — autour de laquelle nous nous réunissions avec quelques amis pendant les longues veillées d'hiver.

La flamme qui lèche les rectangles de tourbe de coups de langues intermittents et l'obscur clarté d'une fumeuse chandelle de résine — qui pleurait lamentablement et qu'il fallait moucher à chaque instant comme un mioche au biberon — nous

éclairaient à peine, mais jetaient sur les murs et sur les meubles de l'immense cuisine des ombres fantastiques qui changeaient sans cesse de forme et dansaient éperdument.

Accrochée à la crémaillère aux longues dents noires de sorcière, la marmite pansue chantait sa douce chanson gastronomique, pendant que, dans sa vaste bedaine, mijotaient des châtaignes savoureuses.

— Nous les arrosions de cidre doux et c'était délicieux — .

A l'un des coins du foyer, en dehors, assis dans la « grande chaise », sorte de fauteuil rustique, Papa fumait silencieusement sa pipe.

Cette « chaise », creusée à même dans le ventre énorme d'un chêne antique, était pour nous tous un objet de vénération. Mon grand père y avait sauté, enfant, sur les genoux de son grand père. Elle n'avait

pas d'âge ; elle faisait partie de la famille ; elle représentait les ancêtres.

En face, « Mamm » tricotait des bas ou des chaussons. Nous étions pour elle des clients sérieux et son aiguille ne chômait jamais !

Nous autres, les enfants, nous avions nos escabeaux sur le foyer même. Suspendues en rang de bataille, les andouilles fumées faisaient avec nos têtes de grands points d'exclamation !

Au milieu de ce demi-cercle que nous formions tous, la bonne « Maharitt » prenait place avec son rouet et sa quenouille.

Se faisant toujours beaucoup prier, mais cédant toujours à nos supplications — tout en nous reprochant de lui faire perdre son indispensable salive — elle nous racontait les exploits de « Yann à la canne de fer », de « Boudoudéo » ou bien encore les aventures prodigieuses, mais absolu-

ment véridiques, de son oncle Monsieur Kerhervé, le prêtre réfractaire.

Pris par les Bleus pendant la grande Révolution, Monsieur Kerhervé leur échappa, au moment où ils le conduisaient à la prison de Morlaix, en se changeant soudainement en poulain !

Il avait profité d'une minute où les Bleus lui tournaient le dos. Il faut vous dire qu'ils avaient éprouvé tous en même temps un besoin providentiel ét, par là même, irrésistible de... faire pipi !

Comme de vulgaires chrétiens, ils avaient, pour ce, fait face au talus.

Lorsqu'ils cherchèrent leur prisonnier, celui-ci broutait consciencieusement, au bord de la route, le gazon de la pelouse !

D'autres fois, ce qui nous faisait frémir délicieusement, « Maharitt » nous narrait avec des intonations lugubres, des histoires de revenants.

A mesure qu'elle parlait, nous nous tassions dans nos coins, nous faisant tout petits, cependant que, sur la muraille et au plafond, les ombres grimaçantes semblaient grandir démesurément.

J'aurais voulu me cacher sous l'escabeau qui me servait de siège ! Mon pantalon surchauffé me brûlait les genoux et le devant des jambes ; je l'écartais un peu en le tenant entre le pouce et l'index ; mais, stoïque comme un Spartiate, je ne bronchais pas.

Pensez-donc ! Il m'aurait fallu quitter ma place, me rapprocher de ces spectres qui, dans l'ombre, se livraient à une infernale sarabande. — Plutôt rotir ! —

Aussi, quelle terreur lorsque, en ce moment, « Mamm » disait : « Le feu baisse ; allons, à qui le tour de monter au grenier prendre du bois et de la tourbe ? » et que c'était mon tour !

Mon fond de culotte menaçait, tant j'avais peur, d'être le théâtre d'un tonitruant cataclysme et, pourtant, — ce que c'est que l'amour propre tout de même ! — je prenais bravement le chandelier et j'allumais, sans trop trembler, la chandelle.

Mais ma bravoure était toute de surface et n'existait que pour la galerie. Elle s'évanouissait dès que j'avais franchi le seuil de la cuisine.

Alors, l'angoisse, en longs frissons, traversait mon corps comme une décharge électrique et me secouait tout entier. Mes cheveux se dressaient, mes jambes flageolaient et, pour monter, j'étais forcé de m'accrocher à la rampe de l'escalier.

Il n'en était pas de même pour descendre, je vous assure !

On aurait pu croire que j'avais tous les diables de l'enfer à mes trousses ! Ce n'était

pas une course, c'était une dégringolade ! Mais aussi, c'est que notre grenier n'était pas un grenier ordinaire ! Mon imagination en avait fait une sorte de sanctuaire, un temple formidable :

Dans le coin, à gauche, un Christ immense s'appuyait douloureusement au mur. Détaché de l'ancienne « Croix de Mission » qui se dressait jadis à l'endroit occupé aujourd'hui par le jardin de l'école, il avait trouvé un refuge, là, sous les toits.

Ce Christ minable n'avait qu'un bras qu'il tendait dans un grand geste de détresse. Il était lugubrement divin.

J'aimais cependant de tout mon cœur ce lamentable crucifié et si, le soir, il me causait une frayeur si grande, c'est que ma conscience, lourde des méfaits de la journée, me faisait voir en lui un juge redoutable.

Parfois, j'éprouvais le désir d'aller me



jeter à ses pieds, de lui demander humblement pardon... Mais, je lui avais si souvent promis d'être bien sage le lendemain, de ne jamais plus voler de carottes, et, si souvent, le lendemain, l'occasion avait réveillé en moi le larron, que j'aurais craint d'imiter Judas et son infâme baiser. Aussi, je me contentais de baisser les yeux sous le regard douloureux que je sentais peser sur moi et je disais mentalement : — « Encore une fois, ô mon Dieu, pardonne-moi ; je ne recommencerai plus ! »

Certes, ma résolution et mon repentir étaient sincères quoique trop rarement, hélas ! couronnés de succès.

Du reste, le matin, dès que le jour radieux était venu mettre en fuite les sombres fantômes, me sentant pardonné, j'allais faire une visite au divin crucifié. Monté sur une caisse, je m'appuyais plein

d'abandon sur sa poitrine décharnée, j'arrosais de douces larmes d'amour et de pitié ses joues émaciées ; j'épanchais mon cœur dans ce grand cœur ouvert à tous ceux qui souffrent, à tous ceux qui aiment. Il me semblait qu'il me comprenait mieux lorsque je lui parlais ainsi sans intermédiaire. En tous cas, je le quittais toujours plus énergique et meilleur.

Aujourd'hui encore, c'est avec un profond attendrissement que je pense à cette foi naïve et vibrante de mon enfance.

Ah ! je comprends cette page admirable qui s'appelle « la prière sur l'Acropole », hymne magnifique à la raison, mais, en même temps, éloquent cri de détresse d'une douce âme bretonne arrachée au rêve pour lequel elle était née, âpre regret de la foi disparue ! Et je suis tenté de m'écrier, essayant d'imiter l'inimitable écrivain :

— « O raison, froide déesse, impassible tueuse d'idéal, pourquoi es-tu venue éteindre ce feu divin qui m'embrasait ? Pourquoi es-tu venue étouffer cet enthousiasme qui me transportait jusqu'au ciel ? »

Mes amis, je m'emballe, je m'emballe et les minutes s'envolent et je ne suis pas encore au bout de mon rouleau.

Donc, en route et presto !

J'avais douze ans lorsque mon père se décida à faire un petit voyage à Scrignac et à me prendre comme compagnon.

Quel bonheur !

Nous partîmes. Que la route me parut longue !

Enfin, nous approchions peu à peu...

Courage ! La côte est rude, mais, une fois là-haut, je pourrai voir mon clocher à jour si beau dans sa nudité... Le voilà ! Je découvre tout : le bourg de Scrignac sur une colline revêtue de bruyères et

de quelques bouquets d'arbres assez maigres.

Au pied de la colline, le charmant ruisseau du « Roudou-hir ». Rapide, il s'élance en bondissant de la montagne : on dirait qu'il a hâte d'arriver dans ces prés fleuris qui s'étendent à perte de vue. Là, il ralentit son cours et glisse doucement, avec une sorte de volupté, dans un lit bordé de verdure.

Je laisse derrière moi, sur les derniers confins de la commune le « Bois de la Vache de Bois » aussi célèbre que le « Bois de la Nuit » et que l'imagination aime à peupler de brigands.

...C'est-là que Jean et Jeannette firent fortune.

A ma droite se dresse la côte du « Menez-Braz » où le vieux « Jelvast », revenant de sa journée, croisa un soir « la Brouette de la Mort ».

C'était-là un de ces « intersignes » qui ne trompent jamais ; en effet, huit jours plus tard, Jelvst pleurait Naïc, sa femme, enlevée subitement par l'*Ankou* (la Mort) sans pitié. Ce fut une terrible secousse pour le pauvre journalier et inoubliable. Aujourd'hui encore, si vous le rencontrez « assommé de boisson », parlez-lui de l'intersigne du Menez-Braz » et son ivresse se dissipera à l'instant.

Entre le « Menez-Braz » et le « Marc'hallah » se trouve « Feunteun-Ber » — la fontaine courte, — ainsi nommée parce qu'elle est la plus proche du bourg.

A côté est un « Doué » hanté par les perfides « Laveuses de Nuit ». Malheur aux voyageurs attardés qu'elles appellent pour les aider à étreindre leurs blancs linceuls !

Combien en a-t-on trouvés de ces pauvres gens morts après une nuit de terribles et inutiles souffrances !

— « Tourne ! Tourne ! » glapissent les mégères.

Et ils tournent, ils tournent ; mais au lieu de s'enrouler les linceuls se déroulent sans cesse !

Laouic Drujunel, Peric-ar-Spern-Guen, Jakou Sparfel, s'ils revenaient sur la terre, nous en conteraient long là-dessus !

Et dire qu'un médecin, ignorant et sans foi, a prétendu qu'ils étaient « crevés » d'une « ventrée » !

Voici, à mes pieds, le coquet village de Kerizac où je passais si souvent le samedi — comme par hasard !

Mais aussi, quelles bonnes crêpes on faisait le samedi à Kerizac ! Leur seul souvenir me met, aujourd'hui encore, l'eau à la bouche.....

Mes amis, je crains que Pégase, prenant le mors aux dents, ne m'entraîne trop loin. D'ailleurs, il est temps que je reprenne ma

route si je veux assister à la grand'messe comme tout bon chrétien doit le faire. C'est la réflexion que je me fis et qui me tira de ma contemplation.

Cependant, malgré tous mes efforts pour être à l'heure, Monsieur le Recteur avait entamé le *Credo* avant mon arrivée au bourg.

Le cimetière était rempli de monde — des hommes seulement : — « C'est que l'église était comble », direz-vous peut-être ? Vous ne connaissez pas les habitudes des paysans de Scrignac.

Moi je les connaissais et, sans hésitation, je me dirigeai vers l'église, assuré d'y trouver une place... et une large place.

Beaucoup de mes braves concitoyens ont, voyez-vous, sans être méridionaux, l'imagination vive :

Fait-il beau le dimanche ? — Ils entrent dans le cimetière, s'assoient sur les tombes,

parlent foins et moisson, s'entretiennent du prix des vaches à la dernière foire de Guerlesquin ; une heure se passe : ils ont assisté à la messe !

D'ailleurs, une remarque à faire, c'est qu'ils forment un contraste frappant avec les « léonards ». Ceux-ci passent pour très religieux : Ils le sont, en effet, mais extérieurement. Ils écoutent avec un respect apparent les moindres paroles de leurs prêtres, quittes à en médire lorsqu'ils ont le dos tourné.

Il n'en est pas de même des Cornouaillais de Scrignac. J'avoue que, pour eux, le meilleur prêtre est celui qui leur offre le meilleur vin lorsqu'ils vont au presbytère ; le meilleur prédicateur celui dont les sermons sont les plus courts.

En fait de religion, ils se distinguent par leurs allures indépendantes.

Prévoient-ils, par exemple, qu'un sermon

va traîner en longueur ? Ils sortent de l'église, vont à l'auberge et y restent jusqu'au moment où ils jugent que le prêtre a fini sa prédication,

Et, surtout, que ceci ne vous donne pas une mauvaise opinion de mes concitoyens ! Tous ceux qui les connaissent à fond vous en diront du bien ; sauf, toutefois, Messieurs les gendarmes qui leur reprochent une trop grande tendresse pour la dive bouteille.

Ah ! Messieurs les gendarmes ! que ne connaissez-vous l'Evangile et, dans l'Evangile, l'apologue de la paille et de la poutre !

Mes amis, dites-vous, ont des « outre-cuidances de vin ! » (Le mot est de votre répertoire.

J'avoue qu'ils respectent assez un verre plein pour ne jamais lui faire l'injure de cracher dedans ; mais, ne les imitez-vous

pas quelquefois, l'occasion, le vin de rubis et quelque diable aussi vous poussant ?

Allons, reconnaissez-le loyalement. Reconnaissez aussi que, bien qu'ils aient souvent, dans leurs discussions, recours à des arguments frappants, les Scrignaciens sont, au demeurant, les meilleurs hommes du monde : pleins de franchise, serviables, des têtes de granit, des cœurs d'or.

Je ne ferai pas le même éloge des « Léonards » ; car, comme on le dit si bien à Scrignac : « ils ont souvent la main gauche dans la poche du voisin, pendant, que de la droite, ils font le signe de la Croix ! » ...

Landerneau, Messieurs, Landerneau-lalune ! Voici la rivière où se noya Elorn, fils d'Even, roi de Lesneven, cette ville qui, d'une capitale, est devenue — c'est tonton

Sarcey qui l'a dit —, la Sibérie de l'Université!.....

Mais, revenons à nos moutons : *Ite missa est* a psalmodié le prêtre, ce qui veut dire, si j'en crois Yann Tanguy, le cloarec de Kerradenec : — « Allez, sortez vite, la messe est finie ! » Et on ne se fait pas prier !

À la porte, c'est une bousculade qui ressemble fort à un écrasement. Poussé par cette formidable vague humaine, je suis bientôt hors de l'Eglise, c'est-à-dire dans le cimetière.

Comme mon père s'est dirigé vers le chœur, pour serrer la main à son ami François, le sacristain, je me trouve seul.

Je traverse les groupes, un peu effaré de ne pas trouver dans cette foule nombreuse mes amis de jadis. L'air malicieusement narquois dont on me regarde, me prouve que, moi aussi, je suis pour tous un in-

connu. Cet accueil m'affecte péniblement. Vraiment à Plougras ou à Lohuec la réception n'eut pas été moins sympathique !

Bientôt on ne se contente même plus de me toiser avec dédain et, sur mon passage, s'échangent les commentaires les plus désobligeants. Mon pantalon à braguette, surtout, est pour tous un sujet de risée : — « *Bragou toul guis ! Bragou toul beuh !* ». Et les gamins chantent en chœur l'idiotie « rimadel » qui, dans nos campagnes, accueille inévitablement les bourgeois :

« *Autrou, leun e reor a vossou
Bossou bihan, bossou braz
Leun e reor a dolliou baz !* »

Je ne traduirais pas en français toutes ces expressions de terroir que les bretons bretonnants prononcent tout naturellement, sans arrière-pensée, parce que, traduites, elles pourraient offusquer, sinon

scandaliser ceux qui ignorent notre idiome à l'emporte-pièce.

Je craindrais, d'autre part, de fournir des armes à un « naturaliste » quelconque qui, jugeant de la moralité de mes concitoyens d'après leur langage, en tracerait un portrait peu flatteur et, sous prétexte de réalisme, écrirait le moins réel des romans.

Chez nous, en effet, les termes les plus crus ne ternissent nullement la pureté se-reine des pensées ; Dieu merci, nous n'en sommes pas encore à la névrose des petits crevés qui cherchent derrière le mot une image obscène.

Je croirais facilement qu'il en est de même chez la plupart des paysans de France. Dans ce cas, l'œuvre des prétendus réalistes se réduirait à peu de chose : Croyant peindre le travailleur de la terre, ils se seraient simplement peints eux-

mêmes. Je n'aurais garde de dire que leurs portraits ne sont pas ressemblants ! Ils se connaissent, certes, mieux que je ne désire les connaître !

Du reste, comme ils tiennent absolument au titre de « réalistes » je le leur laisse volontiers, mais seulement, en ce sens qu'ils « réalisent » souvent une fortune en tenant comptoir de pornographie... Et puis, laissons-les donc « grouiner » dans leur égoût et retournons à Scrignac : C'est plus intéressant :

Je me trouve en fâcheuse posture devant la petite guerre à coups de langues qui m'est faite. Je vous avouerai même que, malgré mon indulgence toute acquise à mes compatriotes, mon sang de belliqueux Scrignacien commence à bouillir. Déjà, je me-carre, tel un coq, devant un grand maigre qui a le talent d'agacer singulièrement mes nerfs et nous sommes au

moment de croiser les poings, lorsque, fort à propos, arrivent mon père et mon cousin Li.

Changement à vue !

— « Tiens, mais, c'est Monsieur D... ! c'est notre ancien maître d'école ! »

Et ce sont de cordiales poignées de mains ; et les langue de trouter, de trotter ! C'est si long cinq ans d'absence, et il y a tant de choses à se dire !...

Enfin, on me regarde — sans dédain maintenant !

— « C'est votre fils aîné ? C'est Piéric ? »

— « Non, c'est mon cadet ».

— « Ah ! « Piti fréic », le voleur de sucre ! »

Je rougis bien un peu, mais, au fond, je suis flatté tout de même que l'on se souvienne encore de moi et, surtout, que l'on m'ait pris pour l'aîné !

— « Polisson me crie une grosse com-mère, bien campée sur des hanches

épaisses, quand me paieras-tu le sucre que tu m'as volé ? »

Au même moment, le grand maigre, mon ennemi de tout à l'heure, vient à moi la main tendue.

La grosse commère se met à rire ;

Oh ! je la reconnais bien maintenant ! C'est « Greg ha Naizet » l'épicière !... Alors, ce grand, c'est son fils ! C'est « Mab ha Naizet », le petit, petit, qui m'avertissait, quand sa mère était absente, que la cassonnade était à notre disposition et que nous pouvions en manger à même la coupelle !

Mais oui, c'est lui !

Deux minutes après, nous sommes aussi intimes que si jamais nous ne nous étions quittés.

Douce amitié, née dans le sucre, et que reconstitue encore aujourd'hui un vieux souvenir de cassonnade volée et goulûment dévorée en commun !

Expansif, je confie à mon ex et nouvel ami que je ne comprends absolument rien à mon aveuglement de tout à l'heure.

Chose bizarre, je ne reconnaissais personne et voici que subitement tous les visages me sont devenus familiers ; je me complais à le prouver par une énumération en règle des passants.

C'est ainsi que successivement je nomme — d'abord, honneur aux dames ! — Katel Soas, Tinaïc, Catou, Barba, Madalen, Francesca.

Puis, parmi les gars, Laou-ar-C'hoant, Olier, son frère et Vicentic, son neveu, Fanch-ar-Suet, Jelvest, Yann Luch, Saïc, et ? — Et je suis forcé de dire, etc., etc., car je n'en finirais pas !

J'ai omis à dessein Jenoff et Lidou parce que, plus pressées que les autres, elles sont déjà loin et traversent le « Marc'hal-lac'h ».

D'ailleurs, je désire vous les présenter particulièrement :

Jenoff, une petite vieille, toujours le brûle-gueule au bec, menue et vive comme une souris et plus ridée qu'une pomme reinette qui s'est transie tout un hiver dans un grenier.

Lidou, une grande grosse bonne femme, à la poitrine formidable, aux hanches puissantes... Avec cela, des poings énormes qui, lorsqu'ils se lèvent — les mauvaises langues affirment que c'est souvent ! — donnent des airs de chien fouetté au pauvre « Jopic », son gringalet de mari !

Je parie qu'elles se rendent chez « Ma-c'haritt », l'aubergiste neuve ?

Parbleu ! Je vous le disais bien !

Elles ont conservé leurs vieilles habitudes : la large figure épanouie de « Lidou » qui ressemble de plus en plus à un brasier

me le prouve et je n'ai pas besoin de les suivre pour savoir qu'elles vont se faire servir deux chopines de « Guin-Ardent ». — Elles les avaleront sans faire la moindre grimace : ce sont gosiers en pente et bien blindés ! —

Un amour réciproque pour la bouteille a servi de trait-d'union entre ces deux femmes qui, physiquement, forment un contraste complet.

Invariablement tous les dimanches et, sur la semaine, plus souvent qu'à leur tour, elles perdent leur coiffe et leurs sabots...

Vous les verrez à l'œuvre.

Au moment où elles franchissent le seuil de l'auberge « Mab ha Naizet » me pousse du coude et me montre en souriant malicieusement un homme étrange qui, un fagot sous le bras, fait son entrée dans le bourg.

Imaginez-vous un torse d'enfant perché sur d'interminables jambes tortes d'araignée et surmonté d'une tête longue et osseuse agrémentée de deux yeux louches qui, hargneux, ont l'air de sortir de leurs orbites pour se provoquer en duel. Pas plus de cheveux sur ce « chef » extraordinaire que sur un œuf. Ils ont dû tomber sur la poitrine et sur le dos à en juger par l'épaisse toison de poils fauves que laisse entrevoir la chemise ouverte.

Pour ce qui est des bras, qu'il me suffise de vous dire que, si nous en avons de pareils, nous pourrions, sans nous baisser, nous gratter les talons.

Des pieds d'une longueur démesurée que n'emprisonnent ni bas ni sabots, soutiennent ce monstrueux assemblage.

Certes, quiconque a vu une fois cet homme est fatalement obsédé par son souvenir. Enfant, je l'avais connu ; aussi, je n'hésite

pas une seconde et je m'écrie triomphalement : « Yann Libouden ! »

A Scrignac, Yann Libouden est une célébrité. Jadis, « Chercheur de pain » de son état, il habitait, près de « Feunteundon », un affreux taudis. Des mottes empilées en formaient les murs et la toiture était faite de branchages recouverts de fougères. C'était moins grand qu'une misérable hutte de sabotier et l'ouverture qui servait d'entrée — à la fois porte et fenêtre, était si basse que Yann ne pouvait pénétrer dans son logis qu'à quatre pattes, comme un renard dans son terrier...

Je vous ferai visiter ce que mes concitoyens appellent ironiquement le « Manoir de Yann Libouden ».

Ça en vaut la peine.

Le jour, Yann déambulait de village en village.

Toutes les maisons lui étaient hospita-

lières et, lorsque le soir, il regagnait sa tanière, son bissac était gonflé de provision de toutes sortes : pain, lard, fard de de blé-noir, crêpes, etc., etc. On ne pouvait rien refuser à Yann Libouden. Il disait si bien sa prière ! Et, l'aumône reçue, il avait une façon si pénétrée de prononcer le « Doué ha bardonno da n'anaon ! » (1) qu'on se sentait tout remué.

Et puis, allez donc répondre par un sec : « Il n'y a rien à vous donner ! » à un homme qui possède le terrible et mystérieux pouvoir de « jeter des sorts ! » Ce pouvoir, Yann Libouden l'avait à n'en pas douter.

Comment expliquer autrement la mort de « Ar-Ru », la vache d'Yvonnec Pevarzec ?

Yvonnec à « moitié saoul » en revenant de la foire de Guerlesquin, avait rudoyé le « chercheur de pain. »

(1) Que Dieu pardonne aux trépassés.

Le lendemain, *Ar-Ru* tombait malade et mourait malgré tous les efforts de l'habile *Louzarver* appelé pour la soigner !.....

Un beau jour, fortune inouïe, Yann Libouden se vit subitement élevé à la dignité de « garçon » de M. le Recteur...

Je vous en prie, ne riez pas !

Je n'ai nulle intention ironique et je vous affirme que c'est là, chez nous, un personnage avec lequel il faut compter. N'est pas garçon de M. le Recteur qui veut !

Après les membres du clergé, ce fonctionnaire est, avec et avant le sacristain, le maire et l'instituteur, une des « grandes têtes » de la paroisse !

Yann, il faut lui rendre cette justice, pénétré de la noblesse de ses nouvelles fonctions, ne donna nulle prise à la critique. Il ne mettait jamais les pieds à l'auberge ; jamais un mot grossier ne salissait ses lèvres ; naturellement onctueux,

il devint figé. Lorsqu'il daignait répondre aux questions que respectueusement on lui posait, c'était par sentences, avec la majestueuse gravité d'un oracle. Sa haute piété lui gagna le cœur de vieilles bigotes qui, dans les périlleuses interprétations des articles de foi, le prenaient pour arbitre. Si l'une d'entre elles affirmait : « Yann Libouden a dit ceci », « Yann Libouden a dit cela », toutes s'inclinaient, la discussion était close. Ces antiques débris, ces froids automates s'animaient dès qu'il s'agissait de Yann. Volontiers, elles l'eussent canonisé de son vivant. On peut même dire que c'était déjà chose faite, car, très souvent, au lieu de le désigner par son nom, elles l'appelaient dévotement : « Ar-Zant » « Le Saint »

O grandeur et décadence !

Yann a été renvoyé par M. le Recteur !

Avec la rapidité d'un chat, à la queue

duquel on a attaché une casserole, la stupéfiante nouvelle vient de révolutionner la paroisse de Scrignac.

Oui, Yann a repris son Penn-baz et son bissac de « chercheur de pain » ; il est redevenu le nomade de jadis. Mais hélas ! ce n'est plus le même homme. Celui que les vieilles bigotes avaient, par anticipation, placé parmi les plus grands saints du paradis, s'est transformé en un cynique voyou.

Si, par inadvertance, nos braves villageoises, en lui remettant leur aumône, le conjurent de dire une prière pour leurs chers morts, il pousse de hideux ricanelements à faire frémir le diable lui-même. Il « jure Dieu » comme un possédé et ses yeux louches lancent de fulgurants éclairs de haine. Les bons chrétiens s'écartent de lui en se signant. Son bissac, cependant, continue à s'emplir tant est grande la terreur qu'inspire le misérable.

Yann ne travaille qu'un jour par semaine : le dimanche. Ce jour-là, à la sortie de la messe, il va se poster entre l'église et le presbytère, sur le passage de monsieur le Recteur. Il veut lui prouver qu'il se moque de lui, comme de Dieu, de l'Eglise et de ses commandements.

Dès que le prêtre paraît, le saint manqué « Yann an Diaoul », comme on l'appelle désormais, dépose à terre son faix d'herbe, de trèfle ou de bois, agite ses grands bras en des gestes ignobles, et ricane : « Sel ar vran du ! » (regardez le noir corbeau !) puis, heureux et fier de son exploit, il va s'ivroger à l'auberge.

Je vous ai dit, tout à l'heure, que Yann n'était plus le même homme et, certes, en apparence, il a changé de tout au tout.

Mon père, par une de ces comparaisons qui lui sont familières, m'a prouvé qu'il n'en était rien au fond.

Un jour que nous nous promenions dans les prairies du Roudou-hir, il m'arrêta devant le « toul-curunn ». Une herbe luxuriante, plus belle, plus épaisse que partout ailleurs, le recouvrait en entier.

— Vois, me dit mon père, ce magnifique tapis de verdure ; que dérobe-t-il aux regards ? un gouffre rempli de vase fétide. Malheur à l'imprudent qui s'y aventurerait. Il serait englouti. Eh bien ! voilà l'image de Yann Liboudén. Il a trompé tout le monde par ses manières insinuantes et doucereuses : Monsieur le Recteur lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Le notaire n'eut pas hésité à lui confier sa caisse, pas plus que ton cousin « Li », son auberge. Chose incroyable, vraie pourtant, Francesa Gornic, la vieille fille, lui aurait permis de caresser son inséparable « bis-soussic », ce vieux chat roussi, quinteux et haveux, qu'elle entoure d'un culte si jaloux.

C'est que Yann, qui cachait une âme de boue sous des dehors perfidement mielleux, inspirait à tous une confiance irrésistible. C'était un hypocrite raffiné : « *Guen diaveaz, du diabarz* ». Renvoyé par (1) Monsieur le Recteur, il a, dans un violent transport de rage, déchiré son masque ; ses mauvais instincts, dissimulés jusqu'ici, ont fait irruption au dehors. Brusquement, l'hypocrite est devenu cynique, et il l'est devenu normalement, logiquement.

On peut dire, en effet, de l'hypocrisie, que c'est une plaie purulente interne ; qu'il y ait épanchement à l'extérieur, ce sera du cynisme.

« L'hypocrite semble marcher sous le pavillon de la vertu ; le cynique arbore brutalement le drapeau du mal ; le second est moins à craindre que le premier. »

(1) Blanc au dehors, noir au-dedans.

Ainsi parla mon père et je crois que, malgré la tournure un peu « berquinesque » de son discours, la saine raison lui dictait ses paroles.

Mais, vous êtes, sans doute, curieux de connaître la cause du renvoi de Yann et de sa réintégration dans la caste des mendiants dont il était si brillamment sorti ?

Ma foi, trente-six versions diverses, aussi plausibles les unes que les autres, courent à ce sujet :

— Il a mis de l'eau dans le vin de messe de M. le Recteur ! dit l'un.

— Si encore ce n'était que de l'eau ! ajoute un autre, avec un sourire malin.

— Vous n'y êtes pas, affirme un troisième avec l'autorité d'un témoin oculaire. Savez-vous pourquoi Soas, *la carabassen*, est subitement tombée en paralysie ? Eh bien, elle gênait Yann et Yann lui a jeté un sort !

Pipi Bistéod jure en bredouillant que, la nuit de Noël, Yann a déterré un mort et l'a mis dans sa cheminée en guise de *Keff-Nédelec* ! (1) Que l'on ouvre la tombe de Fanch-ar-Goulou-roussinn pour voir si ce n'est pas vrai !

Jenoff, elle, prétend que le misérable a, Siouas ! tailladé une hostie consacrée avec son grand couteau de cuisine.

..... Bref. les imaginations, telles de fougueuses cavales que l'on met au vert, vagabondent, crinières au vent, dans le champ libre des hypothèses. (Oh ! oh ! la belle phrase !)

Comment se former une opinion saine dans ce cliquetis d'affirmations disparates ?

En désespoir de cause, je me suis adressé à mon cousin Li. Oh ! ce n'est pas que mon cousin Li m'inspire une confiance

(1) Bûche de Noël.

absolue ! Certes, non ! Je vous avouerai même qu'il m'est fort suspect, car, chez lui, une imagination déjà naturellement très fertile est encore aiguisée par la lecture assidue des almanachs. Enfin, peut-être, par extraordinaire, s'est-il contenté de raconter purement et simplement les faits tels qu'ils se sont passés :

En tout cas, voici son récit, vous en jugerez :

— Ah ! tu veux savoir pourquoi M. le Recteur s'est séparé de Yann Libouden, son factotum ? Tu ne pouvais mieux tomber qu'en t'adressant à moi, car je tiens la chose du principal intéressé lui-même. Ce fut dur à tirer, je l'avoue, mais au moyen d'une bonne tasse de *cheu-baour* (1) arrosée d'une respectable « goutte », j'ai réussi à lui délier la langue.

(1) « Joie du pauvre » ; café ou mieux chicorée.

— Hum !

— Tu dis « hum ! » oh ! je le sais, tu es sceptique, tu me prends pour un blagueur. Eh bien, tu as tort, car voici le compte-rendu sincère des événements.

— Le « conte-rendu ! »

— Mais oui, le « compte-rendu » exact, affirme Li, qui, pour son honneur, n'a pas compris mon stupide calembour. Et il continue :

— Investi de la confiance de M. le Recteur, Yann le servait à table ainsi que, du reste, le grand et le petit « curés ». (1) Il était, de plus, leur échanton.

Au commencement de chaque repas, M. le Recteur lui disait en lui remettant une clef : « Yann, descends à la cave et monte-nous trois bouteilles de vin. »

Yann descendait et, au bout de quelques

(1) Vicaires.

minutes, le vin, sur la table, souriait aux convives.

Tout semblait marcher à souhait, lorsqu'un jour M. le Recteur fit cette constatation navrante : Une barrique de vin, au lieu de durer un mois comme par le passé était vide en moins de quinze jours !

— Yann, tu me voles !

Yann nia effrontément.

— Eh bien, désormais, lorsque je t'enverrai à la cave, je veux que tu chantes depuis ton départ de la salle à manger jusqu'à ton retour. De cette façon, je serai sûr que tu ne caresseras pas de tes lèvres lippues le goulot de mes bouteilles !

— Oh ! mon Dieu, si vous voulez, M. le Recteur, dit Yann d'un air absolument détaché.

Et la comédie commença :

A peine l'ordre de descendre à la cave lui était-il donné que Yann se mettait à chanter.

Quelle voix, mes amis ! A faire rougir le vieux chaudron dont se sert Charlez Brammer les soirs de *chabadao* !

Le premier jour Yann entonna l'*Ave maris stella* ; le lendemain, le *De profundis* ; puis, le surlendemain, comme pour monter la gamme de ses sentiments de plus en plus tristes et irrités, le *dies iræ* !.

Il faut vous dire qu'il en avait assez !

Comme ce n'était pas une « bouche de patates » (comme on appelle chez nous les imbéciles), il eut vite fait de trouver le moyen d'arroser son gosier par trop desséché. Pensez donc ! trois jours d'abstinence !

— « Yann, descends à la cave et monte-nous trois bouteilles de vin ».

Et Yann de chanter l'office des morts à la « *ya* comme je te pousse » et de descendre.

Bientôt, Monsieur le Recteur, le grand

et le petit « curés » peuvent entendre une voix, d'autant plus creuse qu'elle sort de la cave, meugler :

— « *Libera nos a Malo !* ».

Puis, plus rien !

S'ils s'étaient trouvés près de Yann, des « glou-glou » joyeux et prolongés leur auraient désagréablement caressé les oreilles !

Enfin, voici Libouden dans l'escalier, il continue consciencieusement « l'office ».

Le voici dans la salle à manger :

— « Yann, je t'avais ordonné de chanter ! ».

Yann a un air tout drôle.

— « Mais, c'est bien ce que j'ai fait, Monsieur le Recteur ! »

— « Non, c'est ce que tu n'as pas fait ! tu t'es arrêté ! »

— « Monsieur le recteur veut plaisanter ! Lorsqu'il chante l'office des morts, ne

s'arrête-t-il pas toujours après le « libera » ?

Yann a un air de plus en plus drôle. Brusquement, comme « assommé de boisson », il se met à rire d'un rire idiot, d'un rire strident qui fait mal à en entendre.

Puis, le voilà qui chante, qui chante ! Oh ! ce n'est plus la messe, ce ne sont plus des cantiques ! Mais de mauvaises chansons qu'on est tout étonné de trouver dans cette bouche de miel :

— « *O nan'Doué, mari baour...* » etc., etc, et la chanson de l'ivrogne et la chanson du meunier et d'autres plus salées encore !

Puis, à bout de force, haletant, il tombe à plat ventre sur le parquet et se met à ronfler :

— « Vous croyez, tout de même ! Un homme si dévôt ! », dit Monsieur le Recteur, navré.

Sceptique, M. Dantec, le grand « curé »

se contente de murmurer en haussant les épaules :

— « *In vino veritas !* »

Il aurait bien pu dire : « *in cognaco* », car Yann, au lieu de boire du vin, et pour prendre une éclatante revanche de son jeûne forcé avait avalé d'un trait une bouteille de fine champagne !

Désormais son masque était plus percé qu'une écumoire !

Le lendemain, il retournait à son repaire de « *Feunteun-don* ».

Misérable sur la terre, que, du moins, Dieu lui pardonne dans l'autre monde !

Ai-je besoin d'affirmer que je n'ai pas changé un mot au récit de mon cousin. Li ? Non, n'est-ce pas ? Je ne suis pas un menteur « *Boulhurun-ru !* »

Je ne suis pas un menteur, mais je m'oublie trop complaisamment dans tous les recoins de mes chers vieux souvenirs.

Que voulez-vous ! L'homme vit surtout dans le passé ; le présent terre à terre, où la lutte pour l'existence nous meurtrit sans cesse, n'a rien pour retenir et charmer nos pensées : L'âpre réalité y étouffe le rêve aux ailes d'azur.

L'avenir qui offre à nos vingt ans ses vertes palmes d'espérance ne tient jamais ses fallacieuses promesses.

D'ailleurs, le chemin qui y mène est jonché de tombes et la mort, partout, nous empêche de sourire à la vie.

Le passé seul nous console, car, par le souvenir, les fleurs de la jeunesse, embellissent encore notre vieillesse.

Dans la suave évocation de notre enfance, nos chers défunts ressuscitent comme par enchantement et nous revivons avec eux la vie déjà vécue, mais sans ses aspérités, sans ses tristesses ; vie toute idéale quoique réelle.

Aussi, je vous en prie, laissez-moi continuer mon joyeux pèlerinage.

Vous ai-je dit que j'arrivai à Scrignac le jour du pardon de Saint-Pierre, patron des Scrignaciens? Je crois que non. Aussi je m'empresse de vous en prévenir.

Je ne fus donc pas surpris de voir « *Malachi-goz* » monter gravement les marches de la croix : Le voilà sur le piédestal. Il promène un moment ses regards sur la foule : Ses doigts s'agitent, alertes, et son tambour centenaire fait entendre des roulements éraillés.

Le silence se fait à l'instant et « *Malachi* » débite d'une voix sonore le programme du lendemain : courses de chevaux, d'hommes, de femmes, courses dans les sacs, luttes, etc., etc.

Inutile de vous dire que le lendemain je ne fus pas le dernier à me joindre aux spectateurs,

Les courses de chevaux furent ce que sont toutes les courses de chevaux. Je ne vous en parlerai pas.

En voyant courir les hommes, je constatai — ce que je savais déjà — que les gars de Scrignac sont fort agiles. Le prix — un gros paquet de tabac — fut très disputé.

Les courses de femmes furent des plus typiques : Mes belles payses y allaient de bon cœur et ne le cédaient en rien aux hommes par leur légèreté. Et puis, il y avait dans leur marche ce quelque chose de gracieux qui ne quitte jamais la femme.

Et ces frais jupons que la brise venait gonfler !... Mais chut !...

Bravo ! C'est « Marijanic Catou » qui arrive la première au but et remporte le prix : Ses yeux rayonnent ; pensez donc ! un parapluie neuf !

Une scène de haut comique, fut la course dans les sacs. Que de nez firent connais-

sance avec la terre ! Et nul pour s'apitoyer sur leur malheureux sort !

C'était un éclat de rire général et continu...

Mais voici le plus beau moment de la fête : les luttes.

Le théâtre des luttes est fort bien choisi : Une immense aire à battre.

On forme le cercle : Bientôt paraît celui qui, aux dernières luttes, remporta le grand prix : Le nom de « Yannic » vole de bouche en bouche.

Yannic, comme la plupart de mes concitoyens, est plutôt petit que grand. Certes, s'il fait rêver aux athlètes, ce ne peut être que par le contraste.

Son aspect n'a rien d'imposant.

Il entre cependant dans l'arène avec l'air d'un homme sûr de lui-même. Il marche avec une aisance remarquable, comme si l'énorme mouton qu'il porte sur ses épaules

était pour lui plutôt un jouet qu'un fardeau. — Ce mouton sera la récompense du vainqueur.

Yannic, ainsi chargé, fait le tour de l'arène.

Trois fois il recommencera ce tour, et si à la troisième fois nul ne l'arrête, le mouton lui reviendra de droit et il sera déclaré vainqueur, sans avoir combattu.

Mais, il a à peine commencé le second tour, qu'un grand gaillard, taillé en hercule — au moins six pieds, avec une carure de taureau — lui pose la main sur l'épaule, en disant : — « Je suis ton homme ! »

C'est un Trégorrois, venu exprès de Guerlesquin pour se mesurer avec Yannic. Celui-ci dépose le mouton à terre, et s'adressant à son adversaire :

« Jure, dit-il, de lutter loyalement, de ne

recourir ni à « Polic » (1), ni à ses maléfices et sortilèges; je fais le même serment. »

« — Je le jure ! » répond le Trégorrois.

— « Maintenant, quelle que soit l'issue de lutte, ajoute Yannic, le vainqueur devra payer au vaincu une chopine de « vin ardent », chez « Li ».

— « Soit » dit encore le trégorrois.

— « Hardi ! les gars ! s'écrie alors « *Malachi-goz* » et nos deux lutteurs s'enlacent et un frémissement court dans la foule : L'honneur de Scrignac est en jeu, ce ne sont pas seulement Yannic et le trégorrois qui luttent ; C'est une commune contre une commune.

.....

Pauvre « *Marianna Vian* » ! Elle est à mes côtés, pâle comme un linge. Elle regarde avec terreur l'immense trégorrois et

(1) Nom breton du diable.

tremble pour Yannic, son fiancé... Yannic, lui, ne tremble pas ! Marianna-Vian est là, et Yannic qui n'a jamais peur, a moins peur que jamais.

Il glisse agile entre les bras énormes du Trégorrois géant qui s'épuise en vain efforts. Bientôt sa respiration devient hale-tante.

Yannic n'attendait que ce moment. A son tour d'enlacer son adversaire ! Tous les traits de son visage calme jusqu'ici se contractent : Il a un mouvement nerveux imprévu, terrible et « de son grand corps, le trégorrois couvre un grand espace ».

Ces couleurs de roses qui lui vont si bien renaissent à l'instant sur le doux visage de Marianna-Vian... Elle pleure de joie et d'orgueil : Vive Yannic ! Celui-ci tend sa main loyale au vaincu et lui dit :

— Allons chez « Li » vider notre chopine de « vin-ardent ».

Les luttes continuent entre des lutteurs de moindre force : Le second prix est un coq au cou d'or, aux ailes d'ébène : C'est un scrignacien qui l'emporte le soir au logis de sa « plus douce... »

Enfin, le combat finit, faute de combattants, et chacun se retire content de sa journée; moi, comme chacun.

Le destin a-t-il un grand livre, comme l'affirment de nombreux romanciers ? Si oui, je crois qu'il y avait écrit que tous les bonheurs devaient m'arriver pendant mon voyage à Scrignac.

Après le « pardon » du dimanche, après les jeux du lundi, je fus invité, le mardi, à une noce : Un veuf de cinquante ans qui épousait une jeune fille de dix-sept ans !

On ne fut pas en peine pour trouver la salle du festin : Le champ de Yann-Luch ; Les tables ? De longues planches sur des troncs d'arbres ; La toiture ? Le ciel bleu.

Il y avait cependant — comme toujours — une tente pour les nouveaux mariés, les garçons et les filles d'honneur et quelques privilégiés.

J'étais du nombre !

Quel bonheur ! Un couvert à moi tout seul !

Vous saurez qu'à Scrignac, c'est faire un grand honneur à un invité que de lui fournir cuiller, fourchette et couteau. L'usage est, en effet, que les conviés se munissent de ces ustensiles et cet usage n'est pas si ridicule que vous avez l'air de le croire. Il n'est pas facile, à la campagne, de se procurer sept à huit cents couverts : Or, le nombre des convives atteint et même dépasse souvent ce chiffre.

Le repas fut splendide : Le gourmand Pantagruel, lui-même, aurait ébauché un sourire de satisfaction devant les quartiers de bœufs et de moutons qui formaient

sur les tables de vraies pyramides. S'il y avait eu des juifs dans la compagnie, ils n'auraient pu contenir un beau mouvement d'indignation en présence des énormes tranches de lard dont l'agréable fumet se répandait à près d'une lieue à la ronde... Je n'exagère pas, et la preuve, c'est que « Fanch Théo » qui était en ce moment au moulin Dourgloss — au moins trois kilomètres du bourg — dit en reniflant et du ton le plus convaincu au meunier : « Il y a du lard dans l'air ! » — Mais, s'il y avait à manger, il y avait aussi à boire !

Ah ! Messieurs les gendarmes, c'est là que votre vertu eut été à une rude épreuve ! Parole d'honneur ! Je crois qu'elle aurait sombré et que vous auriez caressé avec un plaisir extatique les beaux cruchons de vin rouge et de « vin-ardent » qui circulaient à la ronde... Mon Dieu, vous n'auriez pas eu tort

Bon ! voilà que sans y penser, je lance encore une pointe à ces bons gendarmes qui ne m'ont jamais fait de mal — au contraire !.....

Du reste, on se chargea bien sans eux de vider les cruchons et plusieurs qui, avant de se mettre à table, avaient dansé de nombreuses rondes en guise d'apéritif, auraient été fort empêchés de recourir au même exercice comme digestif.

C'est ce qui fit dire à « Malachi-goz » qu'il n'est pas nécessaire d'être matelot pour sentir le roulis...

Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, que les noces dont je vous parle étaient les noces d'un veuf ? — Eh bien, vous saurez qu'à Scignac, un veuf quelqu'il soit — sabotier, chiffonnier, maire ou même instituteur — ne peut se remarier, sans avoir, le soir de ses noces, un bon charivari,

C'est ce qui arriva pour les noces dont je viens de vous donner une esquisse.

Toutes les vieilles casseroles, les vieilles bassines, les vieux chaudrons de la commune — Et il y en avait beaucoup ! — furent mis en réquisition. C'est au son de ces instruments de musique d'un nouveau genre, que les mariés devaient se livrer aux doux épanchements de l'amour.

Vers les dix heures on se dirigea, dans le plus profond silence, vers la demeure du veuf et de sa jeune épouse.

On s'arrêta sous les fenêtres, à une distance respectueuse, toutefois, dans la crainte de recevoir un de ces bouillons dont la femme de Socrate a, paraît-il, donné la recette !

Tout à coup on alluma une énorme chandelle de résine — au moins haute comme moi — et on la promena devant la maison au bout d'une longue perche. En

même temps, la musique commença, aigre, criarde, stridente, une vraie musique infernale qui n'était guère faite pour poétiser une première nuit de noce...

Ce tintamarre se serait prolongé bien avant dans la nuit si l'on avait eu affaire à un naïf. Mais notre veuf « n'avait pas des pieds de veau dans ses sabots ». Il sortit tout à coup de sa demeure et, sa femme au bras, il se dirigea, en dansant, vers le milieu de la place : Aussitôt, garçons et filles de le suivre. On forma une ronde. Tout le monde était content et, la danse finie, nos époux purent rentrer tranquillement au logis, et... dormir en paix.

Voilà quelques scènes qui ne manquent pas d'originalité. Vous en verrez bien d'autres à Scrignac !

Tenez ! justement, dimanche il y aura des élections :

Il ne faudra pas vous étonner si Madame

la mairesse, devenue Madame l'adjointe, prend aux cheveux Madame l'adjointe devenue Madame la mairesse !

— « Sauvagerie ! » dites-vous. Amour conjugal, messieurs, amour conjugal poussé jusqu'à la sauvagerie, si vous voulez, mais sauvagerie pure et simple, non !

Ces sortes de scènes se passent dans le monde — dit civilisé — comme dans nos campagnes bretonnes, avec cette différence qu'ici on se déchire physiquement, là, moralement. Lequel vaut le mieux ?

Du reste, malgré leur... vivacité, vous aimerez mes belles payses, parcequ'elles sont aimables.

Si l'un de vous, épris des charmes de l'une d'entre elles, avait des idées matrimoniales, qu'il s'adresse à moi en toute confiance. J'en parlerai à Gab, le tailleur, qui remplit à Scrignac les délicates fonc-

tions de « *Basvalen* » c'est-à-dire de messenger d'amour.

Il est d'autant plus expert dans ces sortes d'affaires, qu'il est de tout intérêt pour lui qu'elles réussissent :

Le finaud n'ignore pas que l'épousée lui fera faire son costume de noce !

Et, quel conteur, que Gab, le tailleur !

Il connaît le nom de tous les morts de Scrignac qui, depuis cinquante ans, sont venus sur la terre réclamer des messes pour la délivrance de leur âme !...

Mais, vous l'entendrez vous-mêmes aux veillées.

D'ailleurs, voici Morlaix.

Imaginez-vous que quelques prosaïques pédants ont le front de comparer cette ville à un « grand entonnoir ».

N'est-ce pas qu'on peut l'appeler, avec plus de vérité et de poésie, *une vaste corbeille* ?

—...—

DEUXIÈME PARTIE



Contes et Nouvelles de chez nous



*« Le breton, dans les mots, brave la sotte
pudibonderie. »*

Jean CAUSTIQUE.



Jean & Jeannette

— Mon homme, dit un matin, Jeannette à Jean, notre cabane est bien sombre et bien enfumée; si nous faisons le tour du monde pour chercher fortune.

— Faisons le tour du monde pour chercher fortune, répondit Jean qui avait la pacifique habitude de ne jamais contredire « son côté droit » comme il appelait sa femme.

Entre parenthèse, Jean connaissait l'ancien testament comme un frère et savait que Dieu tira la première femme du côté droit du premier homme.

Ils partirent donc, un « penn-baz » à la main, un bissac sur le dos.

Voilà un kilomètre de fait:

— Idiot! s'écrie tout-à-coup Jeannette,

les deux poings sur les hanches et d'un air superbe de mépris : idiot ! tu as encore oublié de tirer la porte après toi ! Retourne à la maison et dépêche ! —

Jean retourne à la maison et se dépêche.

— Quelle drôle d'idée a eue ma femme tout de même ! dit-il à part lui ; mais il se hâte d'ajouter avec mansuétude :

— Après tout, c'est ma femme et j'obéis toujours à ma femme : C'est un principe.

Sans plus de discussion, il arrache la porte de ses gonds et... l'endosse. Vous comprenez ce que je veux dire ? Eh bien, moi aussi ; cela suffit.

Jean a bientôt rejoint Jeannette qui lui lance un regard tout de travers :

— Oh ! triple fou ! peut-on avoir un mari comme ça, tout de même ! s'écria-t-elle sur le ton de la plus profonde conviction ; je t'avais dit de tirer la porte après toi, c'est à-dire de la fermer de peur des voleurs...

et tu la prends sur ton dos ! Enfin, ajouta-t-elle, ironique : Enfin, ça te regarde, si ça te fait plaisir de la porter ! Chacun son goût, c'est ton affaire.

Et, sans plus parler, ils continuent leur route.

Bientôt Jean respire bruyamment. Il est essoufflé. Pas étonnant ! On est en plein été, la chaleur est étouffante et — ne l'oubliez pas ! — il a sur les épaules une porte massive un peu plus lourde qu'un « chu-peñ » de velours !

À la tombée de la nuit, nos héros arrivent auprès du « bois de la vache de bois » entre le Huelgoat et Scrignac.

Ils y ont à peine pénétré qu'ils voient à une cinquantaine de mètres environ une troupe de voleurs : Terreur !!

— Vite ! vite ! grimpons sur un arbre ! s'écrie Jeannette.

C'est bientôt fait.

Jean qui n'a eu garde de quitter sa porte l'installe à plat ventre sur le sommet de l'arbre et... somme toute, nos deux époux se trouvent dans une position relativement commode.

Malheur! les voleurs viennent s'asseoir au pied de l'arbre et se mettent à compter leur argent.....

— Jean! mon ami Jean! dit tout-à-coup Jeannette à voix basse, mais d'un ton suppliant, suppliant!

— Qu'y a-t-il, ma femme?

— J'ai... j'ai envie!...

— Fais vite, fais vite!

— Tiens! s'écrie un des voleurs, il pleut ici!

— Oui, répond un autre, et de la pluie d'orage encore! Elle est chaude!

— Jean! Jean! dit encore Jeannette comme une plainte.

— Qu'est-ce?

— J'ai envie..... hemm!

— Fais vite et..... sans fracas!

— Bon! voilà maintenant la lune qui tombe en morceaux! s'exclame un voleur.

— Oui, pardieu! et la lune de miel encore! ajoute un autre.

— Du miel qui ne sent pas la rose! conclut un troisième en faisant la grimace.

Jean se croit découvert, perdu. Il pousse un cri, cri de rage et de désespoir qui ressemble à un hurlement. D'un vigoureux coup de pied, il lance la porte sur les voleurs éperdus qui s'enfuient au plus vite en criant: « Le diable! Le diable! ».

Jean et Jeannette qui se sont un moment accrochés aux branches descendent bientôt de l'arbre.

Poussée par Jean, Jeannette fait un faux pas et roule... sur l'or que les voleurs ont oublié dans leur panique. Rien de mal, comme vous voyez. Il y avait là des millions et des millions.....

C'est de ce temps que date le proverbe suivant lequel certaine chose — plus facile à sentir qu'à nommer — porte bonheur...

Les poches de Jean et de Jeannette ne suffisent pas. Ils remplissent leurs chemises de pièces de vingt francs, comme de vulgaires noisettes. Le trésor n'est pas épuisé; Jean empile des pièces de cinq francs sur la porte, la pose sur sa tête et: « En route pour la cabane ! »

Elle est bien vite remplacée par un château magnifique.

Nos époux sont heureux. Lorsque dans ses moments de mauvaise humeur (où est la femme qui n'en a pas?) Jeannette reproche à Jean de lui avoir donné une

poussée trop brutale quand elle descendait de l'arbre, ce modèle des maris répond invariablement:

— Femme, c'était la première fois que je me mettais en colère contre toi et, cette première fois, m'a colère t'a fait tomber sur... la fortune.



ALANIC

LE GARÇON DES VACHES

(Alanic ar paotr-saout)

Alanic avait perdu sa mère avant d'avoir appris à lui sourire et son père, vite consolé, s'était empressé de lui donner une marâtre, une « mère-crêpes » comme on dit chez nous.

Une mégère, cette marâtre !

Elle s'appelait de son vrai nom Catou Guiriadec ; mais dans le pays on ne connaissait guère que son surnom, ce surnom hideux : « La vipère de Kérantour ». On ne la désignait jamais autrement.

C'était une femme aussi longue, aussi maussade qu'un sermon de l'abbé Thépaut. Son corps sec et osseux servait de

carapace à une âme encore plus sèche :
Une âme de serpent !

Ses qualités ? Elle n'en possédait aucune. En revanche, elle incarnait tous les vices, cultivant avec une tendresse particulière le plus raffiné de tous, celui qui singe cyniquement les plus nobles vertus : L'hypocrisie.

Dans l'art de feindre, Catou eut donné des points au roi des fourbes, au diable en personne.

Tous la détestaient cordialement, sauf son mari qu'elle menait par le bout du nez, son mari et Monsieur le Recteur qui s'était laissé prendre à ses airs de Sainte-Nitouche et lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

Ce monstre fit d'Alanic son souffre-douleurs.

Le cher angelet ! Il mangeait plus de taloches que de fard de « blé-blanc », plus

de coups de pieds que de galettes de « blé-noir » ! Ses petits bras étaient tatoués de plus de bleus que n'a de bourgeons le gros nez écarlate de Monsieur Friru, le garde-champêtre.

Il fallait voir avec ça son accoutrement !

Il faisait pitié, le pauvre, avec son pantalon mille fois rapiécé, un pantalon trop petit qui bridait ses genoux et étranglait ses cuisses.

Pensez donc ! C'était sa première culotte et il la portait depuis quatre ans !

Ce qui lui servait de paletot était à l'avant :

Le jaune s'y mariait sans vergogne au noir, qui, polygame, épousait d'autres parts le blanc, le vert et le rouge... Dans un coin, un petit carré violet semblait le produit monstrueux de ces bizarres accouplements... Et les coudes maigres,

maigres de l'étiq̃ue Alanic — deux os pointus — avaient percé les manches trop étroites, qui, béantes, baillaient désespérément.

Au contraire de l'homme heureux — hélas ! il n'avait avec lui rien de commun ! — Alanic portait une chemise. Catou daignait la lui changer tous les mois. Mais le petit voyait avec terreur approcher ce que dans son naïf langage, il appelait « le jour de la chemise ».

Ce jour là, il lui fallait subir l'humeur acariâtre et les perfides bourrades de la mégère qui invariablement maugréait :

— « Faut-il être sale, tout de même, faut il être sale pour être forcé de changer si souvent de chemise ! »

Alanic, bien entendu, n'allait pas à l'école comme les enfants de son âge. Lorsqu'un voisin en faisait la remarque à Catou et se risquait à lui dire qu'elle n'était

pas excusable, elle, la plus riche fermière de la paroisse, de ne pas faire « éduquer » le fils de son mari, elle répondait avec un petit air sucre et miel, les yeux dévotement sournois, la voix pleurnicharde :

— A l'école ! et pourquoi faire, vierge Marie ! C'est un innocent, et jamais, jamais on n'en tirera rien de bon ! Puis, onctueuse, avec, au coin de la paupière, une larme hypocrite : Hélas ! le bon Dieu m'a donné là une croix bien lourde à porter ! Que voulez-vous ? Je ne murmure pas contre ses rigoureux décrets assurée qu'il me récompensera, là-haut, dans son paradis. « Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Ah ! coquine, satanée coquine, va !

Dans le pays on ne connaissait guère l'enfant qui fuyait tout le monde avec des airs de chien fouetté. On s'habitua à prendre pour de l'idiotie ce qui n'était que sau-

vagerie et excessive timidité et on répétait après la marâtre :

— « C'est un innocent ». Seulement, on ajoutait : La vipère de Kerantour lui a tourné l'esprit !

Alanic pouvait se dire le plus malheureux des enfants des hommes. Victime de l'horrible Catou, il était la risée des gamins du voisinage qui sans cesse, le harcelaient de leurs méchants quolibets. Ils l'avaient affublé de ce sobriquet ridicule : « Huitel-Ségal » (1), illustre fils de saint Mardi-Gras ! » Et, partout, ce sobriquet le poursuivait comme un cauchemar irritant cruellement ses nerfs de souffreteux.

Le pauvre gars n'avait que ses pleurs pour le défendre. Armes bien impuissantes, hélas ! contre une femme sans cœur et des enfants sans pitié !

(1) Sifflet de seigle.

Ah ! comme l'orphelin haïssait cette marâtre, cause de ses tourments ! Avec quelle volupté il se serait vengé !

Mais, que pouvait-il, misérable roitelet ?

Se ronger les ongles de dépit, crispé de rage ses menottes inoffensives et... Las ! Las ! c'était tout. C'était tout, il ne pouvait rien, rien par lui-même.

Heureusement qu'il y a là-haut un bon Dieu qui sait quand il lui plait donner aux méchants d'inoubliables leçons. Emu des atroces souffrances du pitoyable Alanic, il lui vint en aide contre la maudite « vipère » de Kerantour.

Vous allez voir comment et vous allez rire : oui, vous rirez, car jamais on n'eut pitié de qui toujours ignora la pitié.

Je ne vous ai pas dit que chaque matin — comme le fils du plus miséreux des « chercheurs de pain ». — Alanic menait paître le nombreux bétail de sa marâtre

dans les vastes prairies du « Roudou-hir ». Tous les jours, au départ, c'était invariablement la même scène écœurante. Le coq n'avait pas encore chanté que déjà l'âpre fermière se précipitait vers le grabat de l'orphelin.

Rageusement elle le secouait en glapissant :

— Allons ! Oust ! debout paresseux ! Et si, par malheur, lourd de sommeil et inconscient s'étirait le pauvre :

— Vlan ! Vlan ! c'étaient de traîtresses taloches, en veux-tu, en voilà !

— Allons ! en route et dépêche ! Voici ton bissac !

Dans ce bissac la marâtre avait glissé de vieilles croûtes, débris d'un pain d'orge sec et dur, un pain dont les chevaux ne voulaient plus !

Et pour boire ?

— Tu tremperas tes croûtes dans le ruis-

seau, ricanait la méchante, ça les fera descendre !

Ses haillons mis, le gars partait. Les vaches somnolentes dont les grands yeux vagues toujours vainement semblent poursuivre d'insaisissables pensées, les moutons bêlants qui puisent leur proverbiale douceur dans un abîme de bêtise, les chèvres aux longues barbes qui font rêver du diable, obéissaient, dociles, à sa voix menue.

Un matin, appuyé contre un chêne antique dont les branches chenues se miraient, vieilles coquettes, dans le miroir limpide du ruisseau, pâle, défait, hagard, Alanic rêvait. Deux larmes mornes rayaient ses joues maigres, maigres.

Le pauvre était triste et pourtant le ciel en liesse souriait à la terre. Le soleil radieux, inimitable joaillier, transformait les larmes de la nuit en un nombre infini

de perles. Chaque brin d'herbe avait la sienne et fièrement s'en parait. Dans les bosquets chantaient les gais petits oiseaux... Les eaux murmurantes du ruisseau couraient en sautillant. Rapides, elles se précipitaient, puis, brusquement s'arrêtant, tourbillonnaient en une ronde vertigineuse et, de nouveau, grisées de danse et de lumière, reprenaient leur course folle, joyeuses de montrer aux fleurs de la rive leur belle robe d'argent semée de paillettes d'or... La vie, partout, éclatait exubérante. En fête, la nature entière buvait du soleil.

Cependant, insensible à l'ivresse des choses, Alanic poursuivait son âpre rêve. En vain, pour lui, babillaient les oiseaux ; en vain chantait en courant le clair ruisseau ; en vain, orgueilleusement, la vaste prairie épinglait de myriades de diamants sa verte chevelure... Le mal-

heureux ne voyait rien, n'entendait rien ; pas même le coucou monotone qui, là-bas, sans fin, jetait stupidement son nom aux échos de la vallée ; pas même le géai criard et moqueur qui, caché dans le feuillage d'un hêtre, irritait le roquet rageur de Kerdanaon en imitant ses jappements stridents...

Non, le monde visible n'existait plus pour lui ; ses regards noyés dans l'azur du ciel semblaient plonger dans cet au-delà mystérieux que nous assignons comme séjour aux âmes de nos chers morts.

Le délaissé contemplait sans doute cette mère qui l'aurait tant aimé et il maudissait en son cœur l'Ankou, le terrible, qui, si tôt, était venu et avait fauché son bonheur.....

.....
.....

Brusquement, un bruit de gros « sabots de bois » heurtant les cailloux du sentier voisin l'arrache à sa navrante extase.

Le premier mouvement de l'enfant sauvage est de fuir. Mais, vite rassuré, il s'arrête :

Trois vieillards loqueteux appuyés sur de noueux « penn-baz » sont devant lui : la neige n'est pas plus blanche que leurs blancs cheveux ; les ans et les misères de la vie ont écrasé leurs épaules et leur tête, que soutient avec peine un cou débile, tremble, tremble comme sous la bise les genets d'or... Une besace vide bat tristement leurs flancs,

Alanic a reconnu de malheureux « chercheurs de pain » et son âme s'est émue de pitié.

Cependant, d'une voix dolente, l'un des misérables a imploré : — Au nom de monsieur Jésus-Christ et de madame Marie, sa

glorieuse mère, pitié, aie pitié de nous !... Hélas ! le monde devient bien dur aux malheureux ; voilà deux fois douze « heures d'horloge » que nous n'avons rien mangé !

— Pauvres chers ! répond Alanic, je n'en suis pas riche, mais je vous offre de bon cœur ce que je possède : de vieilles croutes que vous ne pourrez, hélas ! avaler, à moins que, suivant le conseil de ma « mère-crêpes », vous ne les trempiez dans le ruisseau clairnet... Prenez, prenez tout.

— Et toi, enfant ?

— Oh ! moi, n'ai-je pas le cresson du « trou du tonnerre », l'oseille de la prairie, les mûres noires de la haie, les lucets du...

Alanic n'achève pas et tombe à genoux. Les trois mendiants se sont subitement transformés ; leur taille s'est redressée ; une auréole lumineuse couronne leur front ; leurs habits brillent comme l'arc-en-ciel et leurs « penn-baz » sont des

crosses d'or plus belles que celle de monsieur l'évêque lorsqu'il vient donner le « Pax tecum » aux enfants de la paroisse...

— N'aie pas peur, pauvre petit et lève-toi, dit l'un d'entre eux ; je suis Jésus-Christ et voici saint Pierre et saint Paul, mes fidèles serviteurs... Tu es charitable, je veux te récompenser. Forme trois souhaits, je te le promets, ils seront exaucés. Sa voix mélodieuse, l'ineffable douceur empreinte sur tous ses traits rassurent Alanic.

— Allons, mon enfant, ton premier souhait ?

— Demande le paradis ! Souffle saint Pierre.

Mais, il n'est pas comme les malheureux pour tenir à la vie.

— Je suis trop jeune pour mourir ! dit Alanic. Puis, s'adressant au Sauveur :

Je voudrais un biniou qui ferait danser tout le monde.

Soit ! répond le Christ avec un radieux sourire et un magnifique biniou vient se poser de lui-même sur les bras de l'enfant.

Ton second souhait ?

— Je serais bien content d'avoir une « flèche » qui ferait tomber tous les oiseaux que je viserais, mais sans leur faire le moindre mal ?

— Accordé ! et ensuite ?

Alanic baisse la tête en rougissant, puis, se redressant et crûment :

— Je voudrais pouvoir faire « *péter* » ma marâtre, en la regardant de travers !

— Oh ! s'exclame saint Pierre, offusqué.

— Pourquoi te scandaliser, Pierre, dit sévèrement le Sauveur ; sache-le bien, l'hypocrisie dans le langage est aussi méprisable que l'hypocrisie dans les actes. Les

bretons appellent franchement les choses par leur nom. J'aime les bretons.

Puis, se tournant vers Alanic :

— Petit, sois heureux, tes vœux sont réalisés !

Et les célestes messagers s'évanouissent dans un rayon de soleil.

Revenu de son délicieux ébahissement, l'enfant se demande s'il n'a pas rêvé.

Mais non ! le biniou est là, bien serré contre sa poitrine ; et voici, à ses pieds, un arc et des flèches.

Oh ! ils ne chôment pas longtemps ! L'impatient Alanic brûle d'éprouver leur puissance magique.

— Voyons d'abord ma « flèche », murmure-t-il.

Bien à propos, au-dessus de lui, plane un oiseau. C'est une mélodieuse alouette. L'enfant la vise..., l'oiseau tombe. Miracle ! il n'est nullement blessé ! Sur un signe de

l'orphelin, il s'élève de nouveau dans les airs. Ce n'est bientôt plus qu'un point presque imperceptible qui, rapide, perce l'azur du ciel.

— Maintenant, un petit air de Biniou, dit le gars.

Oh ! le merveilleux instrument !

Dès les premières modulations, c'est un branle-bas général.

Les vaches ruminantes interrompent leur lourde digestion et, comme piquées par des milliers de taons, se précipitent, la queue en fouet, dans une infernale sarabande.

Formidablement, elles meuglent :

« Mouou ! mouou ! »

Coquettement, les chèvres légères secouent leur barbiche folichonne ; gracieuses, elles s'inclinent devant les doux moutons qui, galants cavaliers, les entraînent en une ronde effrénée avec, en

guise de chants, des « bée! bée! » lamentablement joyeux.

Les plumes hérissées, le geai bavard saute follement de branche en branche, en déchirant l'air de ses grinçants « couék! couék! »

— Coucou! coucou! psalmodie invariablement le coucou égoïste, en se trémoussant comme une pie.

— Philippe! Philippe! piaille une étourdissante armée de moineaux.

Je ne parle ni des crapauds, ni des grenouilles!

Et, au milieu de cette fantastique cacophonie, oublieux de l'heure, le rossignol lance éperdument ses trilles harmonieux.

Sur un chêne séculaire, grave et digne dans sa robe d'avocat, un corbeau centenaire bat la mesure en dodelinant de la tête d'un air entendu, en musicien consommé!

Dans le ruisseau, les truites silencieuses font des sauts de carpes, pendant que sur la rive les colimaçons donnent le spectacle inédit d'une pittoresque danse... de culs-de-jatte!

Enfin, à bout d'haleine, Alanic s'arrête. Le calme se rétablit aussitôt.

Le gars est heureux. Oh! il le sera encore bien plus tout à l'heure!

Comme le soleil va bientôt se cacher derrière la colline, vite, il rassemble son troupeau et : « En route pour la ferme! »

Voici l'aire à battre, voici la maison; la porte est grande ouverte; accroupie près du foyer, Catou fait des crêpes. Alanic la regarde en louchant malicieusement et, à l'instant, une série de « prout! prout! » sonores dominant le crépitement des brindilles sèches dans l'âtre.

— Qu'ai-je donc à « bramer » de la sorte? murmure Catou, absolument ahurie.

— Très bien ! pense le gars en se frottant joyeusement les mains, attendons une occasion plus solennelle !

.....

Le dimanche suivant on célébrait la passion du Sauveur. L'église de Scrignac était comble. Par extraordinaire, toute la paroisse était là réunie ; même le notaire et l'instituteur, des « sans foi » pourtant !

Monsieur le Recteur devait prononcer un beau sermon, un pathétique récit de la mort du Christ.

Grave, il monte en chaire et prouve péremptoirement que les francs-maçons ont été, par anticipation, la cause première de cette mort. Il appuie vigoureusement ses arguments de coups de poings retentissants et indignés qui produisent sur l'auditoire autant et même plus d'effet que son éloquence. Sa véhémence semble avoir pétrifié tous les assistants. Aussi.

n'entend-t-on d'autre bruit que les éclats de sa voix — de ses poings aussi ! — ... Yann, le chiqueur, hébété, oublie de changer de côté sa chique et n'ose cracher. Il se demande, perplexe, quel genre d'animal ça peut bien être un franc-maçon... Pour sûr, c'est bien méchant pour faire ainsi se trémousser Monsieur le Recteur !

Pleines d'admiration, les vieilles comères se disent mentalement que jamais prêtre ne prêcha plus fort, c'est-à-dire mieux. Elles boivent avidement les paroles du prédicateur et, inconscientes, comme en extase, laissent tranquillement filtrer en perles d'ébène leur tabac à priser.

C'était le moment solennel attendu par Alanic. Caché derrière un pilier, il coule un regard de travers du côté de sa « mère-crêpes » qui, au pied de la chaire, à une place d'honneur, étale orgueilleusement son hypocrite humilité...

Ah ! mes enfants, quelle musique ?

Des « prout ! prout ! » formidables retentissent et se suivent pressés, pressés comme les moutons de « Jelvest » lorsqu'ils vont voler du trèfle dans le champ de Li Chapalan ; et le teint bilieux de Catou devient rouge, rouge, puis violet. Elle fait pourtant des efforts visibles pour se retenir. Va te promener ! Les détonations n'en éclatent qu'avec plus d'intensité ! Une vraie bouteille de cidre bouché, quoi ! Une bouteille dans laquelle le cidre se renouvellerait sans cesse !

Ah ! vous pouvez croire qu'on ne pense guère au sermon ! Un rire inextinguible part en fusée et grossit comme un tonnerre de Brest.

Une sainte indignation coupe le fil du discours de Monsieur le Recteur ; mais, d'une voix vibrante, il s'adresse à la « Pez-lous » à « l'empouèzon » qui se permet

d'outrager ainsi le bon Dieu jusque dans son sanctuaire et la somme de sortir.

Plus morte que vive, Catou se lève et se dirige vers la porte, moins vite qu'elle ne le voudrait et soufflant toujours de plus fort en plus fort dans sa bombarde !

Cependant, Monsieur le Recteur a reconnu Catou et sa colère tombe subitement.

Quoi ! il a outrageusement chassé de l'Eglise sa meilleure paroissienne, celle qui lui donne les plus fortes quêtes, celle qui lui offre le cidre le plus mousseux !...

Vite, il expédie le reste de la messe et a bientôt fait d'arriver à l'*Ite missa est*.

Puis, il s'empresse d'aller présenter ses excuses à la fermière.

Il la trouve tout en larmes, inconsolable.

A travers ses sanglots, elle réussit enfin à faire comprendre au prêtre qu'elle soupçonne fort son garnement de fils de lui avoir jeté un sort.

— Ah ! c'est ça ! s'écrie le Recteur, je vais le corriger d'importance avec du genêt vert !

— Où est-il ?

— Il garde les vaches dans la prairie du Rondou-hir.

— Bon ?

Et le voilà parti.

Arrivé près de la barrière de la prairie, il appelle Alanic. Mais Alanic qui sait par expérience combien il a la main lourde, n'a garde d'approcher !

Les « viens, petit » mielleux ; les « vas-tu venir ! » furibonds, tout demeure sans effet.

Le gars fait le sourd.

Tout à coup, il tend son arc et lance une flèche : Un oiseau merveilleux, tel que jamais, jamais on n'en avait vu dans le pays, tombe sur la haie de ronces et d'aubépine qui couronne le talus, à dix pas du prêtre.

Celui-ci, stupéfait, enthousiasmé, écarquille les yeux et ouvre une bouche comme le four à chaux de Morlaix !

Ah ! qu'il voudrait posséder cet oiseau extraordinaire !

Il prie, il supplie Alanic de l'aller prendre.

— Je te donne cinq sous.... dix.... vingt.... quarante !

Alanic ne bronche pas.

— Allez vous-même, monsieur le Recteur !

Monsieur le Recteur se décide enfin. Il escalade le talus et, la soutane ramenée entre les jambes, se glisse, non sans peine, dans le fouillis de ronces et d'aubépine... Il n'a plus qu'à avancer la main pour saisir l'oiseau. L'eau lui en vient à la bouche !

A ce moment, Alanic se met à jouer un air de Biniou. Et voilà Monsieur le Recteur de danser, de danser ! Il saute, il saute,

comme un « baz-ribot » (1), manié par une main alerte ! Sa soutane s'accroche aux épines, s'accroche aux ronces, et n'est bientôt plus qu'une loque déchiquetée ; sa culotte, sa chemise, sont affreusement déchirées. Foi de Dieu ! Il n'y a pas que sa culotte et sa chemise ! Il hurle comme un possédé !

Enfin, Alanic, qui n'est pas méchant, le voyant suer comme une moche de beurre salé, met fin à sa musique et s'éloigne.

Monsieur le Recteur, soutenu seulement par la rage, se dirige, clopin-clopant, vers le bourg, et se rend chez le juge de paix.

Le cas était pendable. Aussi, séance tenante, le juge de paix condamne Alanic à mort. Arrêté par Monsieur Friru, l'arrière grand-père de l'arrière grand-père de notre garde-champêtre actuel, le gars fut jeté en prison :

(1) Bâton pour « battre » le beurre.

Le jour de l'exécution est bien vite arrivé.

Pour la circonstance, on a installé une sorte de plate-forme sur la grande place du bourg : Des planches sur des barriques.

Au milieu, se dresse un sapin dépouillé de ses branches, et dont le sommet est traversé par une tige de fer horizontale, munie d'une poulie... Sur cette poulie, une corde mobile avec un nœud coulant.

C'est là-haut que va être, tout à l'heure, hissé le pauvre Alanic, comme une an douille dans une cheminée !

Le « Marc'hallah » est grouillant de monde. Tout le canton s'est donné rendez-vous à Scrignac : Enfants, vieillards, bien portants, infirmes, il ne manque personne.

Midi ! c'est l'heure fixée pour l'exécution.

D'une voix tremblante, le vieux juge de paix lit la sentence. Puis, se conformant à la tradition, il demande au condamné de formuler un dernier souhait :

— Je voudrais vous jouer un petit air de biniou, dit simplement Alanic.

— Non ! non ! pas ça ! pas ça ! s'exclame Monsieur le Recteur.

— Monsieur le Recteur, répond le juge de paix, je le regrette beaucoup, mais il m'est impossible de refuser à ce malheureux ce qu'il demande : La loi est formelle.

— Alors, que l'on m'attache à ce poteau ! C'est que Monsieur le Recteur ne veut pas danser devant ses paroissiens !

En une minute, il est solidement ficelé. Cependant, Alanic a gonflé son « sac'h-biniou » et joue un air de gavotte.

Jamais on ne vit danse pareille !

Les vieillards sentent couler dans leurs veines le sang de la jeunesse. Ils ne sautent pas, ils bondissent joyeux et pleins d'entrain !

Tinaïc, Lidou, Soas, qui depuis des années et des années ne remuent que

péniblement et avec des béquilles. jettent au diable leurs béquilles et gavottent, gavottent comme des « Pennerez » (1) sans soucis ! Yann « doug e droat » (2), lui-même fait valser comiquement son assiette de cuir bouilli !

Je vous assure qu'on n'est pas à un enterrement !

Quelqu'un, par exemple, qui ne s'amuse pas, mais pas du tout, c'est monsieur le Recteur !

Malgré lui, il danse du ventre, des bras, des jambes et les cordes lui labourent profondément les chairs.

Et quelqu'une qui s'amuse encore moins, c'est Catou !

Elle était venue là comme à une fête, se promettant de rire tout son content en

(1) Héritières.

(2) « Qui porte ses pieds ». Cul-de-jatte.

regardant Alanic faire la grimace et tirer la langue pour la dernière fois !

Mais, grâce à Dieu, il n'est pas encore mort Alanic ! Tout en soufflant, il lorgne sa « mère-crêpes » et se sont des pétarades, des pétarades ! On dirait un tambour venu là exprès pour renforcer le biniou !

Et on rit, on rit formidablement, à se faire entendre de Morlaix !

Hélas ! tout a une fin. Alanic cesse de « musiquer ». Vous comprenez bien que le juge de paix qui ne s'est jamais tant amusé s'empresse de faire plaisir à la foule en accordant au condamné la vie sauve.

Et je puis vous affirmer qu'il la conserva longtemps. La preuve, c'est que le grand père de mon grand père l'a très bien connu : Alanic avait alors cent vingt ans !

« Damnée soit la peau de mon âme » (1)

(1) Juron breton.

si ce que je vous ai raconté n'est pas la vérité !

Et puis, après tout, si vous ne voulez pas me croire, vous n'avez qu'à aller voir !



Les Gars de la Foire-Haute

(Paotred foar ha Nec'h)



— Tiens ! c'est toi, Fanch ? (1) Tu vas à la foire-haute ?

— Comme tu le vois ; et toi aussi, Pipi ? (2).

— Moi aussi ; nous allons achever la route ensemble ; veux-tu ?

— Comment donc ! Deux vieux camarades comme nous !

C'est ainsi que s'abordaient — le quatorze octobre de l'an de grâce que vous voudrez — deux jeunes gens des environs de Ponthou. Ils n'avaient plus qu'à se laisser glisser dans Morlaix ayant dépassé cette

(1) François.

(2) Pierre.

auberge qui porte, aujourd'hui encore, le nom de la « Croix-Rouge ». — Vous savez ? La « Croix-Rouge », où, potaches en rupture de promenade légale, nous avons vidé tant de chopes ensemble !...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il vous faut faire plus ample connaissance avec nos jeunes gens. Foi de Dieu ! Deux garçons chics qui aimaient bien les jeunes filles et que les jeunes filles aimaient encore mieux peut-être ! Bref, c'étaient les coqs de leur village.

Tous deux portaient avec aisance le « Chupen-lost-pic » (1) du Trégorrois, tous deux un énorme « Penn-baz ».

... Mais chut ! Ils se parlent : Oh ! nous pouvons les écouter sans indiscrétion :

Eh bien, Fanch, ton gousset est-il gonflé ?

(1) Paletot à queue de pie.

— Un centime ! De quoi boire une chope de cidre et c'est tout !

— Moi, je ne suis guère plus riche ; damné je sois ! Je possède deux liards !

— Deux liards et un centime ! c'est triste à dire, mais nous n'irons pas bien loin avec ça !

Tiens ! n'est-ce pas Herveïc qui vient là-bas vers nous ?

— Bravo ! C'est bien lui ; On va rire un peu !

Herveïc les eut bientôt rejoints : C'était un énorme gaillard taillé en hercule. On l'appelait toujours Herveïc de Commana ; Quant à son vrai nom, personne ne s'en occupait ; lui moins que personne.

Il était né non loin de « Roc'h Trévél » dans la paroisse de Commana ; Vous savez ? Commana que l'on appelle à tort ou à raison « toul-ar-laer », trou de voleurs. Il portait le costume de ce pays, le même

que celui de Saint-Thégonnec : Un large turban où le bleu se mariait au blanc lui entourait la taille.

Un franc garçon que cet Herveïc ! Il aimait bien à rire ; C'était l'homme aux expédients ingénieux. Avec lui on était toujours sûr non seulement de ne pas mourir d'ennui, mais de s'amuser dur et ferme.

Après les banalités d'usage :

— Ce n'est pas tout ça, les gars, dit Herveïc, j'espère que l'on est disposé à rire un brin ?

— Pas d'argent ! répondit Pipi.

— Pas d'argent ! fit Fanch comme un écho.

— Pas d'argent ! pas d'argent ! Vous ne pensez qu'à l'argent !

— En as-tu, toi ?

— Non ; mais qu'est-ce que cela fait ? Il vaut même mieux ne pas en avoir du tout.

Quels tours voulez-vous jouer avec de l'ar-

gent ?... S'amuser avec de l'argent ! le beau mérite ! Au contraire, trouver le moyen de s'amuser sans argent, voilà où est le charme ! Des figures avenantes comme les nôtres ! Bien mis comme nous sommes avec un air de marcher sur l'or ! Voilà notre argent ! Qui est-ce qui peut résister à ça ? Si vous m'en croyez, nous allons passer huit bons jours de gala à Morlaix et, je vous le promets, nous ferons une foire dont le souvenir nous fera rire aux larmes dans le royaume d'outre-tombe !

C'est entendu, n'est-ce pas ? Moi, d'abord, je me charge du logement et du pain.

— Ma foi, allons y de bon cœur, s'écria Pipi, et à moi la viande ! Je vous servirai bien !

— Pour moi, dit Fanch qui avait une tendresse particulière pour la bouteille et qui ne crachait jamais dans un verre... plein, pour moi, je me charge du vin :

j'espère que vous n'aurez pas à vous plaindre.

— Alors, c'est convenu ? demanda Hervéic.

— C'est convenu ! répondirent les autres et les voilà en quête d'une auberge...

Sur le quai de Tréguier, bien avant d'arriver chez Flemmig, il y avait alors un bouchon, ni trop loin, ni trop près du milieu de la ville : Un endroit propice, quoi !

Inutile de dire que nos trois lurons furent bien reçus par l'hôtesse : On leur aurait donné le bon Dieu sans confession !

*
**

Le lendemain, dès les cinq heures, nos gaillards étaient sur pieds, frais et dispos. Hervéic qui s'était chargé du logement et du pain alla trouver l'hôtesse et, de ce ton qui lui gagnait les cœurs :

— Madame, dit-il, nous vous remercions

de la manière gracieuse dont vous nous avez hébergés. Comme nous devons passer une huitaine de jours à Morlaix, nous aurions été heureux de n'avoir d'autre hôtesse que vous... C'est malheureusement impossible : Le boulanger n'est pas à proximité... Vous comprenez que c'est gênant pour nous...

— Mais, monsieur, on vous fournira le pain ici !

— Vous êtes bien bonne, madame ; vous ajouteriez le prix du pain à notre compte ?

— Oh ! très bien ! très bien !

L'hôtesse était enchantée, et je crois même qu'elle chuchota à l'oreille de son mari : « Bonne aubaine ! »

Hélas ! elle comptait sans son hôte, c'est ou jamais le cas de le dire !

*
**

— Voilà un pas de fait, dit Hervéic ; Nous avons le logement et le pain... Mais le pain

sec est bien... sec. Si Pipi nous fournissait la viande, et Fanch le vin pour l'arroser... hein ? Qu'en dites-vous ?

— Ne t'impatiente pas, répondit Pipi, ce sera bientôt fait.

— Ce sera bientôt fait, répéta Fanch, et les voilà partis.

Si vous voulez, nous suivrons d'abord Pipi.

Il marche d'un pas délibéré vers les halles. Il porte un panier au bras, et un tablier blanc lui descend jusqu'aux genoux : Un cuisinier, quoi !

Le voilà arrivé : Il s'arrête devant l'étal d'un boucher : Une bonne grosse figure, pas l'air plus fin que ça !

— Je voudrais quinze livres de viande fraîche, dit-il avec assurance, soit cinq livres de bœuf, cinq de veau et cinq de mouton... Je suis le nouveau garçon du curé de Saint-Meleine... Monsieur le curé

est très pressé : Il reçoit un grand nombre de prêtres étrangers aujourd'hui...

— Ah ! c'est vous le nouveau garçon de monsieur le curé !... enchanté de faire votre connaissance ! Ce n'est pas une pratique à dédaigner, que monsieur le curé ! Jusqu'ici, il s'adressait toujours en face... J'espère que vous viendrez à moi désormais... Tenez, voici cinq francs de pourboire... Mais vous allez trouver le panier bien lourd, peut-être ? Voulez-vous que je vous aide ?

— Merci, merci..., Monsieur le curé vous attendra à neuf heures, avant la messe, et vous paiera.

— Oh ! je ne suis pas pressé ! Et puis, en qui aurais-je confiance sinon en Monsieur le Curé ?

*
**

Cependant, à neuf heures, le boucher qui ne se sentait pas de joie en pensant à son

nouveau client (Monsieur le Curé!) se rendit au presbytère. Le curé était absent. La bonne, une vieille, vieille qui avait coiffé sainte Catherine depuis plus d'un demi-siècle se trouvait seule.

— Monsieur le Curé ? demanda le boucher.

— Monsieur le Curé est occupé à l'Eglise, à confesser.

— A l'Eglise ? Pourtant, il m'a fait dire par le garçon de venir à neuf heures pour régler mon compte.

— Par le garçon !

— Oui, le nouveau garçon qui est venu ce matin acheter la viande.

— Le nouveau garçon ?... acheter la viande ? Vous vous trompez sans doute, Monsieur ; il n'y a pas de nouveau garçon ici et la provision de viande est faite depuis hier !

Très intrigué et ne sachant trop à quel

saint se vouer, le boucher se rendit à l'Eglise et, dès que cela lui fut possible, se glissa dans le confessionnal.

Il était là depuis quatre ou cinq minutes lorsque le guichet s'ouvrit :

Le curé fit le signe de la croix pour attirer les bénédictions du ciel sur celui qu'il croyait un pénitent et lui dit d'une voix douce :

-- Mon fils, récitez le confiteor...

— C'est pour mon argent... Vous savez, mon argent, Monsieur le Curé !

— Mon enfant, détournez votre pensée des choses de la terre, faites le signe de la croix, une confession sincère de vos fautes et effacez-les dans les larmes de la contrition...

— Encore une fois, Monsieur le Curé, je ne suis pas ici pour me confesser, je viens demander mon argent, dit le boucher qui commençait à s'impatisser.

— Pauvre âme ! murmura le curé avec une profonde compassion, elle préfère aux biens célestes, les biens fragiles de la terre !... Rentrez en vous-même, offrez à Dieu un cœur pénitent...

Pour le coup, le boucher qui n'était pas plus patient qu'un... boucher, éclata :

— Damnée soit la peau de mon âme ! s'écria-t-il, me comprendrez-vous ? Payez-moi la viande que votre garçon est venu me demander ce matin !

Rappelé du ciel sur la terre par le gros juron du pseudo-pénitent, le curé demanda des explications, prouva au boucher qu'il avait eu affaire à un loustic, que son garçon n'avait pu lui acheter de la viande, vu qu'il n'avait pas de garçon et, comme conclusion : « Mon enfant, dit-il, offrez à Dieu ce sacrifice ; Ce sera un acte méritoire qui pèsera dans la balance de vos bonnes actions.

— Parbleu ! s'écria le boucher, il faut bien sinon que je l'offre, du moins que je le supporte, ce sacrifice, bien malgré moi, je vous assure ! Et, du diable si on m'y reprend ! Puis il se retira.

*
**

Vous croyez, peut-être, que, pendant ce temps, Fanch flanait les mains dans les poches. Pas du tout ! Vous allez voir qu'il n'était pas resté inactif.

Il fut en un instant chez le marchand de vin :

O bonheur ! le patron était absent : Il n'y avait là que le garçon... un garçon qui avait une bouche comme le four à chaux de Morlaix et qui ressemblait à un innocent (idiot).

Fanch prit son air des dimanches et, en connaisseur :

— Je voudrais, dit-il, un baril de bon vieux vin ?

— A votre service, monsieur, voulez-vous me suivre jusqu'au magasin ?

C'est dans ce magasin qu'il y avait du vin ! De quoi contenter Fanch pour le reste de ses jours, ce qui n'est pas peu dire ! Ce n'étaient de tous côtés que barriques et barils empilés...

— Peut-on goûter ? demanda Fanch.

— Oh ! parfaitement, monsieur !

— Voyons ce baril ?

Le garçon enfonça le bouchon. Le verre que Fanch tenait à la main fut plein en un instant... vide en un instant aussi ! Je vous ai dit que le garçon n'était pas des plus fins : il avait négligé de prendre une clef. Fanch profita de la circonstance et, s'adressant au triste représentant du négociant en gros et en détail :

— Mets ton doigt dans le trou pendant que je vais aller chercher un bouchon...

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Mais Fanch, au lieu de s'occuper du bouchon et avisant un baril qui se trouvait à portée :

— Et ce vin, est-il meilleur ?

— Oh ! oui !

Le garçon n'avait pas fini de parler que le bouchon était enfoncé, le verre plein et... vide de nouveau !

Mais maintenant il manquait deux bouchons au lieu d'un !

— Vite ! vite ! ne vois-tu pas que ça coule ! Allons ! Un doigt dans le trou ! s'écria Fanch.

Et voilà les deux mains du garçon occupées !

Puis : — Y en a-t-il encore de meilleur ?

— Oui, le baril qui se trouve là sur les autres !

Ah ! merci bien !

Saisir le baril, le charger sur ses épaules fut pour notre luron l'affaire d'une se-

conde ; Et il s'éloigna du pas d'un homme qui a la conscience tranquille.

Pendant ce temps, le garçon ne riait pas ; Il faisait à part lui les plus amères réflexions. Il ne pouvait s'élancer à la poursuite du voleur :

Pensez donc ! Perdre deux barils pour en sauver un !

Aussi, se résigna-t-il à monter stoïquement la garde auprès des barils jusqu'au retour du maître.

Celui-ci vous le rossa !... Je ne vous dis que ça !

*
**

Jusqu'ici nos amis vont au petit bonheur : Tout leur réussit. Ils ont du pain et de la viande fraîche sur la planche, du vin dans le cellier.

Mais aussi, comme ils s'en donnent à cœur joie ! Fanch surtout !

Dans un moment d'expansion, il avoue

à ses compagnons que le vin est divin, que pour le vin il veut vivre, que dans le vin il veut mourir !

Quelle belle mort ! la bouche ouverte sous le robinet d'une barrique qui coule toujours, toujours, pendant l'éternité ! Quel bonheur ! Quel paradis !

Fanch demeure en extase devant cette vision béatifique...

Mais la jouissance elle-même finit par devenir fastidieuse surtout pour des caractères aventureux comme nos trois mais... L'ennui vint bientôt. Le repos pesait à nos compères ; Il leur fallait de nouvelles aventures, un peu d'émotion, de quoi sentir que l'on vit :

— Si nous allions à la recherche d'un cochon de lait ? dit un soir Herveïc ; Vous savez comme c'est bon à la broche !

— Soit, répondit Pipi.

— Soit, répondit Fanch.

Vous connaissez la route de Ploujean ?

Eh bien, c'est cette route qu'ils prirent.
A peu de distance se trouve une ferme
comme vous le savez aussi bien que moi.

Il s'y arrêtrèrent et se dirigèrent doucement, doucement vers la crèche :

Désappointement !

Pas de petit cochon !

— Tu me le paieras ! s'écria Fanch, gros d'orage.

Il s'adressait ainsi au fermier qui, le pauvre homme, dormait à poings fermés en ce moment et était au moins à quatre kilomètres de penser que des loustics visitaient sa maison !

— A défaut de petit cochon, il y a toujours la chèvre, ajouta Fanch ; Puis, il la saisit et lui recommanda la discrétion la plus absolue en la baillonnant ferme.

La pauvre bête se laissa faire et nos lurons partirent.

Pas un mot ne fut échangé jusqu'au quai :

Tout à coup, Fanch lâcha un formidable juron.

La lune venait de se montrer et il avait vu que la chèvre était... Un affreux bouc... vieux, desséché, ratatiné ; un vrai parchemin et... qui ne sentait pas bon !

Le premier mouvement de Fanch fut de le précipiter dans la rivière. Heureusement, Herveïc était là, Herveïc fertile en ruses :

— Suivez-moi, dit-il, on va rire !

— Et Fanch et Pipi — le bouc aussi — le suivirent docilement.

Les voilà bientôt en face l'Eglise Saint Mélaine... Les voilà sous le porche.

Herveïc s'arrête. Fanch, Pipi — le bouc aussi — s'arrêtent.

— Maintenant, à l'ouvrage ! dit Herveïc et il prend le vieux bouc dans ses bras robustes.

Ses amis ont compris ce qu'il veut faire.

Fanch saisit la corde de la cloche, la noue solidement autour des cornes du pauvre animal et... nos amis partent et la cloche se met en branle... Oui, la cloche se met en branle et... il est minuit !

*
**

Cette nuit-là, Job, le sacristain de Saint-Mélaine, n'était pas à l'aise dans son lit. Malgré un froid de loup il suait à grosses gouttes : C'est que Job avait le monopole de la sonnerie et pourtant la cloche sonnait et... à minuit !

Un moment, comme dans un mauvais rêve, il avait cru qu'il était mort et qu'il entendait ses glas funèbres...

Cependant l'heure avançait : L'horloge avait frappé un, deux, trois, quatre coups et la cloche sonnait toujours, de plus en plus faiblement, il est vrai...

Cinq heures ! Il faut que Job aille « tinter » l'Angelus.

Un peu rassuré par le demi jour, il se dirige vers le porche, lentement, lentement... plus lentement qu'il n'en sortit, je vous assure ! En effet, il a à peine fait deux pas sous le porche que la cloche reprend avec plus de fureur que jamais son lugubre carillon :

Un être fantastique est là qui tire sur la corde en poussant d'affreux hurlements.

Job, éperdu, s'enfuit et vole chez le curé :

— Monsieur le curé, monsieur le curé !

Monsieur le curé était au lit.

— Qu'y a-t-il, Job ?

— La fin du monde ! monsieur le curé... C'est le diable !

Et il expliqua tout ce qu'il avait vu et entendu.

— Es-tu bien sûr que c'est le diable ? demanda le curé.

— Oh ! oui, j'ai vu ses cornes... Il a une barbe horrible au menton, tout son corps est velu ; ses yeux lancent du feu et il tire une langue... une langue, monsieur le curé, qui n'a rien de chrétien !

En faisant ce récit Job tremblait et, à sa place, je crois que j'aurais tremblé comme lui :

— Que crains-tu ? homme de peu de foi, lui dit le curé, que peut contre nous l'esprit du mal ? Soutiens-moi jusqu'à l'Eglise et, grâce au pouvoir que j'ai reçu de Dieu, je mettrai en fuite l'Ennemi du genre humain !

• Il faut que je vous dise ici — parce qu'il y'a des gens qui font toujours de mauvaises suppositions — que le curé de Saint Melaine était alors un vieillard de quatre-vingt-dix ans : L'âge avait tellement alour-

di ses jambes qu'elles se refusaient à porter le poids de son corps.

Sur les ordres de son maître, Job remplit un saladier d'eau bénite et y plongea une branche de buis ; puis il chargea le vieux curé sur ses épaules et ils partirent l'un portant l'autre : Job, le curé ; le saladier, l'eau bénite.

Tout-à-coup, un cri strident et prolongé comme un éclat de rire de démon traverse l'espace : Job, affolé de terreur, laisse là le curé, le saladier et l'eau bénite... et court encore.

Le vieux curé, lui, ne perd pas courage. Il plonge la branche de buis dans l'eau bénite et l'agite ensuite, aussi calme qu'au moment de l'*asperges* à l'église.

Puis, au nom de Dieu, il somme le démon de se retirer. Mais celui-ci n'a garde de l'écouter et redouble le vacarme.

Bientôt accourt en émoi la bonne popu-

lation de Morlaix : Les bonnes femmes se jettent aux genoux du curé et le prient de leur donner une dernière bénédiction ; puis on récite les litanies avec une ferveur peu commune :

— De l'Esprit des ténèbres !

— Délivrez-nous, Seigneur !

— Des embûches de Satan !

— Délivrez-nous, Seigneur !

Tout cela entremêlé de pleurs, de sanglots, de gémissements : c'est terrible !

Tout-à-coup, un homme fend la foule :

— Qu'y a-t-il ?

— Hélas ! c'est le diable !

— Où ça, le diable ?

— Sous le porche ; il sonne la cloche !

Notre homme qui n'avait pas peur de son ombre, s'approche :

— Le diable ! s'écrie-t-il, Foi de Dieu ! c'est mon bouc, mon vieux bouc qu'on m'a volé cette nuit !

Et il va à son bouc, et il le détache : Parole d'honneur ! il est tenté de l'embrasser !

L'effet fut magique : Les larmes se sèchent. Les cigarières qui, tout-à-l'heure, étaient sur le point de demander une dernière absolution à Monsieur le curé, poussent le plus breton des éclats de rire.

Quant à Hervéic, Fanch et Pipi, ils se tordent :

Le mot n'est pas trop fort.

*
**

Hélas ! le bonheur en ce monde est de courte durée. Il passe comme la fleur du printemps, quand il est dans tout son éclat.

Le moment était venu pour nos amis de dire adieu à la bonne ville de Morlaix : Grave question ! Comment régler le compte ?

Fanch et Pipi ne peuvent se défendre d'une certaine appréhension. Hervéïc, lui, est aussi calme, aussi joyeux que par le passé. N'a-t-il pas promis de tout arranger et tout ce que Hervéïc promet n'est-il pas fait ?

— Mes amis, dit-il, n'ayez peur ; j'ai encore plus d'un tour dans mon sac. Je vais appeler l'hôtesse, lui demander mon compte devant vous, puis tout tranquillement, comme un vrai millionnaire, porter la main à mon gousset... Seulement, à ce moment, vous vous opposerez à ce que je paie ; d'où une discussion et... je me charge du reste.

L'hôtesse est appelée.

— Quel est votre compte, madame ? demande Hervéïc.

— Trente-six francs cinquante pour vous trois.

— Bien, madame, ce n'est pas trop cher.

Et Hervéïc porte gravement la main à la poche de son gilet.

— Par exemple ! je vais régler ça, moi ! s'écrie Fanch.

— Non, ce sera moi ! dit Pipi.

— Non, moi !

— Moi, te dis-je !

— Non ! ce sera moi !

— Pourquoi cette discussion ? interrompit tout à coup Hervéïc. C'est si simple de nous entendre ! Faisons une partie de colin-maillard... Madame veut-elle nous rendre un service ? Qu'elle se laisse mettre un bandeau sur les yeux ; le premier qu'elle touchera paiera l'écot.

L'hôtesse accepte en riant.

— Volontiers, dit-elle, c'est bien imaginé !

Pendant qu'elle est là, armée d'un balai, cherchant activement nos amis, ceux-ci descendent à pas de loup : Les voilà

dans la « cave » (1). Le mari est au comptoir.

— Patron, dit Hervéic, nous avons réglé avec la patronne.

— Oui, ajoute Fanch, et elle nous a dit de vous demander, avant de partir, un verre de rhum.

— C'est la moindre des choses ! dit le patron, qui leur en sert un plein bord.

Inutile, n'est-ce pas, de faire remarquer que le verre de Fanch fut le premier vide !

Nos amis partirent. C'est au « Pouliet » qu'eut lieu la séparation définitive, avec promesse de se retrouver l'année prochaine.

Fanch et Pipi se dirigèrent vers le Ponthou ; ils firent escales à la « Croix-Rouge » et à Plouigneau. Pipi voulut absolument dépenser les cinq francs de pourboire

(1) C'est le nom breton du « débit ».

que lui avait généreusement donnés le boucher. Il va de soi que Fanch, émoustillé, égaya son compagnon pendant tout le voyage.

Quant à Hervéic, il alla voir si le bourg de Commana était toujours à sa place, et, après avoir, pour s'y rendre, fait six lieues à pieds, il eut encore le courage d'aller, le soir même, à « Traon-dydu » faire une visite à sa « plus douce ».

Mais il ne faut pas que nous laissions l'hôtesse avec son balai : Elle pourrait se fatiguer !

C'est en vain qu'elle cherche nos lurons. Vous savez bien pourquoi !

Ce n'est pas faute de trotter pourtant ! Elle fait un vacarme épouvantable.

Cependant, dans la cave, le mari qui entend ce tintamarre au-dessus de sa tête finit par s'impatisser :

— Que peut donc manigancer ma femme ? se dit-il, et il monte l'escalier.

A peine a-t-il paru, qu'il reçoit en pleine figure un coup de balai :

— C'est toi qui paieras ! s'écrie la femme triomphante, et elle ôte son bandeau :

Tableau !

La femme eut une crise nerveuse, le mari un accès de rage.

Pour moi, mes amis, j'allai les voir le lendemain et je reçus, au lieu d'un verre, un bon coup de pied dans le derrière... pour venir vous raconter ça !



Le Recteur du Ponthou



I

Certes, le curé de Chemillé était un brave bonhomme très attrayant ; Mais j'ai connu un jovial « Recteur » breton qui lui aurait rendu des points.

Si j'avais à ma disposition la plume du grand Daudet, cette plume si fine et qu'on dirait préalablement trempée dans une coupe de champagne mousseux et pétillant, je n'aurais nulle peine à vous en convaincre.

Hélas ! en nous quittant, Daudet a emporté sa plume ! Je n'ai que la mienne : La pauvre ! Elle trace lourdement ses sillons et s'empêtre dans toutes les broussailles du style !

Lecteurs, mes amis, soyez pour elle indulgents ; Pardonnez-lui son inexpérience en vous disant que, pour vous plaire, elle fait tout son possible. Oui, pardonnez-lui : C'est la grâce que paternellement je lui souhaite ! Amen.

II

Or donc, par la volonté de Dieu et de monsieur l'évêque de Quimper et de Léon, l'abbé Morzol venait d'être nommé Recteur du Ponthou.

— Du Ponthou ? dites-vous d'un air qui transforme votre nez en un gros point d'interrogation.

— Mai oui, du Ponthou !

— ???

— Comment ! vous ne connaissez pas le Ponthou ?

Non ?

Eh bien, je vous plains !

C'est une minuscule paroisse, une miniature de commune, la plus petite du Finistère et certainement l'une des plus menues de France.

Mais, quel joyeux pays !

Les figures y sont avenantes ; les bouches un peu moqueuses y rient à belles dents ; les yeux — des yeux bons enfants et jaseurs — y pétillent de malice.

(Nulle méchanceté, du reste.

Au Ponthou, on joue des « tours » on monte des « scies » aux voisins et aux passants tout simplement pour jouer des « tours », pour monter des « scies » : histoire de rire !

On ne mord pas, on n'écorche pas ; on se contente de pincer, mais on pince souvent.

Si, par exemple, vous rendant à Plouigneau, vous vous arrêtez indécis sur la place du Ponthou, hésitant sur la route à prendre, n'interrogez personne.

Un loustic — ils le sont tous ! — vous désignerait imperturbablement le chemin qui mène à Guerlesquin ; ou bien, il vous répondrait, ce qui fut un jour répondu à l'auteur de cette histoire qui n'est pas un conte — l'auteur non plus ! — :

— La route de Plouigneau ? Fé ! monsieur, je n'en sais rien ; mais comme il n'y en a que deux devant vous, c'est sûrement l'une ou l'autre ! D'ailleurs, prenant l'une, prenant l'autre, vous ne ferez pas un plus long trajet, Plouigneau et Guerlesquin se trouvant à égale distance du Ponthou !

Contentez-vous du renseignement ; Anes de Buridan, — Oh ! Pardon ! — Prenez indifféremment à droite ou à gauche ; Fiez-vous au hasard et soyez heureux s'il vous est secourable !

III

Comme à Paris, il y a de tout au Ponthou.

Enumérons :

1° Un bureau de tabac : Scaferlati ordinaire, scaferlati supérieur, cigares, pipes, prises, chiques ! — tout le « butun mad », quoi !

2° Une épicerie fort bien montée. On y trouve sucre, poivre, sel, moutarde et même s. v. p. le dernier cri de la civilisation, des boîtes de sardines !

3° Un meunier et sa raison d'être jusqu'au jour idéal où l'on se décidera enfin — tout le monde étant propriétaire et tout travail interdit — à manger le blé en herbe : un boulanger !

4° Deux bouchers !

5° Deux bouchons !

6° Respect que je vous dois ! Un « tueur de cochons » !

7° Un marchand d'andouilles, de saucisses et de boudins !

8° A cheval sur la légalité, c'est-à-dire sur l'épine dorsale rondelette du code, je signalerai à l'Administration que depuis « avant Thiers » l'Europe nous envie frénétiquement une marchande de chandelles de résine qui, au mépris de la loi, se permet de cumuler : A côté de ses rayons de « Goulou roussin » (1) se dresse un étal de fruitière !

Entre parenthèse et entre nous, si je signale cet abus à « Qui de droit » c'est que je sais d'avance que, devant d'autres chats à fouetter, « Qui de droit » n'en tiendra aucun compte !

9° Voici un peu plus loin et se faisant

(1) Chandelles de résine.

face un « sabotier en bois » et un « sabotier en cuir »

10° La direction religieuse et morale de ce petit monde est confiée à un Recteur : l'instruction à un instituteur.

11° Vingt-cinq à trente électeurs choisissent, tous les quatre ans, pour l'administration civile et politique de la commune, un maire flanqué d'un conseil municipal.

12° Maintenant, le bouquet : (O fleurs, cessez de sentir ! O roses, repliez vos corolles !) Il y a au Ponthou une brigade de gendarmerie !

Comme vous le voyez, rien ne manque dans ce pays de cocagne.

Lecadre, du reste, est digne du tableau : le paysage, des habitants :

Des prés, des arbres, des fleurs, des sentiers ombrés, de verdoyants jardinets.

Ces jardinets montent à l'assaut du chemin de fer en remblai et restent là

comme suspendus, les pieds effleurant à peine le clair ruisseau qui, ligne argentée, zigzagant par ci, par là, raye le vallon.

Les crocodiles de ce charmant ruisseau sont des truites savoureuses. Pour victimes, elles se contentent de multicolores papillons, de gracieuses libellules, de mouches — bourdonnantes, forcément ! — de grillons et de criquets, cigales bretonnes, etc., etc.

Un peu voraces, n'est-ce pas, ces truites ? Mais un enragé pêcheur à la ligne ne saurait s'en plaindre. Aussi, n'en ai-je garde !

IV

Ici, un axiome trouve tout naturellement, je dirai même trouve fatalement sa place : Les Ponthousiens sont heureux, donc ils ont des ennemis. Lugivili est l'ennemi intime de Ponthou.

Lugivili, aujourd'hui chétif hameau, eut jadis son heure de célébrité. Le grand César y établit un formidable camp retranché.

Roi détrôné, Lugivili, du haut de son nid d'aigle, vide d'aiglons, suit avec une corrosive envie, avec un desséchant dépit, l'heureuse fortune de son jeune frère Le Ponthou qui, joyeux, s'ébat à ses pieds.

C'est là, du reste, une rage sourde dont rien ne transpire ; les Lugiviliens n'ont pas l'exubérance méridionale des braves Tarasconais, et les Ponthousiens ne se douteraient jamais de l'animosité qu'à leur égard ils nourrissent si les cloches de Lugivili, écho fidèle des sentiments de la population, ne se chargeaient chaque jour de le leur rappeler.

Invariablement, elles aboyent comme des roquets rageurs :

Tud fal'zo er Ponthou !

Tud fal'zo er Ponthou !

« Il y a des méchantes gens au Ponthou. (bis) »

Impassible comme un dogue attaqué par un caniche, le gros bourdon du Ponthou répond formidablement, mais sans se fâcher :

Vel m'ha homp ha homp !

Vel m'a homp ha homp !

Comme nous sommes, nous sommes !

Comme nous sommes, nous sommes !

Bon ! voilà que je m'égare comme toujours dans le maquis de mes vieux souvenirs et que je laisse impoliment à la porte de mon récit, le brave père Morzol que je me préparais tout-à-l'heure à vous présenter !

Enfin, le voici :

V

Le Ponthou est en liesse. Les cloches carillonnent à toute volée. Il y a, sur la

place du bourg sur le « Marc'hallah », comme on dit chez nous, une animation extraordinaire.

On attend le « Recteur-neuf ».

Voilà deux heures, les douze carrioles de la commune — avec monsieur le Maire, les conseillers municipaux, le grand fabricien, le gars du pain bénit, l'instituteur et le brigadier de gendarmerie, — sont allées à sa rencontre pour lui servir d'escorte d'honneur.

L'attente est longue. On s'énervé.

Pour tuer le temps, hommes et femmes — femmes, surtout, cela va de soi ! — débrident leurs langues, et ces langues trottent, trottent !

— Oh ! ces moulins à paroles qui marchent à la salive ! Jamais à sec, toujours intarissables !

Le « Recteur-neuf » est le sujet de toutes les conversations. Nul ne le connaît, nul

ne l'a vu. Cela ne fait rien. Au contraire, le champ laissé libre à l'imagination n'en est que plus ouvert et les Ponthousiens ont l'imagination vive : « Monsieur Morzol sera-t-il ceci ? Monsieur Morzol sera-t-il cela ? Est-il gros ? est-il maigre ? est-il gai ? est-il morose ? et patati et patata !

Et puis, du reste, on le connaît bien un peu tout de même ! Jeffic Bim-baon, la femme du sacristain, ne l'a jamais vu, il est vrai, mais sa tante n'a-t-elle pas été autrefois « Carabassen » (1) chez Monsieur Cogan, et Monsieur Cogan, n'est-il pas cousin, à la mode de chez nous, de Monsieur Morzol ?

Pendant que les parents discutent à perte de vue sur ce que peut bien être le « Recteur-neuf », les enfants en rupture

(1) Nom donné aux bonnes de presbytères : cela doit venir de la fée « Carabosse » à laquelle elles ressemblent généralement.

de bancs se poursuivent avec de sonores claquements de sabots. Ils mènent un tapage assourdissant.

Les bébés encore au maillot tout étonnés, et pas plus fiers que ça, de se trouver à pareille fête, roulent lamentablement leurs voix comme des chats qui miaulent.

Pour les consoler, voici, sur le muret du cimetière, les mamans « nounous » qui se dégrafent.....

Tout à coup, un cri domine le tumulte et l'étrangle comme par enchantement :

— Le voilà ! le voilà ! Voilà Monsieur le « Recteur-neuf » !

Un nuage de poussière vient de s'élever là-haut sur Lugivili, que coupe en deux la vieille voie romaine.

Ce nuage marche, marche, rapide.....

Des hennissements de chevaux, des claquements de fouets, des « hue ! hue ! » retentissants et le cortège passe et dispa-

rait dans la cour du presbytère, dont la porte cochère, grande ouverte, est refermée à l'instant.

C'est à peine si l'on a aperçu le « Recteur-neuf ! »

A peine s'il a pu esquisser à l'adresse de ses paroissiens un geste de bénédiction !

La déception est générale.

Mais aussi, c'est la faute des chevaux !

De se voir tout enrubannés comme les carrossiers de la bonne ville de Morlaix pour les grands mariages, une bouffée d'orgueil leur est montée aux naseaux. Leurs têtes d'ordinaire penchées vers le sol avec une mélancolique résignation, se redressent fièrement ; l'enthousiasme leur donne des ailes et, malgré la présence d'un prêtre, leur met le diable au corps !

C'est qu'ils n'escortent pas tous les jours un « Recteur-neuf » !

Un moment, les Ponthousiens dépités

contemplant avidement la grande porte maussade et muette qui dérobe Monsieur Morzol à leurs regards curieux.

Enfin, comme il faut bien se résigner à ne rien voir aujourd'hui, chacun rentre au logis en se disant — platonique consolation ! — : « A demain plus ample connaissance ! »

VI

Monsieur Morzol dort-il bien ? Monsieur Morzol dort-il mal ?

Je n'en sais, ma foi, rien, ayant moi-même, cette nuit-là, ronflé comme une toupie.

Toujours est-il que le lendemain matin dès les six heures, Monsieur Morzol flânait sur la place du Ponthou, absolument déserte en ce moment.

Il fumait une énorme « Jacob » trans-

formé par un long usage et une habile tactique en un nègre à luxuriante barbe blanche.

Je vous ai dit que Monsieur Morzol était seul ; Mais je dois ajouter que tout le Ponthou se trouvait aux aguets.

Le « Recteur-neuf » servait de point de mire aux regards curieux de ses ouailles discrètement dissimulées derrière les rideaux des fenêtres.

Si tous ces yeux ardemment braqués sur lui avaient eu des dents, c'en eut été fait du malheureux père Morzol ! Il eut été dévoré incontinent !

Mais, heureusement, Dieu qui fait bien tout ce qu'il fait, a mis les dents là où elles doivent-être.

Rien de sanguinaire, du reste, dans ces regards qui plongeaient sur Monsieur le « Recteur-neuf ».

Ils brillaient plus d'admiration que de

curiosité, et l'admiration rendait la curiosité absolument bienveillante.

Mais aussi, quel bel homme que Monsieur Morzol !

Six pieds ; une carrure d'athlète ; Une figure épanouie presque pouponne ; Une bouche pleine de franchise et au coin de laquelle le rire avait creusé deux bonnes fossettes.....

On voyait au premier coup d'œil que ce géant qui attirait irrésistiblement la sympathie avait su rester enfant, prenant bravement, joyeusement la vie telle que le bon Dieu nous l'a faite.

En lui nulle pose, nulle prétention, nulle morgue outrecuidante ; Une âme de cristal dans un corps d'Hercule.

Avec cela, rien de ventripotent, rien de « pot à tabac ».

Une honnête rotondité qui lui permettait de voir, sans trop se baisser, le bout

de ses souliers. Du reste, ce ventre légèrement proéminent était, chez lui, un charme de plus : Il semblait rire comme toute la personne du brave père Morzol.

Certes, cet homme ne pouvait engendrer la mélancolie. Aussi, rien que de le voir les Ponthousiens étaient heureux.

C'était, vraiment, le Recteur qu'il fallait à ces grands enfants malicieux, qui feraient volontiers des niches au bon Dieu lui-même si, par hasard, il passait par le Ponthou !

VII

Cependant le « marc'hallah » commence un peu à s'animer : « Soas » a ouvert son auberge. Pipi-Pipi-Dily (1), le « tueur de cochons » (Respect que je vous dois !), et ses trois aides, s'y précipitent pour « ra-

(1) Pierre, fils de Pierre Tilly.

moner leur cheminée », comme ils disent.

Voici Monnic, la jolie « pennerez » (1) qui se rend à la fontaine.

Yann Lonker, le gendarme, étrille Bichette, sa jument blanche.

Sur le seuil de sa porte, la mère Marianna Scouarn se livre à une chasse laborieuse, mais très fructueuse, dans la chevelure embroussaillée du petit « Jopic », son dernier, qui sanglote à fendre l'âme. Très hospitalier, très ami de la compagnie, cebambin !

Il fait, de cœur, partie de la Société protectrice des animaux !

Cependant leur « cheminée » ramonée, Pipi-Pipi-Dily et ses aides préparent leurs instruments de torture.

Bientôt paraît la victime récalcitrante : C'est Isidore, un porc énorme engrais-

(1) Fille unique, héritière.

par Fanch-ar-Bleüd, le meunier. Il déchire l'air de ses protestations désespérées ; mais il a beau crier, il a beau se débattre, le voilà couché sur le banc de supplice et solidement maintenu par six bras robustes.

Le malheureux ! Pipi-Pipi-Dily lui fait la barbe pour la première et la dernière fois.

La place est nette. Brutalement le couteau s'enfonce. Le sang gicle. La victime se débat avec une violence inouïe. Un moment inattentif, Charlez, l'un des aides, a la joue rayée d'une longue et large balafre. Il n'en a cure, et, fouetté par un énergique : « Guinaouec ! » (1) que lui lance le patron, il se contente de renforcer vigoureusement sa prise.

Cependant Isidore pousse de stridents grognements qui se font entendre à une lieue à la ronde.

(1) « Grande-bouche » : imbécile !

Dans les champs, les paysans se disent avec de goulus reniflements et la bouche humide de gourmandise :

« — Il y a des boudins dans l'air ! »

Peu à peu, la voix d'Isidore s'assourdit ; sa respiration plus courte se précipite par bonds saccadés et devient haletante.....

— Monsieur le Recteur ! monsieur le Recteur ! s'écrie Pipi-Pipi-Dily, gouaillieur, en s'adressant au père Morzol qui assiste impassible à ce meurtre légitime.

— Qu'y a-t-il pour ton service, mon gars ?

— Vite ! vite ! je vous en prie, donnez l'absolution à Isidore, car, voyez-vous, il n'en a plus pour longtemps !

— Volontiers, répond Monsieur Morzol ; mais c'est à toi qu'incombera la pénitence : Tu enverras tout simplement deux livres de boudins au Recteur de cette paroisse, et c'est Isidore qui en fera les frais !

— Bien répondu ! s'exclame Pipi en éclatant de rire, j'accepte la pénitence ! Puis, tendant sa main gauche qui reste libre à M. Morzol et franchement admiratif :

— Topez-là, Monsieur le Recteur ; Foi de Dieu ! Vous n'avez pas des pieds de veau dans vos sabots de cuir, vous !

Brusquement, Isidore semble se réveiller ; Une recrudescence de vitalité secoue cette masse de chair. Pour fuir la mort inévitable, la malheureuse victime fait un effort désespéré qui pousse au dehors ce qui reste de vie avec les derniers flots de sang..... Encore un dernier spasme, un dernier râle étranglé, un dernier « oc'h ! » et c'est fini.

On retourne le banc de supplice qui est une grande auge en bois percée de trous. On y fait glisser le corps inerte du malheureux Isidore : On le dirait dans un cercueil.

— Allons, les femmes, vite, l'eau de toilette ! et qu'elle soit bien chaude ! s'écrie Pipi.

On inonde le cadavre d'eau bouillante : Puis, on l'épile, on le racle, on le frotte ; Voilà Isidore propret comme un sou neuf, ce qui ne lui était jamais arrivé durant sa vie mortelle !

— Allons, les gars ! à chacun son coin !

Et Pipi et ses aides se mettent en devoir de soulever l'auge pour la transporter — contenant et contenu — sous le hangar.

Monsieur Morzol pousse un sonore éclat de rire.

— Comment ! s'écrie-t-il, quatre hommes pour porter un cochon ! Mais, c'est honteux !

— Je voudrais bien vous y voir, vous ! répond Pipi, piqué au vif.

Monsieur Morzol relève tout tranquillement les manches de sa soutane, prend

délicatement Pipi par la taille, le soulève comme un nourrisson et l'allonge sur Isidore. Puis, il passe ses bras sous l'auge et, sans efforts apparents, va déposer le tout sous le hangar. C'est un spectacle du plus haut comique. Pipi, absolument ahuri, s'est redressé et se trouve assis à cheval sur Isidore !

Tout le Ponthou qui est là pousse un formidable éclat de rire.

Ce qu'il n'aurait pu faire par le plus pathétique sermon, le père Morzol l'a fait par cet acte de force surprenant : Il a gagné le cœur de tous ses paroissiens.

Ah ! il passerait un vilain quart d'heure celui qui s'aviserait désormais de dire du mal de Monsieur le Recteur du Ponthou !

VIII

Il est cependant un Ponthousien que les

lauriers du père Morzol empêchent de dormir,

C'est le meunier Fanch-ar-Bleud.

Dans les pardons, dans les aires neuves, Fanch a acquis, comme lutteur, une réputation universelle : Invaincu jusqu'ici, il se croit invincible.

Et le voilà relégué au second plan.

Voilà ses exploits éclipsés !

On ne parle plus que de la force extraordinaire de Monsieur le « Recteur-Neuf ». Tout le monde en a plein la bouche !

Certes, Fanch est un excellent homme ; mais tout cela chiffonne fort désagréablement son amour-propre. Et puis, comme si l'on s'était donné le mot, chacun semble prendre plaisir à le taquiner en lui ressasant sans cesse cette même phrase.

— Mon pauvre Fanch, je crois que tu as enfin trouvé ton maître !

Là, où il n'y a en somme qu'une franche

admiration pour Monsieur Morzol, le meunier croit découvrir une secrète ironie qui le mord cruellement au cœur.

Le malheureux en perd le manger et le boire.

On le rencontre par les chemins gesticulant et grognant comme un homme ivre.

Pour peu que l'on prête l'oreille, on l'entend mâchonner invariablement :

— Il faut que je l'essaye ! oui, il faut que je l'essaye ! Fé dam' Roué ! (1) je l'essaierai et on verra bien si c'est moi, moi !

Essayer monsieur le Recteur-neuf est devenu chez Fanch-ar-Bleud une idée fixe, une monomanie, une obsession.

IX

Un matin de juillet, l'abbé Morzol descendait bien doucement la côte à pic

(1) Foi de mon roi !

de Lugivili en lisant son bréviaire. Derrière lui, à la tête de son cheval que poussait une lourde charrette remplie de sacs de farine, marchait Fanch-ar-Bleud.

— Il faut que je l'essaye et je l'essaierai et l'on verra bien si c'est moi, moi ! grommelait-il.

Monsieur Morzol n'avait même pas l'air de se douter de sa présence.

— Clac !

C'est Fanch qui vient de faire claquer son fouet dont la mèche, habilement dirigée, effleure l'oreille droite de Monsieur le Recteur.

Sans lever le nez, Monsieur le Recteur continue paisiblement sa route.

— Clac !

C'est l'oreille gauche du père Morzol qui vient d'être touchée.

Le père Morzol ne bronche pas.

— Clac !

Le père Morzol reçoit un coup de fouet sur la nuque. Brusquement il se retourne et s'adressant à Fanch, de sa voix la plus sacerdotale :

— Mon enfant, N. S. J. C. a dit : « Lorsqu'on vous frappe sur la joue droite, tendez la gauche ». Puis, changeant de ton, et jovialement : Dieu merci, il n'a pas ajouté ce qu'il fallait faire après ! Aussi, à nous deux !.. Ah ! ça, « Boutoun-Bragou » ! (1) est-ce que tu voudrais, par hasard, té mesurer à moi ?

— « Oooh ! hrrri ! » s'écrie énergiquement Fanch et, à l'instant, son attelage s'arrête.

Alors le meunier se tourne vers Monsieur Morzol, ôte poliment son chapeau et répond.

— Ma foi, oui, Monsieur le Recteur, c'est une envie qui me talonne depuis long-

(1) Bouton de culotte !

temps ; Je voudrais vous essayer et, si c'était un effet de votre bonté... ?

— Allons, soit ! puisque tu as tellement envie de faire secouer ta farine et tes puces ! Et le père Morzol enlève tout tranquillement son camail, le plie avec soin et le dépose sur la pelouse. Puis, sur le camail, il met son bréviaire.

— Maintenant, mon gars, viens recevoir ton « Péguement ! » (1) Allons ! y es-tu ?

— Oui, répond Fanch-ar-Bleud qui vient d'enlacer Monsieur Morzol.

— « Aïe ! Aïe ! Aïe ! » crie Fanch-ar-Bleud en tirant la langue et en lâchant prise.

Monsieur Morzol s'est contenté de le prendre par la taille et de le serrer un peu fort.

— Là ! qu'est-ce que je te disais ! As-tu ton compte et m'as-tu assez essayé ?.. Mon

(1) Ton compte !

pauvre Fanch, te voilà tout pâlot. Un peu d'eau ne te ferait pas de mal !

Et Monsieur Morzol regarde autour de lui. Juste en face se trouve la fontaine. Un peu plus bas que la fontaine est une mare, joyeux rendez-vous des canards de Lugivili et du Ponthou, innocents palmipèdes qui n'ont aucune raison de s'en vouloir, aucune raison non plus de prendre parti dans les querelles de leurs maîtres. Ils ont d'autres œufs à couvrir !

Monsieur Morzol se met à rire et ce rire fait se trémousser gentiment son ventre rondelet. Pour sûr, il est content et il médite un bon tour !

Avec Fanch à bout de bras, il se dirige vers la mare, y couche délicatement le pauvre meunier tout déconfit et lui dit en guise de consolation :

— Ça te calmera, mon gars, ça te calmera !
Maintenant, tu sais, lorsque le bain aura

suffisamment rafraîchi tes idées, viens me voir au presbytère ; Je déboucherais en ton honneur une bonne bouteille de vieux vin et nous trinquerons ensemble. En attendant, Quénavo ! (1)

Et Monsieur le Recteur tapote un peu sa soutane enfarinée, prend son bréviaire et son camail et se dirige paisiblement vers le presbytère.

X

Un quart d'heure plus tard Fanch-ar-Bleud faisait son entrée dans le bourg.

En quel piteux état !

On l'entoure, on le questionne : Que lui est-il arrivé ?

— Ça, mes amis, dit Fanch qui est un garçon franc comme l'or, ça ! je n'ai que ce que je mérite ! J'ai voulu me frotter à Mon-

(1) " Au revoir ! "

sieur le Recteur-neuf et c'est lui qui m'a frotté ! Et il raconte ce qui lui est arrivé. Puis, avec un accent où il y a plus que de l'admiration, où il y a une sincère vénération : — Croyez-moi, mes amis, le Recteur du Ponthou est un homme ! C'est Fanch-ar-Bleud qui vous le dit et Fanch-ar-Bleud s'y connaît !

Mardoué ! oui, c'est un homme ! « Goasé ! »

XI

— O mon Dieu ! mon Dieu ! en voilà une façon d'enseigner la religion ! gémiront ici les vieilles bigotes ratatinées quoique confites.

Que les vieilles bigotes apprennent pour leur gouverne que Monsieur Morzol se moque absolument et d'elles et de leurs appréciations chagrines. Il sait que la bigoterie n'est qu'une forme hideuse de l'égoïsme et il a l'esprit assez ouvert pour ne pas confondre religion et grimaces.

— Il faut à Dieu, dit-il souvent, des hommes qui travaillent, des hommes qui pensent et qui vivent et non des cadavres et d'inconscientes machines à prières.

Il déteste cordialement ces « vertus en retraite qui viennent comme passe-temps au confessionnal, non pour dévoiler et pleurer leurs péchés, mais pour dénigrer voisins et voisines et gémir sur les vices que complaisamment elles leur prêtent, que, plus que complaisamment encore, elles étalent devant le confesseur éccœuré ».

Le Dieu de Monsieur Morzol n'est pas un épouvantail qui, une fourche à la main, attend les pauvres âmes pour les précipiter dans la fournaise ; Non c'est un père prêt à recevoir dans ses bras tous les hommes de bonne volonté.

C'est un Dieu de justice, certes, mais aussi, mais surtout, un Dieu de bonté et de mansuétude.

Et la conception que le père Morzol se fait de la divinité donne à sa religion un attrait invincible : On ne s'y réfugie pas par terreur. On s'y jette par amour.

Monsieur Morzol ne s'occupe pas de politique. Il trouve qu'un prêtre — serait-il pape — ne peut se lancer dans ces luttes humaines sans s'amoindrir, sans mettre en péril la religion qu'il a pour mission de défendre et de propager.

Du reste, et il ne le cache pas, il est franchement républicain. A ses confrères qui s'en montrent scandalisés, il répond tout bonnement, tout rondement :

— Ta ! ta ! ta ! ta ! Le bon Dieu fait bien tout ce qu'il veut, n'est-ce pas ? Eh bien, s'il nous laisse si longtemps en république, c'est que la république ne lui déplaît pas ! Et puis, avec ça que les rois ont toujours été si gentil pour lui !

Le Recteur du Ponthou a une façon

typique de diriger les âmes qui lui ont été confiées, et, si c'est à l'œuvre que l'on connaît l'ouvrier, on ne peut lui refuser le titre d'excellent ouvrier. Il a fait dans sa paroisse un bien immense. Tous ses sermons ont une portée pratique immédiate.

Il s'attaque directement, carrément au vice et ne s'égare jamais dans des considérations dogmatiques auxquelles les paysans qui l'entourent ne comprendraient goutte.

Un vice surtout qu'il a en horreur, qu'il exècre de toute la force de son âme, c'est le hideux alcoolisme.

Pour détourner ses ouailles du culte stupide du « vin-ardent », de l'alcool « toujours dénaturé » comme il dit en riant, tous les moyens lui paraissent bons.

Un jour, sur le « Marc'hallah », il trouva Lann-Balbousser « saoul-aveugle », vauté dans le sommeil hébété de l'ivresse. Il fit

signe à quatre lurons et... savez-vous où se réveilla Lann-Balbousser ?

Il se réveilla, à minuit, dans l'église, sur le catafalque aux quatre coins duquel brulaient d'énormes cierges ! Lann-Balbousser passa un vilain quart d'heure ! Il se crut mort, ses dents claquèrent de terreur ; Mais il sortit de là radicalement guéri. On ne le vit plus jamais à l'auberge.

Stratégiste émérite, pour détourner de l'alcool, l'abbé Morzol se livra à une active propagande en faveur du vin à peu près inconnu au Ponthouet de fort mauvaise qualité.

Il mit les aubergistes en rapport avec les viticulteurs du midi. Le vin reçu, il n'hésita pas à monter en chaire et à paraphraser, au grand scandale des fausses dévotes, ces mots célèbres : « Vinum bonum lœtificat cor hominum (1) », Ce fut un spirituel éloge

(1) « Le bon vin réjouit le cœur de l'homme ».

du vin pris modérément, mais ce fut en même temps une vigoureuse diatribe contre l'alcool sous tous ses déguisements, contre ce tueur des consciences et des intelligences. Quelles piquantes peintures de l'homme ivre et quelles moqueries acérées !

Bref, le père Morzol fut si persuasif que les Ponthousiens se décidèrent à boire exclusivement du vin, de la bière et du cidre — Je ne parle pas de l'eau, bien entendu ! — Ils commencèrent par trouver que ça ne « grattait pas assez », mais, à la longue, ils finirent par s'y faire et par oublier si bien l'eau-de-vie que les araignées purent tranquillement tisser leurs toiles sur les « Dames-Jeanne » sur les barriques et autres récipients de ce poison trop aimé.

Dès lors, le Ponthou prit un air de fête et de santé exubérante. Une bonne et franche gaieté régna partout : Aux assem-

blées, aux aires-neuves, des luttes s'engageaient, mais toujours courtoises. Plus d'acerbès disputes, plus de rixes sanglantes. Le père Morzol était de toutes les fêtes, de toutes les noces. Il se prodiguait : Il levait les perches avec les gars, jouait aux dominos avec les vieux, avait un mot d'encouragement pour les ménagères, hissait à bout de bras au-dessus de sa tête les bambins émerveillés qui s'accrochaient à sa soutane, excitait partout le rire franc et sonore par ses facéties, par ses répliques drôles et spirituelles.

Et, pas fier pour deux sous, Monsieur Morzol !

Pendant ses promenades, il entraît carrément dans les chaumières, se dirigeait sans rien dire vers la cheminée, soulevait le couvercle de la marmite, humait la bonne odeur du lard et des choux et, à la grande joie de la famille, s'invitait bravement à dîner.

Il faut que je vous raconte à ce sujet une petite anecdote, entre mille, qui peint sur le vif ce brave homme qui, dans ce qu'on appelle le monde, aurait fort risqué de passer pour un rustre, mais qui, chez nous, passa toujours pour ce qu'il était en réalité : Une âme franche et loyale, un cœur d'or :

Il entra un jour dans la cahute de Laouic Drujunel.

Un logis minable : Une table, avec, autour, comme bancs, des troncs de sapins grossièrement tailladés à coups de hache ; trois lits clos, l'un pour le papa et la maman, les deux autres où nichaient, pendant la nuit, toute une ribambelle d'enfants : trois à la tête, deux au pied ; cela fait dix, si dix ans de collège ne m'ont pas fait perdre les premières notions du calcul ! — ce qui serait, ma foi, très possible ! — Et je ne parle pas du onzième, le petit

Colaïc, qui piaillait plus souvent qu'à son tour dans une caisse transformée en berceau et suspendue au moyen de poulies au plafond, au-dessus de la table, à environ deux mètres du sol !

Des braves gens, certes, mais des pauvres gens ; heureux lorsque la ménagère pouvait mettre sur la table une chaudronnée de patates ! Ce n'était pas tous les jours ! Ils ne connaissaient guère la viande fraîche que pour en avoir humé l'odeur suave en passant devant la porte de Monsieur le Maire ou de Monsieur l'Instituteur !

Donc, le père Morzol, ayant pénétré brusquement dans la pièce unique de cette pauvre demeure, se dirigea, selon son habitude connue, vers la cheminée :

Là, une marmite ébréchée suspendue à une crémaillère édentée, présentait son ventre à un maigre feu de « copeaux ».

L'abbé en soulève le couvercle. Sa figure, épanouie par ce bon sourire qui gagne le cœur de nos braves paysans, se contracte subitement : Monsieur Morzol fait la grimace : Dans la marmite, un chou — un chou de vaches ! — et quelques carottes étiques — poussées sans doute dans le champ d'une vieille bigote qui, sous prétexte de carême, fait faire maigre même à la terre en la privant de fumier ! —, ont l'air de vouloir se noyer, comme de désespoir, dans beaucoup d'eau bouillante.

— Ça ne sent pas le lard ! se récrie le père Morzol, en s'adressant à « Loca », la ménagère.

— Oh ! du lard ! Monsieur le Recteur ! Nous n'en mangeons que le jour de la « Saint-Mardi-Gras » et le dimanche de Pâques ?

— Ah ! eh bien vous en mangerez aujourd'hui, parole de Recteur !

Et le père Morzol, saisissant dans le « porte-cuillers » accroché au-dessus de la table, une fourchette de buis, sort de la cahute, traverse la route et pénètre dans la belle maison « couverte en ardoises ! » du riche avare Jakez « Sam-Aour ».

Jakez, en adoration, au [coin de la cheminée, devant un gros sac d'écus, surpris par cette subite apparition, a tout juste le temps de dissimuler son trésor dans le « trou-au-sel ».

Du reste, Monsieur Morzol ne s'occupe pas plus de lui que s'il n'existait pas.

Il enlève le couvercle de la marmite qui chante joyeusement, y plonge sa fourchette qui va adroitement piquer un appétissant morceau de lard.

— Enlevé, le bœuf qui est du cochon ! dit-il en riant. Et il brandit triomphalement le produit de sa pêche à la fourchette !

Puis, se tournant vers le vieux « Sam-Aour » :

— Je sors vite, car ma place n'est pas ici ; Ça sent le roussi ! J'ai, en effet, aperçu à mon entrée dans ta maison, deux malandrins dont je ne saurais faire mes compagnons : Deux péchés capitaux ! L'Avarice et la Gourmandise ! Pour aujourd'hui, je me contente de punir la Gourmandise en enlevant bonnement et simplement le festin qu'elle te préparait ; Mais, que l'Avarice se tienne sur ses gardes ! je n'ai pas dit mon dernier mot !... Ne récrimine pas ! Ne gémis pas ! Dis-moi plutôt merci, malheureux qui ne vois pas que je te force à faire la seule bonne action dont tu pourras te prévaloir devant le tribunal de Dieu où tu te présenteras bientôt !

Et le brave père Morzol, profitant du comique ahurissement de « Sam-aour », fait une sortie triomphale, rentre avec un

franc et sonore éclat de rire chez Laouïc Drujunel, et s'écrie :

— Allons, à table, la marmaille ! voici la viande ! je m'invite à dîner !

Et les gosses, émerveillés et les yeux gourmands, de dire :

— Mamm, est-ce que c'est aujourd'hui la « Saint-Mardi-Gras » ?

Et voilà ce que l'abbé Morzol, avec son gros bon sens et sa grande bonté doucement ironique appelait : « Forcer le bon Dieu à faire de la bonne justice distributive » !

Au point de vue religieux, Monsieur Morzol n'avait pas trop à se plaindre de ses Ponthousiens. Sans être aussi dévôts que les léonards, ses Trégorrois assistaient cependant régulièrement à la messe. Mais Monsieur le Recteur-neuf constata bien vite qu'ils se dispensaient volontiers des vêpres. Comme sa foi était aussi robuste

que ses poings, il résolut de mettre bon ordre à cet état de choses. Un dimanche, sa messe dite, il parla en ces termes à ses paroissiens :

— Mes amis, il ne faut pas tricher le bon Dieu ; Il ne faut pas le rationner comme un simple pioupiou de deuxième classe !

Si vous ne venez pas à vêpres, c'est qu'après il est trop tard pour aller aux pardons, pas vrai ?

Eh bien, il y a moyen de s'arranger et tous y trouveront leur compte : Le bon Dieu, vous et moi.

Les vêpres seront chantées aussitôt après la messe, c'est-à-dire tout de suite, car nous commençons aujourd'hui.....

Hep ! hep ! toi là-bas ! ne t'avise pas de de sortir, mécréant !... Reste donc à ta place Yann « Scouarn » ou bien je te les frotterai, ce soir, au pardon de Piridic !

Amen !

Et sans rechigner — tant ils aimaient leur Recteur — les Ponthousiens chantèrent désormais les vêpres aussitôt après la messe.

XII

N'est-ce pas que le Ponthou est un heureux pays?

N'est-ce pas que Monsieur Morzol est un bon et brave Recteur?

Vive donc le Ponthou et vive le père Morzol!

Quant à vous, amis lecteurs, Quénavo!



Yann - ar - Butun



« Né natif » de Morlaix, Finistère, Yann Dagorn, dit Yann-ar-Butun, était un fameux luron.

Je voudrais bien vous raconter son histoire, mais elle ne tiendrait pas en un volume et, suite fâcheuse d'un athsme négligé, j'ai l'haleine courte.

Je me contenterai donc de vous narrer un de ses exploits. Il suffirait à rendre un homme célèbre :

Remontons, S. V. P., au temps où la jeune Amérique, impatiente du joug, luttait contre l'Angleterre, sa mère-patrie : Lutte absolument légitime, car la mère était

devenue marâtre et, sans vergogne, spoliait ses enfants.

Elle a ça dans le sang, la gueuse anglaise, la vieille rapace ! (1).

On ne la changera qu'en l'étranglant : Ça viendra !

Maintenant, transportons-nous (S. V. P., toujours !) sur la frontière Sud-Est du Canada, à quelques myriamètres du lac Huron.

Là, à la lisière d'une de ces forêts vierges « où la main de l'homme n'a jamais mis le pied », comme l'écrit imperturbablement ce pincé-sans-rire de Ponson du Terrail, là, dis-je, dans un fortin aussi rudimentaire que primitif, nous trouverons notre héros, le Morlaisien Yann Dagorn, dit Yann-ar-Butun.

Que fait-il si loin de sa patrie ?

Ma foi, je crois bien qu'il ne se serait pas

(1) Je demande bien pardon à MM. les Anglais, mais ce récit était écrit avant l'entente cordiale.

dérangé pour venir défendre les Américains qu'il ne connaissait pas si, en même temps, il n'avait eu l'agréable perspective de « dauber » à tours de bras sur les Anglais qu'il connaissait bien et qu'il détestait de tout son cœur de breton.

Ah ! il en avait assommés de ces insulaires dans son jeune temps, lorsque, quartier-maître à bord du corsaire « Torhe-benn », il faisait à travers les mers la chasse à l'Anglais ! Sa terrible « *Marijanic* », sa bonne hache d'abordage, en avait expédié des dizaines dans le royaume des poissons !

Sa soif de sang anglais, du sang de « Saos » maudit, comme il disait dans son énergique langage, n'était pas assouvie et voilà pourquoi, la guerre de l'indépendance battant son plein, nous le trouvons en Amérique.

Une douzaine de bretons, de rudes et

solides gaillards l'ont suivi, jubilant à l'idée de défoncer, d'écrabouiller des crânes de « Poken ».

Mais les « Poken » semblent se douter de la raclée qui les attend ; Nos lurons n'en ont pas vu un seul depuis leur entrée en campagne.

C'est qu'ils envoient Messieurs les sauvages se faire tuer à leur place. C'est leur habitude à ce gens-là de combattre ainsi par procuration : c'est à la fois plus pratique et moins dangereux !

Oui, partout, les peaux-rouges, les z'homards d'Amérique, comme les appelle Yann Dagorn, ont remplacé les habits rouges, ces z'homards d'Outre-Manche que je voudrais bien voir mijoter un peu au court-bouillon.

Un bouillon dont je ne mangerais pas, par exemple ! de l'extrait d'Anglais ! Pouah ! ce que ça doit être rance !

En attendant Yann et ses compagnons ne sont pas à là noce. Les « peinturlurés » leur donnent joliment du fil à retordre. Ils en ont démoli des quantités, mais, va te faire fiche ! « D'autant plusse qu'on en tue, d'autant plusse qu'il en pousse ! » affirme l'un des assiégés, Fanch Penglaou de Plougoulm.

— C'est la multiplication des rougets ! conclut Laou Quémener qui, ayant fait ses études pour être prêtre, est comme qui dirait une manière de savant.

— Si tant seulement c'était la multiplication des munitions et de la « boustifaille » soupire piteusement Herveic Kerbrat de Commana.

Et ce mot les ramène tous à la triste réalité. Bien triste, en effet, car les munitions touchent à leur fin :

Deux kilos de plomb, deux kilos de poudre et : Un point, c'est tout !

Pour ce qui est de la « boustifaille », il ne faut pas en parler. Quelques douzaines de biscuits aussi durs que les cailloux de Roch-Trévezel et qu'il faut briser à coups de hache !

Pour être à la noce, non, ils ne sont pas à la noce, nos bretons !

Et les sauvages se doutent bien de leur situation précaire, car déjà ils leur ont envoyé comme parlementaire un grand diable rouge tout emplumé. C'est Yann qui l'a reçu ; Mais ils n'ont pu s'entendre, l'envoyé ne parlant que « Rococo » et ignorant totalement le français et le breton :

— Va donc à l'école ! grand » *feignant* ! » lui a dit Yann ; Comment ! t'a pas honte, à ton âge, de ne savoir ni un mot de français ni un mot de breton ! Mon petit Jopic qui n'a que six ans est plus savant que toi ! Je ne te fais pas mon compliment !...

Eh ! va donc « Guinaouec ! » (1), « Bramm-Killoc ! » (2).

Et le rougeaud se retire en prononçant des : « Hugh ! Hugh ! » étonnés.

C'est peut-être bien Hugues Capet qu'il est venu chercher parmi nous ! déclare Laou Quéméner ; Eh bien, il n'est rien en retard le rouget !

Et les ennuis du siège recommencent. Voilà quinze jours que ça dure ; quinze jours que Yann recommande à ses compagnons de ménager les munitions en ne tirant qu'à coups sûrs. Ménager les munitions ! Il le faut bien hélas ! car il n'en reste guère. Dans deux jours nos amis n'auront à opposer aux sauvages que leurs haches d'abordage et leurs fusils réduits à l'état de simples massues. Cer-

(1) Imbécile.

(2) Pét-de-Coq.

tes, leur désespoir sera terrible et ils vendront chèrement leur vie. Mais les "Rouges" sont légion. Leur victoire est certaine et, après avoir "hurlé" la mort de leurs frères, ils emporteront triomphalement dans leurs « Wigwams » le scalp de leurs ennemis. Déjà ils s'enhardissent et se rapprochent des fortifications. Ils ne sauraient tarder à donner l'assaut.

Or, depuis une huitaine, Yann Dagorn est méconnaissable. Taciturne, inabordable, il se tient isolé de ses compagnons dans un coin du fortin. Là, il remue, de temps à autre, un amas de feuilles sèches qu'il étale au soleil. Puis, assis sur une grosse pierre, une sorte de moulin à café entre les jambes, il chantonne :

Chantons, chantons la ritournelle ;
 Tournons, tournons la manivelle !
 Tournons la souvent
 Et envoyons faire fiche
 Ceux qui ne sont pas contents !

Et il tourne, il tourne, des heures entières !

— C'est bien triste, gémit Laou Quémener, nous nous faisons des cheveux et c'est pour que ces vilains museaux nous les arrachent avec le cuir ! Et, comble de malheur ! le pauvre Yann devient fou !

.....
 Non, Yann n'est pas fou, car le voici qui s'avance tout joyeux vers ses compagnons.

Il tire de sa poche une énorme tabatière, hume une prise avec délice et un bruit d'orgue et en offre aux amis :

— Ah ! c'était donc ça, cachotier ! tu fabriquais du tabac !

— Oui, ma tabatière était vide et quand ma tabatière est vide, il me semble que mon cerveau l'est aussi. Ah ! béni soit l'honnête homme qui nous a précédés ici et qui a eu la bonne idée d'y semer du tabac !

La large figure de Yann en est toute épanouie.

Hervéic Kerbrat l'interpelle :

— Mon pauvre Yann, depuis le temps que tu tournes ton moulin, tu as dû fabriquer des kilos de tabac ; Mais qu'en feras-tu, puisque avant deux jours ton nez n'en réclamera plus !

— Qui sait ! murmure Yann.

Puis :

— Dormez un bon somme, les gars ! m'est avis que ce soir vous aurez besoin de toutes vos forces. Quant à moi, je puis veiller, je suis d'attaque, j'ai ma prise ! D'ailleurs, vous savez, rien à craindre pour le moment : Les z'homards ne donneront l'assaut qu'à la nuit.

Bientôt de sonores ronflements viennent prouver à Yann que ses amis ont consciencieusement suivi son conseil.

Il en profite pour transporter sur les

remparts deux vieilles couleuvrines hors d'usage, absolument mangées de rouille ;

— Ça tiendra ou ça ne tiendra pas ! — murmura-t-il, si ça tient, bon ! Si ça ne tient pas ?.. Eh bien, si ça ne tient pas, tant pis ! On ne meurt qu'une fois !

Ses compagnons réveillés, li leur montre son installation.

— Mais, mon pauvre Yann, jamais ça ne résistera au choc ! Ce n'est pas du bronze ! C'est de la terre cuite !

— Peut-être que si, peut-être que non ! En tous cas, c'est moi qui y mettrai le feu. Si ça pète, je verrai bien ! Vous autres, allez vous cacher derrière la palissade pour ne pas recevoir les éclats... Allons, promptement, car voici les z'homards qui se dévissent !

En effet, un formidable hurlement — le cri de guerre des sauvages — retentit et les démons bariolés s'élancent...

— Attends voir un peu ! grogne Yann en mettant le feu aux poudres.

— Boum !

Interdits, les « peinturlurés » s'arrêtent.

— Boum !

Ah ! mes enfants, quel spectacle !

Nos amis, qui ont rejoint Yann, s'en tiennent le ventre pendant que la lune, impassible, éclaire la scène.

Les « peinturlurés » laissent tomber leurs armes, portent lamentablement leurs mains à leurs yeux et : Va que je te frotte ! que je te frotte !

Et des éternuements à « réveiller Hugues Capet lui-même » affirme Laou Quémener.

On dirait des diables dans un bénitier.

C'est une panique comme on n'en vit jamais.

Nos z'homards s'enfuient en se cognant aux arbres, en s'accrochant aux lianes et aux ronces qui les déchirent ! Ils tombent,

se relèvent, retombent ! Ils ne sont plus rouges : ils sont briques. Leurs dents claquent de terreur car, pour sûr, c'est leur Manitou qui leur a joué ce vilain tour ! Enfin, ils disparaissent tous comme par enchantement.

Nos amis se pressent autour de Yann :

— Que leur as-tu donc fait, farceur ?

— Eh bien, quoi ! Je leur ai offert une prise ! répond tout simplement Yann en bourrant ses narines.

Oui, Yann avait tout bonnement chargé les couleuvrines de tabac à priser !

*
*
*

P.S. — Le stratagème de Yann-ar-Butun me suggère une idée que M. Gaston, l'unique Gaston, (si j'ose m'exprimer ainsi !) n'hésiterait pas à qualifier de géniale... s'il en était le père !

La voici, du reste, dans toute son austère

simplicité : Il est incontestable que le vent souffle au désarmement : On en parle ailleurs et à la Haye :

« O paix universelle, O féconde fraternité des peuples ! O bonheur champêtre loin du grossier tumulte des armes ! etc., etc., etc ! »

Eh bien, là, entre nous, décréter le désarmement général du jour au lendemain, sans crier gare, me paraît impossible. Cela nous changerait trop brusquement. Il faut ménager un peu nos habitudes séculaires, nos préjugés belliqueux. Il serait donc plus logique et en même temps plus habile, à mon avis, de recourir à un moyen transitoire. Ce moyen, notre ami Yann-ar-Butun nous l'a fourni.

Pourquoi les nations ne s'entendraient-elles pas pour, en temps de guerre, ne charger désormais leurs canons et leurs fusils qu'avec du tabac à priser ?

Les résultats seraient prodigieux :

1° Au point de vue économique :

Il va de soi, en effet, que le tabac continuerait à être imposé comme il l'est aujourd'hui. Le rendement serait, je dirai... Oh ! milleuplé si monsieur Gaston, le sublime Gaston, le Seul ! — me permet de m'exprimer ainsi !

Quelle façon merveilleuse d'équilibrer le budget qui titube depuis si longtemps comme un vieil ivrogne !

2° Au point de vue sanitaire :

Une prise — même dans l'œil — n'a jamais tué personne. Je croirais bien plutôt qu'elle aurait des tendances à ressusciter les morts !

3° Au point de vue sociabilité :

Tous les citoyens de l'Humanité auraient droit au port d'armes... à tabac !

Par elles se videraient les querelles entre gendres et belles-mères, concierges et locataires, patrons et ouvriers, et surtout,

surtout, entre les députés irascibles. Vous voyez d'ici la scène.

Monsieur Combes, furieux d'avoir été traité d' « abbé » par M. de Baudry d'Asson, arme vivement son pistolet et, de son banc ministériel, vise le député de la Vendée ; Prompt à la riposte, celui-ci fait de même : Les détonations se confondent, les décharges se croisent et atteignent en même temps le but...

Résultat : deux formidables éternuements suivis d'un : « Dieu vous bénisse, Monsieur Combes ! » et d'un : « Dieu vous bénisse, M. de Baudry d'... Atchoum ! » empreints de la plus grande cordialité.

4^e Au point de vue de la paix générale :

A force de se lancer de la poudre aux yeux, les nations ne tarderaient pas à s'amouracher l'une de l'autre. J'ai oublié de vous dire que, bien entendu, le port des

lunettes et des lorgnons serait interdit en temps de guerre.

Je dois ajouter ici que le tabac a une vertu sympathique.

J'en ai fait l'essai, *in anima vili*, sur ma concierge. Cette brave femme ne pouvait me voir en peinture. Eh bien, je me suis payé une tabatière et invariablement chaque soir, en passant devant sa loge, je lui dis amicalement.

— Une prise, madame Michu ?

Figurez vous que j'ai apprivoisé ce cerbère féminin, que je suis désormais un locataire recommandable, honorable, aimable, et ci et ça ! La mère Michu m'adore et c'est le tabac qui a fait ce miracle.

En résumé, la guerre où le tabac remplacerait le plomb serait une guerre économique, humanitaire, un grand pas vers la fraternité générale.

Parlez-en, M. Delcassé, à vos confrères

les diplomates, et essayez-en. Si vous suivez mon conseil : demain, tous les hommes seront frères, toutes les femmes seront sœurs.

Eh bien, par exemple ! Voilà une conclusion à laquelle je ne m'attendais pas du tout ! Une conclusion qui tranche pacifiquement une question épineuse qui divise aujourd'hui en deux camps la France entière : Je veux parler des congrégations. En effet, tous les hommes étant « frères », toutes les femmes étant « sœurs », ce serait une vaste congrégation que nul ne songerait à dissoudre, tout le monde en faisant partie, vous, moi et M. Combes !

N.-B. — Il serait bon, je crois, que ces frères et ces sœurs que nous serons tous ne soient pas condamnés au célibat, parce que, dans quelque soixante ans, toutes les richesses de l'univers risqueraient fort de devenir — c'est ou jamais le cas de le dire ! — des biens de « mains-mortes ! »

TROISIÈME PARTIE



Fantaisies

Abracadabrantes



« Va, ma plume, va comme je te pousse ! »

JEAN CAUSTIQUE

Trilogie de Saint Pierre



Saint Pierre électrisé !

Encore Saint Pierre !

Toujours Saint Pierre !



AUX LECTEURS

Ne croyez pas qu'il y ait dans les trois contes qui vont suivre la moindre intention anti-religieuse, la moindre velléité de tourner en ridicule les choses sacrées. Vous vous tromperiez étrangement. Nous

autres bretons nous vivons dans un commerce si intime avec les saints que nous finissons par les traiter en camarades et il nous semble qu'ils sont assez intelligents pour être les premiers à rire avec nous des innocentes malices dont ils sont les complaisantes victimes. Ce sont des « pères grands » heureux de se rajeunir pour s'amuser avec leurs petits enfants.

Jean CAUSTIQUE.



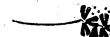
Aux Grincheux Confits



« La gaieté est une exubérance de vie, de santé physique et morale. Vous, vous êtes des malades ! »

JEAN CAUSTIQUE

Saint Pierre Électrisé !



Le fameux « Leyde », l'inventeur de sa bouteille, était mort,

Tel un œuf lancé d'une main sûre son âme était venue s'aplatir contre la porte du Paradis :

— « Cloc ! »

Saint-Pierre, le vieux concierge, lisait en ce moment les faits divers du journal :
« Les échos du Ciel ».

Il sursauta.

Après avoir, sur son nez en fleur, affermi ses besicles, et essuyé, avec son grand mouchoir à carreaux, le tabac liquéfié qui dégoulinait dans sa moustache hirsute, il entrebailla la porte et interpella en ces termes l'importun visiteur :

— « Toi, qui es-tu ? »

— « Sur la terre, ceux qui prennent le Pirée pour un homme m'appellent « Leyde ».

— « Ça ! ta frimousse l'est assez !

— « Mais, bon saint Pierre, ce n'est pas là mon nom de baptême ! Je suis le savant Musschenbroeck, membre de plusieurs académies ».

— « Mouche en break ? Connais-pas ; mais, mon vieux colon, si tu te mouches en break, tu ne te mouches pas du pied,

d'oser te présenter au bon Dieu en cet équipage d'ivrogne ! Avec, sous le bras, ce demi-décalitre, tu ressembles fort à un pochard ».

Saint Pierre recevait le nouveau venu comme un chien dans un jeu de quilles.

Pensez donc ! il avait négligé de lui graisser la patte !

Plus avisé avait été, tout à l'heure, le moine Barigou.

Après avoir poliment demandé : « Cordon s. v. p ? » il s'était empressé d'offrir un kilo de chartreuse au céleste portier.

Celui-ci l'avait lampé, ce kilo, par petites rasades goulues... Oh ! ne l'en blâmez pas !

Il faisait cet été là, une soif ! une soif !

La chartreuse eut pour effet de rendre encore plus glissant, le gosier naturellement en pente de l'ex-pêcheur à la ligne.

Aussi, caressait-il d'un œil pétillant de gourmandise la bouteille de « Leyde ».

Que pouvait-elle bien recéler dans ces larges flancs ?

Avec son goulot que prolongeait un tube recourbé, ça ressemblait assez à un siphon d'eau de seltz. Mais sa panse recouverte d'une feuille de papier argenté lui donnait toute l'apparence d'une bouteille de champagne.

Ah ! si c'en était du champagne ! Quelle noce elle contenait !

Voyant que l'idée ne venait pas à " Leyde " de lui offrir un petit verre, St-Pierre prit le taureau par les cornes : Une façon de dire, comme tout le monde qu'il déculotta brusquement son désir :

— C'est tout ce que tu paies ?

" Leyde ", ou, si vous aimez mieux, Musschenbraeck saisit la balle au bond :

— Ah ! vieux pipelet, ronchonna-t-il, tu ne veux pas me laisser entrer !... Ce que je vais t'en jouer un... de tour !

Puis, s'adressant à l'antique concierge et lui tendant sa bouteille :

— Sentez donc comme ça sent bon ! Une liqueur divine, voyez-vous et qui réveille les plus mollusques.

Le vieux Pierre, alléché, flaira de toute l'énergie de ses narines au large épanouissement : « Hun un un ! (H très aspirée !)

Dans son enthousiaste reniflement son nez effleura le " bouton " de la bouteille :

— Ploc !

Lancé à six pas, le vénérable porte-clefs venait de s'étaler de tout son long sur le parquet de l'antichambre du Paradis !

Le passage était libre. Musschenbroeck, sa bouteille sous le bras, les mains dans ses poches et sifflotant allègrement l'air de " l'harmonica chimique " enjamba, avec pas plus de respect que ça, le patron des concierges.

Mais voilà notre bonhomme de saint de crier, de crier :

— Au secours ! Au secours !

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ? demanda le bon Dieu qui, justement faisait des ces côtés une ronde major.

Pierre porta piteusement la main au bas endolori de ses reins.

Le Père Eternel, la barbe sévère, le regarda dans le blanc des yeux :

— Encore saoul ! dit-il ; puis de cette formidable voix qui donne la chair de poule aux monstres les plus farouches :

— Tu trafiques de ton mandat, Pierre, tu ne vis plus que par le pot de vin et pour le pot de vin ; *tu es un panamiste céleste* ! Je te retire ma confiance : Tu étais le gardien vénéré de notre Paradis ; désormais obscur et ignoré, tu vivras à l'office où pendant l'éternité, tu éplucheras des pommes de terre pour le chef de notre divine cuisine.

Va, j'ai dit.

Puis, grave et digne, Jehovah, à la barbe chenue, continua sa ronde.



Encore Saint Pierre !



Mon « Saint-Pierre électrisé » m'a valu cent-cinquante lettres de félicitation de cent-cinquante lecteurs et lectrices de mes chefs d'œuvre.

Tous et toutes s'accordent à reconnaître ma « verve endiablée... », mon brio désopilant... », mon « esprit étincelant... », ma communicative gaieté... ». — Oh ! combien communicative ! me minaude gentiment dans un doux petit billet une marquise... du Faubourg. S. V. P !...

Vous comprendrez qu'il m'est impossible de continuer les citations, toutes plus flat-

teuses les unes que les autres : Je me ferais rougir et Modestie oblige !...

Hélas ! il n'est pas de hérisson sans épines comme disait Allais, mon glorieux père...

Oui, le velours dont mes lecteurs, justement enthousiasmés, ont rembourré mon petit amour propre, recèle une épingle. Oh ! ce n'est pas moi qu'elle pique cette épingle !

Non ; c'est le bon Dieu lui-même : On l'accuse d'avoir trop sévèrement puni son vieux concierge en le reléguant à l'office pour le reste de l'éternité : — Son crime, après tout, était bien pardonnable, nous écrit-on. Se piquer le nez ! Où est le mal ? Ça m'est arrivé, ça vous est arrivé, donc ça arrive aux plus honnêtes gens !

Champion de l'Eternel, je ne puis le laisser sous le poids d'une accusation de férocité.

Sachez-le, O lecteurs, Dieu est le plus patient des hommes ! S'il a frappé le vieux Pierre, ce n'est pas sans motifs, soyez en certains...

Des motifs ! mais il en avait toute une cargaison !

Je n'en citerai que deux au hasard et vous en jugerez :

1° Josué, le roi des gendarmes, n'avait pas encore arrêté le soleil et Moïse régnait en Judée.

Un beau matin, Jéhovah quitta le ciel :

Chargé — comme un mulet — de douze tables de marbre gravées de ses divines mains, et, par surcroît, chaudement vêtu, à la mode du jour, d'un buisson ardent, il chemina vers le Mont Sinaï... Sa conférence avec le roi des Hébreux fut assez longue et ce n'est que bien tard dans la nuit qu'il se présenta à la porte de son palais. Il carillonna à tours de bras. Mais

Pierre, plus qu'éméché, dormait, lui aussi, à tours de bras et ne l'entendit pas.

Comble de malheur ! La pluie tombait drue, une pluie torrentielle. Jehovah qui, le matin, avait oublié son parapluie, fut trempé comme nne soupe. Vous pensez bien que son buisson s'était empressé de s'éteindre à la première averse !

Ce n'est que deux heures plus tard, son vin (il y avait eu une grande " montée " de méridionaux), à peu près cuvé, mais ses cheveux lui faisait horriblement mal, que le patron des pipelets se décida à ouvrir.

En voulez-vous des motifs ? En voilà un, en voici un autre :

2° Vous allez voir à quel degré de gâtisme, à quel degré de bêtise était tombé ce pauvre Pierre :

Un jour, il balayait paresseusement l'antichambre du Paradis lorsque, tout à coup :

— Toc ! toc ! toc !

— Qui est là ? ronchonna notre concierge de méchante humeur.

— Moi !

— Toi ! La belle réponse ! Je te demande le nom dont tu est « investi ? »

— Malo. »

— Malo ! hors d'ici, mécréant ! Vade retro satanas !

— De quoi ! vous voulez me refuser l'entrée du Paradis ! Mais, là-bas, à Rome, ils sont en train de me canoniser !

— Pas d'impertinence, n'est-ce pas ! Et dehors ! et plus vite que ça où gare à mon balai !

— Quel portier mal appris !.. [Essuye ta roupie, vieux singe !

— Ah ! ma roupie !.. Tu m'injures ! Ça, c'est une circonstance...

— Oui, je sais, tu prises, ça c'est une circonstance... éternuante !

Nos deux saints en étaient aux gros mots et, sur le seuil du paradis, faisaient un tapage d'enfer.

Le Père Eternel, attiré par le tintamarre, parut subitement :

— Qu'y a-t-il, Pierre ?

— Que cet intrus veut pénétrer malgré moi dans vos appartements !

— Et pourquoi le consignes-tu à la porte ?

— Je connais mon « pater », peut-être ! Cet hérétique m'a dit-se nommer de son nom « Malo » ! Or, dans la prière que, chaque matin en me levant et chaque soir ne me couchant, dévotement je vous adresse, Seigneur, il est dit textuellement : « Libera nos a Malo ! ».

Le bon Dieu poussa un formidable éclat de rire qui tonna avec fracas sur la terre. Il haussa les épaules, fit signe au bienheureux Saint-Malo de le suivre et partit sans rien dire.

• Mais il n'était pas content tout de même !

Le tour joué plus tard par son pipelet au fameux « Leydè » devait, comme vous l'avez vu, faire déborder la cruche de sa patience.

Entre nous, lecteurs, si votre concierge vous jouait de ces tours et se montrait si bête, seriez-vous plus indulgents que le bon Dieu ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, alors, j'ai plaidé et j'ai gagné !

Encore un mot avant de finir.

Des âmes pieuses se préoccupent, à juste titre, de la succession de Saint Pierre. Elles se demandent anxieusement à qui elles devront s'adresser. Là Haut, lorsqu'elles se résoudront à faire le grand voyage.

Rassurez-vous, ô âmes pieuses : Le bon Saint Antoine remplace le vieux Saint Pierre et très avantageusement.

Il ne dort pas, celui-là !

La suave musique de son cher compa-

gnon, vautré sur un coussin de velours d'Utrecht, dans une mignonne petite niche en acajou — à gauche en entrant — charme ses loisirs et le tient éveillé.

Aussi, à toute heure, de jour et de nuit vous pouvez frapper : Vite, on vous ouvrira.



Toujours Saint Pierre !



Té ! quand je vous disais que le bon Dieu était le meilleur, le plus indulgent des hommes !

Quand je vous disais que Pierre, le peu révérend patron des pipelets, était un saint dangereux, un poivrot incorrigible !

Vous ne vouliez pas me croire !

J'ai dû, pour vous convaincre, arracher à ma vaillante plume — empâtée, hélas ! par les noces réitérées des alentours du premier de l'an — un terrible réquisitoire,

Et encore, est-il bien sûr que je vous ai convaincus ?

Heu ! heu !

Heureusement, j'ai aujourd'hui pour vous clouer le bec — avec tout le respect que je vous dois, ô chers lecteurs, ô bien aimées lectrices de mes chefs-d'œuvre ! — un argument irrésistible.

Oui, ir ré sis tible !

Le vénérable nonocentenaire Mathusalem, notre très arrière grand père à tous et à toutes, vient de m'adresser un télégramme absolument écrasant pour cette pauvre éponge ambulante de Pierre !

Je dois vous dire ici — modestement, car je n'aime guère me donner des coups de pieds dans le devant des jambes — que l'antique Mathusalem fait grand cas de mon talent incontestable et, du reste, incontesté. Le vieux m'a en très haute estime et me tient au courant de tout ce qui se manigance Là-Haut.

Grâce à lui, j'ai su, grâce à lui et à moi,

vous saurez tout à l'heure que Pierre rélégué à l'office, a été de nouveau pris en flagrant délit de soulographie manifeste et puni comme récidiviste.

Voici, d'ailleurs, la teneur de la dépêche télégraphique — la télégraphie sans fil, bien entendu ! — de mon ami Mathusalem.

Comme cette dépêche est chiffrée et que vous n'y comprendriez pas ça — malgré l'intelligence transcendante qui vous caractérise — je vais tout bêtement la traduire en français moderne que j'ai l'heur d'écrire aussi bien que l'immortel « Pad'qui-conque » lui-même.

Donc, ouvrez l'œil et le bon !

De Monsieur Mathusalem (galerie des antiquités, ciel) à M. Jean Caustique, (Rue de la Purée, Nantes).

— « Chère et — sans tarder (te fais pas de bile, va !) illustre Progéniture, je lis

avec un plaisir de jour en jour plus hilarant les articles que tu veux bien m'adresser. Je m'intéresse énormément à ta virulente polémique et je considère comme un devoir sacré de te fournir une arme de plus contre notre ex-concierge : Maniée par tes expertes mains, elle sera je le sais redoutable.

— Ah ! mon fils, il s'en passe de drôles ici-haut ! Nous avons, mes collègues et moi, un petit faible — bien légitime, tu l'avoueras — pour les pommes de terre frites. On nous en sert tous les vendredis et pendant le carême. Eh bien, depuis quelques mois, nos portions devenaient absolument minuscules, de véritables portions de potaches dans un « bahut » dirigé par un gargotier grippe-sous, tel Martin qui te fit jadis tant souffrir ! Je me rappelle encore ta comique fureur le jour où, comme plat de résistance, comme plat

unique, hélas ! il te fit servir des carottes nature ! Et tu eus le mauvais esprit de ne pas digérer paisiblement cette « carotte » gasconne ! Du calme, mon fiston, du calme ! Mais, revenons à nous :

Nous montrâmes d'abord une vraie patience de saints. Mais dam ! à la longue, nous finîmes par la trouver mauvaise ! Nous dépérissions à vue de nez : Lui-même, le pauvre cher compagnon d'Antoine, notre nouveau portier, tournait au squelette. Pense donc ! plus d'épluchures ! Vrai, c'était navrant.

L'éloquent Saint Yves fut chargé de plaider notre cause et de transmettre nos réclamations à l'économat du ciel.

L'Economat tomba sur le cuisinier, le cuisinier renvoya la balle à Pierre, son éplucheur de pommes de terre, et Pierre roula tout bonnement l'Economat...

Cependant l'orage couvait, menaçant.

Un beau vendredi, un « chahut » tonitruant fit hurler les échos de notre réfectoire et, avec eux, tous les échos du ciel.

C'est que nous nous étions mis à chanter en chœur — et en battant la mesure — sur l'air des lampions :

« Des frites, Pierre !

Des frites ! ».

— Tu auras une mince idée de l'inferral tintamarre lorsque je t'aurai dit que les assiettes nous servaient de castagnettes ! Le calme un peu rétabli, le sage Saint Yves nous insinua finement qu'il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, qu'ici-haut comme sur la terre, l'Economat a été créé pour spéculer sur la santé des malheureux confiés à ses soins...

Bref, séance tenante, nous députons deux de nos collègues vers le Père Eternel qui est comme qui dirait le Proviseur du Paradis.

Le Père Eternel eut vite fait de deviner qu'il y avait là-dessous quelque chose de louche.

Il se dirigea directement et discrètement vers l'office et entra sans frapper.

Mon cher Jean Caustique, tu n'imagineras jamais le spectacle qu'il lui fut donné de contempler !

Pierre, complètement ivre, vautré sur un monceau de pommes de terre, ronflait comme une orgue !

— Pierre ! tonna Jéhovah en courroux.

Réveillé en sursaut, Pierre s'étira, se leva tant bien que mal — plutôt mal que bien ! — et essaya de se tenir en équilibre dans la position réglementaire, c'est-à-dire le petit doigt sur la couture du pantalon.

Hélas ! il comptait sans le roulis !..

Son aspect ahuri, gueuldeboisé, aurait fait rire l'homme et le saint le plus sérieux.

Jéhovah, lui, ne rit pas ! Il ouvrit brus-

quement un immense placard placé au fond de l'office, et là... que découvrit-il Jean ? Il découvrit tout simplement le pot-aux-roses, et, ce pot-aux-roses était... un amas de pommes de terre qui, révolutionnées par un morceau de « mou » dérobé à la cuisine, fermentaient furieusement.

Dans un coin, sous une vieille serpillière, le bon Dieu dénicha un distillateur que le, révérend père Gaucher, notre illustre fabricant de liqueurs, pleurait depuis plusieurs mois.

Pierre faisait de l'eau-de-vie avec nos pommes de terre !

Tu ne t'attendais pas à celle-là, hein, fiston ?

Jéhovah, justement furieux, caressa le « quelquepart » de Pierre d'un magistral coup de botte et l'envoya, tout hébété, piquer une tête au fond de la cale, dans la soute à charbon :

— Désormais, tu es chargé de l'entretien des calorifères ! dit le bon Dieu.

Puis il se retira en secouant énigmatiquement ses robustes épaules, et tellement préoccupé qu'il fit tout haut cette réflexion peu rassurante pour l'avenir :

— Pourvu du moins qu'il ne fabrique pas de l'alcool avec mon charbon !

Et voilà, mon cher petit Jean, ce que je t'autorise à communiquer à tes amis.

(signé) MATHUSALEM.

— Mon bon vieux papa, c'est fait !

(signé) Jean CAUSTIQUE.

P. S. — Un ami me dit :

— Ce que tu vas te faire « rembarrer » lorsque tu te présenteras devant Saint-Pierre !

— Rembarrer ! Et pourquoi ?

Je me contenterai de lui adresser cette simple question :

— C'est bien trois fois, n'est-ce pas, que vous avez renié votre maître ?

Eh bien, c'est seulement trois fois et sans une ombre de méchanceté que je me suis payé votre tête et vous n'êtes pas le bon Dieu, que je sache !

Attrape, mon vieux !



Mon Habit vert



Je déteste le vert, je l'exècre. Tenez ! j'ai rompu avec mon meilleur ami, parce que sa femme affectionne trop particulièrement les robes vertes et que sa maison a des volets verts. La verte absinthe m'horripile ; je ne puis voir un lézard vert en peinture : le seul aspect d'un tapis vert me jette dans de vertueuses fureur telles que — horreur ! j'en deviens... vert !

Le seul vert qui ait trouvé grâce devant mes yeux est la tendre verdure des champs. Celle-là, je l'adore.

Si j'étais calembourique, j'ajouterais que

je ne contemple pas non plus d'un œil trop ennemi les *verres* pleins.

Mais, les calembours et les calembouriques m'inspirent une instinctive répulsion.

Il n'y a pas de fumée sans feu, disait jadis, avec cette impeccable logique qui le caractérisait, l'immortel M. Prud'homme (Joseph), insinuant par là que ma haine farouche pour le vert doit avoir et a, elle aussi, sa raison d'être.

Oh ! c'est toute une histoire, une histoire que je pourrais intituler : « Une escapade de collégiens ».

Oyez :

Il s'agissait ce jour-là — un jour tout à fait quelconque — de livrer un assaut désespéré à Horace flanqué d'Homère, flanqué lui-même de ses bataillons de Grecs et de Troyens sans compter ses escouades de dieux et de déesses : Le combat, comme vous voyez, devait être titanesque.

Aussi, c'est fort mollement et sans rien de l'indomptable fougue d'Achille que nous nous acheminions, mon ami Yann et moi, vers le collège, vers le « bahut » comme nous disions irrévérencieusement alors.

— Si nous « séchions » la classe ? murmure tout à coup Yann à mon oreille nullement effarouchée.

Je ne réponds pas, j'hésite ; c'est m'avouer vaincu : Le ciel est si pur ! Les oiseaux piaillent si gentiment ! — Heureux oiseaux dont la joie n'est jamais troublée par d'affreux thèmes grecs ! — Les fleurs enivrent l'atmosphère de leurs troublants parfums ; Ça et là volettent de multicolores papillons, fleurs vivantes..., etc., etc....

Vous voyez d'ici le tableau ? — Eh bien, moi aussi !

— Séchons la classe ! répète Yann, mon Narcisse.

— Tu sais, ajoute-t-il, — plus insinuant

que le premier serpent devant la première femme — tu sais, il y a chez Grignou un billard tout flambant neuf ! Si nous allions l'étréner ?

La tentation est bien forte. Comment résister ? Je lance mon « alea jacta est » et laissant à notre droite, sans un soupir de regret, l'entrée du « bahut », rapides, effacés, comme des ombres, nous nous glissons dans la rue des... sentinelles, de joyeuse, mais trop odorante mémoire !

Nous voici chez Grignou :

Les billes ivoirines entrent vivement en danse : Je fais des prodiges de stratégie dignes d'un Bonaparte : Trente points ! trente-et-un... trente-deux... trente-trois... trente-qua... Malheur ! un accroc, un large accroc au vert tapis ! Consternation !

Arrive la mère Grignou : Vingt francs de dégâts ! Vingt francs ! Et j'avais pour tout potage une pièce de cinquante centimes

et... un sou percé ! Que l'on vienne me dire après ça que les sous percés portent bonheur !

— J'adresse à l'instant même la note à monsieur votre père.

A mon père !.. Je suis perdu !

Trois heures plus tard, je rentre chez moi penaud comme un chien fouetté qui a l'intuition que ce n'est pas fini. Je ne suis pas fier, allez ! Mon père connaît sans doute déjà ma mésaventure, et mon père — un dur-à-cuire du temps de « l'Autre » — n'est pas précisément la tendresse même.

Rien d'anormal, pourtant, dans la réception qui m'est faite ; Cependant — est-ce une illusion ? — il me semble voir errer sur les lèvres paternelles, un sourire — ni chair ni poisson — qui ne me dit rien qui vaille.

Deux jours se passent : Rien, mais je ne

suis pas rassuré. Huit jours... je me laisse aller à une trompeuse sécurité.

A la neuvième aurore, pour parler comme les poètes et ceux qui ont la prétention de l'être, à mon réveil, à la place de mon vieil habit qui demandait depuis longtemps et avec force baillements désespérés à faire valoir ses droits à la retraite, je trouve un complet neuf.

Je crois deviner : Mon père — ce bon père ! — aura sans doute voulu me faire une agréable surprise.....

Une agréable surprise ! Que devins-je, mes amis, lorsque, contemplant de près cette « agréable surprise », je me vis face à face avec ma victime, le vert tapis du billard Grignou transformé en complet d'été !

Après un accès de rage larmoyante, je priai, je suppliai mon père de me délivrer

de cette robe de Nessus d'un nouveau genre. Mon père demeura inexorable :

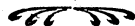
— En classe, monsieur, il est l'heure !

Il me fallut partir, il me fallut affronter, durant de longs mois, les quolibets plus ou moins épicés de mes camarades. C'étaient de tous côtés, en veux-tu, en voilà, des : « As-tu déjeuné, Coco ? » — « Ohé ! monsieur Vert-Vert, quoi de neuf chez les visitandines ? ». Tout cela entremêlé de pitoyables jeux de mots dans ce goût : « Vous a-t-on " Gresset " la patte, monsieur Vert-Vert ? ». — Allons, père Hoquet, marmonez-donc votre bréviaire ! ». Et des rires interrompus — pour renaître plus bruyants — par des facéties de ce genre : « Faut pas rigoler, vous autres, monsieur est de l'Académie ! »

Depuis cette époque — ce n'est pas drôle n'est-ce pas ? — Je déteste le vert, je l'exècre, je le voue à tous les diables !

P. S. — Au moment de mettre sous presse, quelques amis viennent nous dire tout doucement à l'oreille que le fond de cette nouvelle n'est pas de notre invention; qu'elle a déjà vu le jour; que l'auteur, bien connu dans le monde des lettres, n'est autre que Monsieur Paul Arène, lui-même...

Que pouvons-nous y faire ? Répétons seulement après Pascal qu'il est bien rare que d'autres n'aient pas eu avant nous des idées que nous avons la fatuité de croire originales et reconnaissons loyalement que — comme son récit a paru avant le nôtre — Monsieur Paul Arène ne saurait être accusé d'avoir plagié Jean Caustique !



Sale Branche va !



Ah ! oui, sale branche !.... Elle m'a fait fait manquer un riche mariage : Vingt mille balles de rentes ! Ce n'est pas de la petite bière, surtout pour un pauvre serin d'homme de lettres qui n'a que ses *plumes* pour vivre !

Mais aussi pourquoi, pourquoi me suis-je accroché à cette maudite branche ?

Sale branche, va !

Vous avez tout l'air de ne rien comprendre à mes lamentations ; il me faut donc vous raconter la chose par le menu :

La mère de ma chère Madeleine, — quelle dot, mes amis, quelle dot ! — m'avait télégraphié : — « Venez vite, affaire arrangée. »

— « Venez vite ! » Ah ! jubilation ! je n'attendais que ça ! Avec la rapidité d'une tortue..... lancée d'une main sure du haut de la tour Eiffel, j'enfile mon pantalon, j'endosse mon habit..... mes gants, mon tuyau de poêle, et : « En route ! »

Le train partait : Je me précipite,... modestement dans un compartiment de troisième.

Lè temps d'entendre un bonhomme révéche crier : — « J'ai des pieds, monsieur ! » Et : « uuu ! » stride le sifflet de la locomotive : Nous étions partis.

Je me tourne, on ne peut plus gracieusement, vers mon grognon voisin, et :

— « Vous avez des pieds, monsieur ? Eh bien, moi j'ai des ailes ! Je plane au sein

de la félicité.... Ah ! quelle dot ! quelle dot ! »

— C'est à peine si le monsieur avait eu le temps de se dire : « — J'ai affaire à un fou ! » que la voix d'un employé anonna : « Saint-Jacut ! Saint-Jacut ! »

Un salut protecteur et dédaigneux au monsieur qui se contentait prosaïquement d'avoir des pieds. et me voilà descendu.

Pas de voiture à la station de Saint-Jacut : C'est un luxe inconnu dans ce temps primitif.....

Tant mieux ! J'aurai tout le loisir d'habiller d'élégantes phrases avant de me confronter avec ma belle-mère et avec ma dot... pardon ! et avec Madeleine !

Oui, tant mieux ! d'autant plus que les trépidations du train ont quelque peu dérangé l'équilibre de mes intestins... Je suis atteint d'un mal dont tous, pauvres humains, nous sommes tributaires :

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois ! »

Du reste, voici, au pied du coteau, un
endroit propice aux naturels épanche-
ments : Un verdoyant gazon au-dessus
duquel un vieux pommier sans pommes
étale ses branches tutélaires.

Ma foi, je fais alors ce que tous vous
faites dans des circonstances analogues :
Preliminaires indispensables ! Pour le
reste, mes amis, Dieu vous garde de
m'imiter ! Une maudite branche du vieux
pommier sans pommes caresse perfide-
ment mon épaule.

Je la saisis, puis, aussi à l'aise assis qu'à
un sermon de Brunetière, je me confie
bêtement à ce traître soutient... Je brode
de gracieux madrigaux à l'adresse de
Belle-maman... Madeleine, souriante me
tend un gros sac d'écus et :

— « Crac ! » craque brusquement en se
détachant ma coquine de branche !

.....
Ah ! mes amis, qu'il me suffise de vous
dire — avec, au front, le rouge virginal
de la pudeur — que j'avais fini et que
j'étais dedans ! Les basques de mon habit
noir ! Le fond de mon noir pantalon !...
Oh ! gazons, gazons la brutalité des faits !
Ils parlent et, surtout, ils sentent déjà trop
par eux-mêmes !

En cet état, — il ne faut plus y songer !
— je ne suis plus présentable !...

Sale branche, va !

Penaud, je reprends le premier train
pour Nantes :

— « Je reviendrai demain », me dis-je,
philosophe... bien malgré moi, je vous
jûre !

L'idée ne me vient seulement pas d'a-
dresser à ma belle-mère en herbe —

— fauchée, hélas ! — un télégramme
d'excuses !

Le lendemain, à mon réveil, je lisais
avec stupeur ce navrant petit bleu :

— « Inutile vous déranger ; trop galant
pour ma fille ! »

Sale branche, va ! sale branche !

FIN

